

50e année, No 5

2 juillet 1938

*Gerard Sanniol
A-E*

10¢

PER
S-400
CON

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

VIRGINIA GREY





LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

TROIS REVUES QUI S'IMPOSENT!

Par l'abondance et la bonne tenue de leurs articles.

Par la diversité de leurs chroniques et la valeur de leurs collaborateurs.

Par la richesse de leur documentation et l'attention qu'elles apportent à toutes les questions d'actualité.

Par l'intérêt et la grande variété de leurs romans.

Par leur typographie soignée et la beauté de leurs illustrations.

Par leur caractère résolument canadien-français, et dans leur présentation et dans leur direction.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, Maison Canadienne-française

L'abonnement à \$5, pour LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, est une véritable aubaine. Au bout de l'année, la collection de ces trois magazines constitue une véritable bibliothèque choisie : plus de 75 romans, des centaines d'articles sur les sujets les plus divers, un grand nombre de recettes de cuisine pour toutes les saisons et toutes les circonstances, une véritable mine de renseignements pour toute la famille...

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom
 Adresse
 Ville Province
 POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET
EDITORIAL*L'amour inexprimable*

ERRANT à l'aventure dans un paysage farouchement grandiose et sous une atmosphère lourde qui le grisait d'âcres senteurs, l'Homme des Premiers Temps sentait sourdre en lui les désirs imprécis qui l'assaillaient parfois dans le fracas des orages ou la longueur des soirs pleins de mystère.

Il rêvait alors de maîtriser cette nature magnifique mais inhospitalière encore qui l'écrasait de sa puissance; il défiait les rayons du soleil, le coup de fouet de l'ouragan, l'éclat de la foudre et la majesté des montagnes. Ce nain avait des aspirations de géant.

Il avait combattu les fauves avec sa grossière massue et de longues cicatrices sur ses membres témoignaient de la rudesse du combat mais il avait triomphé de ses adversaires et, de leur peau qu'il avait arrachée, il s'était fait un vêtement.

Comme les fauves il vivait libre, sans avoir conscience de la splendeur de ce mot et de ce qu'il représentait, il ne devait apprendre cela que beaucoup plus tard, après des millénaires, quand il aurait inventé la société aggravée de civilisation.

Il vivait à pleins muscles et à pleins poumons, pourtant il n'était pas complètement heureux; des aspirations indéfinissables le tourmentaient en lui laissant une sensation de vide dans l'existence.

Un jour il reçut un choc dans tout l'être; une femme avait surgi devant lui. Bien souvent il l'avait rencontrée mais il l'avait simplement regardée; cette fois il la voyait. Il la trouva toute différente et l'impression qu'il en ressentit le frappa comme une explication brutale. Il comprit la raison de ses désirs et la lumière se fit en lui. Alors cet homme rude apprit instinctivement la douceur du verbe et du geste; il dit des choses qui n'avaient peut-être pas de sens mais qui furent tout de même comprises.

La première chanson d'amour eut des mots naïfs et merveilleux, ceux qu'elle devait toujours avoir parce qu'elle est éternelle et, beaucoup plus tard, les hommes n'ont réussi qu'à la travestir en lui donnant le façonnement des belles phrases et des formules toutes faites.

La langue humaine est plus ou moins riche selon les peuples, elle contient parfois des centaines de milliers de mots mais, dans quelque pays que ce soit, elle est singulièrement pauvre s'il s'agit de désigner l'amour. Ce mot "amour" ne signifie lui-même pas grand chose parce qu'on le fait trop servir.

Tout d'abord, essayez donc d'en donner la définition; c'est bien plus difficile que ça ne paraît. Les traités spéciaux ou non, bouquins de philosophie ou autres en sont réduits, en somme, à la définition simpliste que voici: sentiment qui porte l'âme vers ce qui paraît beau, juste ou vrai. Notez la prudence de cette définition; elle dit: vers ce qui "paraît" et non vers ce qui est, ce qui prouve bien que les hommes n'ont jamais pu s'accorder sur le but réel de l'amour, qu'ils n'ont jamais été bien sûrs d'aimer ce qui le mérite et même d'aimer tout simplement.

Quand je dis "les hommes" j'excepte, bien entendu, les amoureux car ceux-ci ne doutent jamais de rien.

Il y a, pour de nombreuses choses, une quantité de mots synonymes; cela permet le choix, donc la nuance et souvent le coloris de la phrase; les mots "aimer" et "amour" sont, par contre, aussi privés de famille qu'un enfant de l'Assistance Publique, c'est sans doute pourquoi l'on en a fait une vraie chose publique, la "res publica" des amoureux plus ou moins tenaces ou sincères, des don Juans et des bons bougres sans malice, des obstinés et de ceux qui ont un coeur de salade dont ils donnent une feuille à toutes les passantes, des amants féroces et des galantins ridicules, bref de toute la smala sentimentale qui rêve au clair de lune depuis les origines du monde.

On appelle de l'amour le feu de paille dont flambent occasionnellement deux coeurs et le même mot sert à désigner la solide affection unissant deux personnes pour la vie. On emploie le même mot au service de l'attachement paternel, filial ou patriotique; il y a même l'amour platonique — d'autres disent céladonique et l'amour-propre assez

drôlement nommé puisque cela tend à faire croire que tout le reste est de l'amour pas propre.

Bref, ce pauvre mot d'amour est le même pour trente-six variétés de sentiments et quarante douzaines de formules qu'on retrouve sans cesse dans tous les coins de la vie. C'est la bonne à tout faire, la casserole à tout cuire et l'emplâtre à tout couvrir.

Notez que je m'incrimine pas la chose, l'amour lui-même, c'est le mot que je trouve insuffisant parce qu'il est seul de son espèce pour tout représenter sur la scène du coeur humain. Il lui faut tout deviner, tout dire et tout faire; c'est vraiment trop pour un mot tout seul et, forcément, l'usage a signifié pour lui l'usure.

On le gaspille, ce pauvre mot d'amour avec une prodigalité qui a quelque chose d'épidémique et, par lui-même il est si vague qu'il a fallu trouver une kyrielle d'adjectifs pour lui donner un peu de précision. Alors, on a pu inscrire, au répertoire, de l'amour ardent, du tendre et du brûlant; de l'amour éperdu, de l'aveugle et du jaloux; de l'amour durable (il paraît que ça se trouve encore), du sincère et du passionné. J'en pourrais citer de cinquante autres sortes, y compris l'amour idiot qui n'est pas une rareté et celui des chansons qui n'est pas toujours une mélodie.

C'est un mot bien commode en ce sens qu'on l'a toujours à la portée de la phrase pour s'en servir; l'autocrate parle de l'amour de son peuple avec autant de bonne foi que mademoiselle Clindoeil affirme le sien; pendant ce temps-là on vante l'amour de la paix tout en fabriquant des canons et le père Finegueule proclame son amour des bons petits plats bien épicés.

Non, tout de même, ne croyez-vous pas qu'on fait réellement abus du mot amour?

On l'a niché partout, jusque dans l'alkégenge qui est une plante sauvage et dont les fruits sont appelés "amour en cage" et plus d'une charmante coquette trouve que son nouveau chapeau est un amour; pas durable, par exemple.

Dans les chansons on meurt d'amour avec une facilité surprenante mais d'autres fois cela suffit pour vivre en y ajoutant un peu d'eau fraîche; trois dièzes ou quatre bémols à la clef et l'amour doit se montrer satisfait d'être si bien interprété. Dans les poésies sentimentales le mot "amour" se trouve plus communément encore que les champignons dans un champ après la pluie et c'est le pivot inusable de tous les romans passés, présents et à venir; cela toutefois s'admet assez facilement, le roman étant la meilleure cuisine pour accommoder l'amour et celui-ci étant, après tout, ce qu'il y a de moins bête dans la vie.

Il n'en demeure pas moins qu'un seul mot existe pour une multitude d'états d'âme méritant mieux que cela. Quand on veut traiter un homme d'idiot on a cinquante mots, sinon davantage, à son service; quand on veut parler de l'amour on n'en a plus qu'un seul. Si l'on veut faire compliment à une jolie femme, on trouvera facilement trois douzaines de phrases et six douzaines de qualificatifs qui serviront la pensée mais pour lui dire qu'on l'aime, il reste tout juste un seul mot. Ce n'est pas logique et, surtout, ce n'est pas suffisant.

On a trouvé, pour les arbres, des quantités de noms divers selon leur essence; cela nous semblerait ridicule et très imparfait de n'avoir que le mot d'arbre pour désigner une épinette, un cerisier, ou bien un bouleau mais la fonction sentimentale du coeur ne dispose que d'une seule étiquette.

Et quelle étiquette! on la colle un peu partout, sur l'ambition, la jalousie, le calcul et même le vice; on la fait en papier fragile ou bien en métal quelquefois précieux; on la pose ensuite bien rarement à la bonne place et ça se passe comme ça depuis que le monde est monde. C'est à faire penser qu'il y a des mots inusables.

Maintenant, il se pourrait bien que ce soit le coeur qui soit inusable et alors, tout naturellement, c'est lui qui sauve le mot.

V. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638 *

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

Une magnifique armure, portée dans les grandes occasions par le sire de Berlichingen.

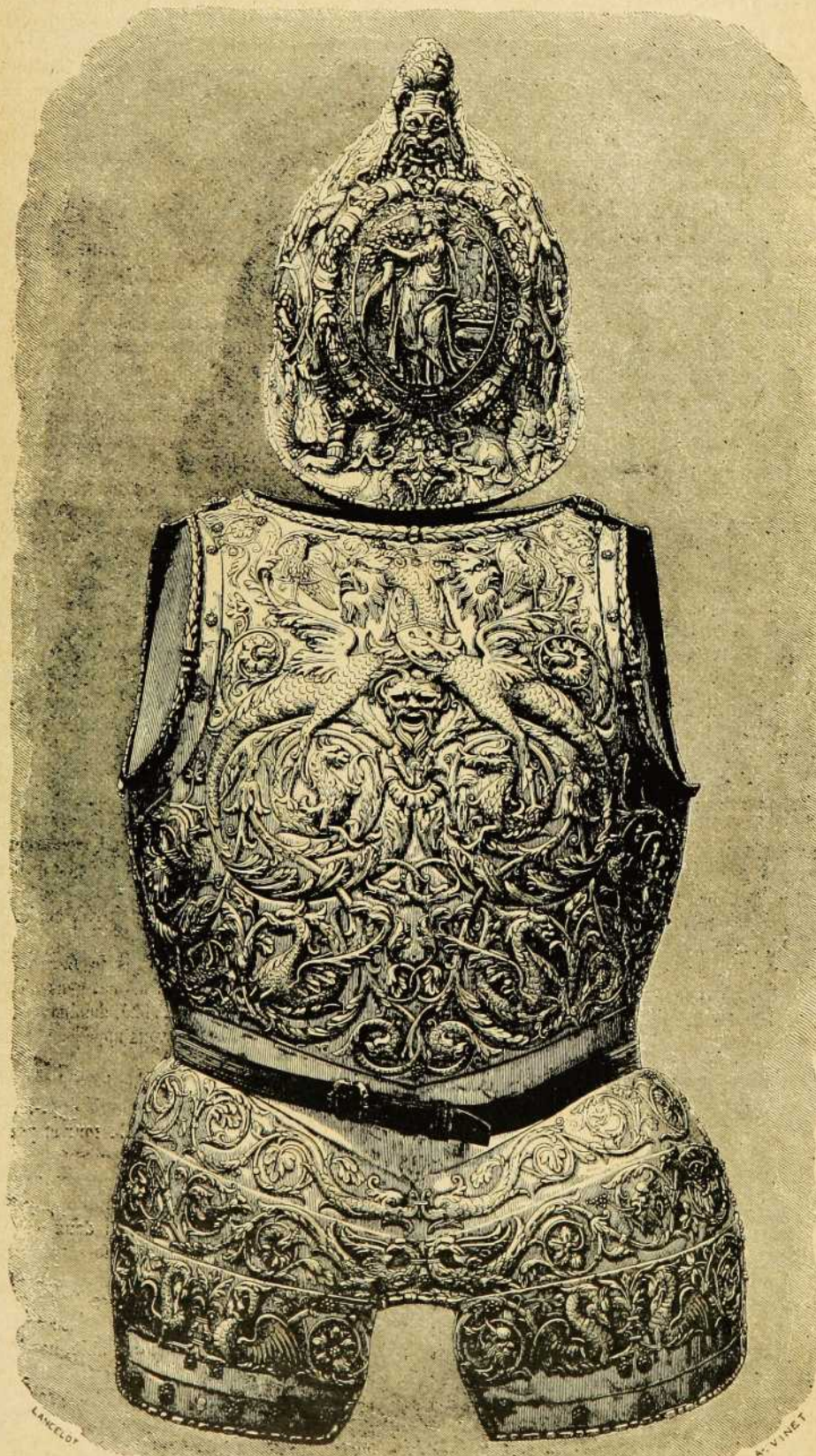


*Goetz von Berlichingen
in Rubezahl*

Le chevalier Goetz, d'après un ancien portrait, et sa signature.

L'HOMME À LA MAIN DE FER

Chronique Historique
par LOUIS ROLAND



LANCLOF

A. VINET

C'EST une curieuse figure que celle du chevalier Goetz, sire de Berlichingen qui vit le jour à Jasthausen, en Bavière, il y a 458 ans. Ce fut un franc luron, sorte de Don Quichotte à la main lourde et qui ne se battit pas contre de simples moulins à vent.

Brave, généreux et quelque peu brutal, c'était l'homme des grands coups de gueule à table et des grands coups d'épée au combat. Quelques historiens, un peu effarouchés par ses rudes manières, en ont fait un aventurier de l'espèce qui fournit les bandits de grand chemin ; par contre Goethe l'a présenté comme un héros sans tache dans une de ses œuvres dramatiques ; ces deux façons de le juger pèchent par excès. Le sire de Berlichingen, surnommé l'homme à la main de fer (on verra tout à l'heure pourquoi) fut en réalité un bourru bien-faisant qui redressait les torts tout en soignant ses propres intérêts.

Ce fut un des derniers spécimens de l'antique féodalité, fièrement indépendant, naïvement loyal et dont le plus grand plaisir en même temps que la meilleure occupation était de rosser à plates coutures ceux qu'il accusait d'injustice.

Il ne refusa jamais sa protection aux faibles, mais il trouva toujours le moyen de tirer profit de son intervention, et ceci peint mieux son caractère que tous les arguments qu'on pourrait développer pour ou contre lui. Un trait, entre mille autres, illustrera parfaitement sa manière d'agir.

Les magistrats de Cologne avaient refusé d'attribuer à un modeste tailleur un prix de tir à l'arquebuse pourtant bien gagné ; un simple artisan ne méritait sans doute pas, à leurs yeux, ce qu'ils croyaient être une faveur, mais le chevalier Goetz, avisé du fait, en jugea autrement. Il jura d'indemniser le tailleur et n'hésita pas une minute sur le choix des moyens. Comme toujours, il employa la manière forte.

Il se mit en embuscade sur la grande route et arrêta neuf voitures chargées de riches marchandises et qui appartenaient à de grands marchands de la ville de Cologne. Ces derniers n'avaient rien à voir à la querelle dont Goetz s'était fait le champion mais le rude chevalier n'y regardait pas de si près. Il fallait que quelqu'un payât, sinon les pots cassés, du moins le prix refusé et les meilleurs payeurs ne pouvaient être, naturellement, que des gens en mesure de payer.

Fort de ce raisonnement, Goetz confisqua les voitures et rossa la maréchaussée qui avait la prétention de vouloir l'en empêcher. Après quoi, il rendit les voitures contre beaux écus sonnants dont il fit deux parts : l'une pour le tailleur et l'autre — pas la moindre sans doute — pour lui-même.

On dira que c'était d'une équité contestable et que sa manière d'agir ressemblait singulièrement à du pillage ou à de la piraterie de terre ferme, mais le chevalier Goetz ne s'embarrassait pas de vains préjugés, il faisait de la justice distributive à sa manière, et celui-là aurait été mal venu qui lui aurait dit que ce n'était pas la bonne.

Il lui arriva fréquemment, d'ailleurs, de rendre de signalés services aux petites gens simplement pour l'amour de l'art, c'est-à-dire pour le seul plaisir de taper sur le gendarme. Il ne comprenait rien, ou ne voulait rien comprendre à la société telle qu'elle s'organisait d'après des mœurs nouvelles, et il prétendait faire durer, tout au moins autant que lui-même, les principes d'une féodalité définitivement croulante.

On se doute bien qu'il ne manquait pas d'occupation ; on venait de tous côtés réclamer ses bons offices, et les pauvres gens avaient la certitude qu'il se pencherait sur leur misère et ferait tout le possible pour l'atténuer. Cela lui valut, sinon l'absolution, du moins les circonstances atténuantes pour la désinvolture avec laquelle il traitait le bien d'autrui.

Le chevalier Goetz, sire de Berlichingen, fut un peu bandit mais avec de la grandeur dans le geste, et bien des prétendus grands hommes de notre époque ne pourraient pas en dire autant. Il faisait des petites guerres personnelles qui tournaient à son profit, évidemment, mais ne lui reprochez pas ces vétilles ou bien alors, faites les mêmes reproches, en plus grand bien entendu, à ceux qui font de

grandes guerres — avec la peau des autres — et dans le seul but ou à peu près de nourrir leur ambition.

Pour moi, je trouve que le sire de Berlichingen fut un homme et même un rude homme, car il s'exposa lui-même aux coups à recevoir. Plus d'un grand capitaine moderne ne pourrait pas en dire autant.

Au reste, on le sentait bien dans son entourage, et on ne le traita jamais comme un simple bandit de grand chemin. Par crainte de représailles peut-être, mais c'est ce qui prouve bien alors que la crainte de l'assommeur est le commencement de la sagesse.

Arrivons à la main de fer de notre champion, et voyons comment il lui arriva de remplacer une de ses lourdes pattes de chair et d'os par cet appareil métallique dont il sut, d'ailleurs, faire un fort bon usage. C'est dans les mémoires que Goetz écrivit lui-même qu'il a laissés à la postérité que nous trouverons les détails exacts de cette aventure.

« Nous escarmouchions, dit-il, devant Landshut, et les gens de Nuremberg canonnaient à tort et à travers amis et ennemis. Pendant que je cherchais à me bien placer, les Nurembergeois dirigèrent leurs canons contre nous et un coup de couleuvrine brisa en deux le pommeau de mon épée. La moitié pénétra dans mon bras en même temps que trois lames de mon brassard ; je m'étonne encore que le coup ne m'ait pas jeté à bas de mon cheval. Bref, mon bras était fracassé et, en y portant les yeux, je vis ma main qui tenait encore un peu à la peau. Je ne fis semblant de rien et me dirigeai vers ma compagnie. Le même coup qui m'avait blessé avait atteint Fabien de Valsdorf dans les rangs ennemis ; ainsi il y eut perte en même temps pour les deux côtés. »

Voilà donc le sire de Berlichingen avec un bras de moins ; cela risquait fort de mettre un terme à ses exploits mais, heureusement, il entendit parler d'un armurier d'Olhausen qui travaillait admirablement et avait déjà fabriqué une main de fer pour un homme d'armes blessé comme lui. Il lui donna l'ordre de lui en fabriquer une également et d'y apporter tous les soins. L'armurier fit effectivement un véritable chef-d'œuvre.

Cette main avait des doigts articulés qu'un système d'encliquetage maintenait fermement dans la position désirée, pour les relâcher ensuite, il suffisait de presser un bouton faisant office de détente. L'ensemble était si robuste que Goetz pouvait manier sa lourde épée avec cette main d'une façon aussi sûre qu'auparavant. C'est tout ce qu'il demandait.

Il s'accoutuma si vite et si bien à sa main de fer qu'il se demanda parfois si les choses n'étaient pas mieux ainsi qu'auparavant. Il ne craignait plus, en effet, de nouvelles blessures à ce bras et, s'il lui arrivait de donner un coup de poing métallique avec la vigueur qu'on lui connaissait, on pouvait ensuite porter en terre le pauvre bougre qui l'avait reçu. Cela valait autant qu'une ruade de cheval ferré.

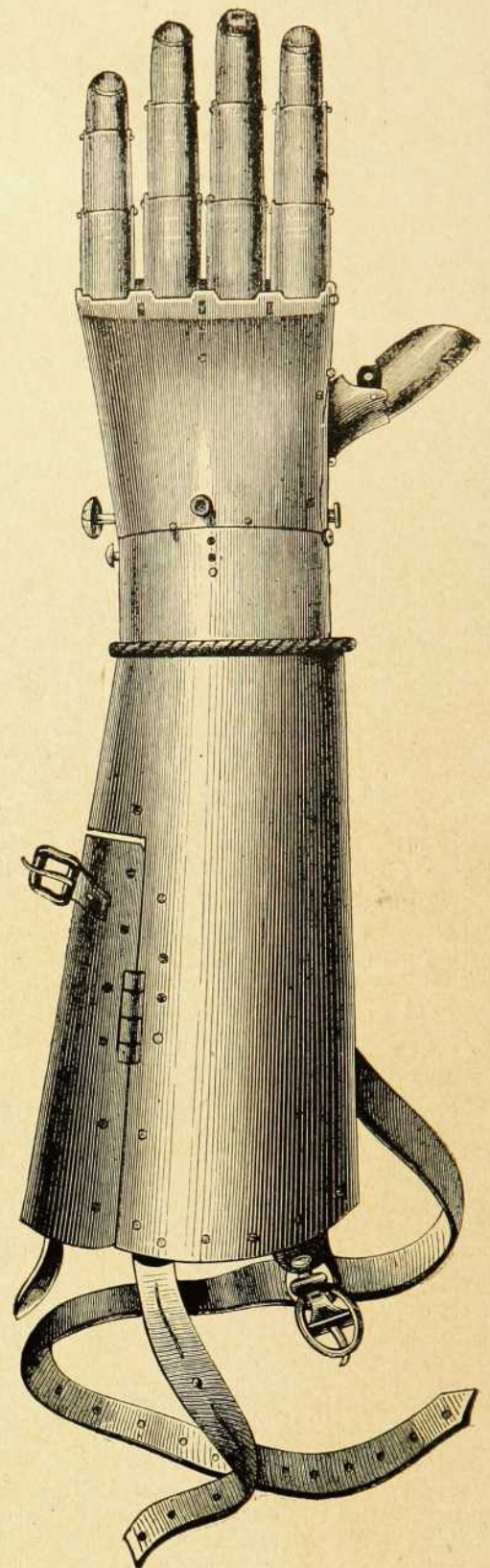
Pourtant, le sire de Berlichingen était arrivé au terme de ses exploits. A la suite de certains d'entre eux, la Chambre Impériale finit par s'émouvoir et prit des mesures énergiques : elle condamna le chevalier Goetz, sire de Berlichingen... à se tenir dorénavant tranquille.

La peine était douce et rude en même temps. Douce comme sentence, mais dure quant à ses effets sur le chevalier si accoutumé à la vie au grand air, aux folles tentatives et à la popularité que lui valaient ses prouesses. Renoncer à tout cela c'était mourir à la vie active et bien de nature à démoraliser notre homme.

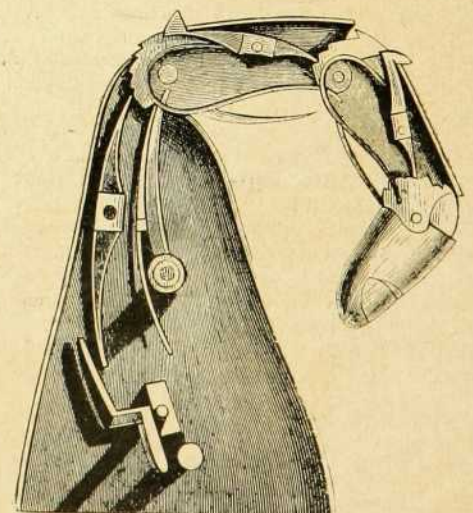
Désormais, l'existence n'avait plus de charme pour le sire de Berlichingen, et il ne mentionne plus rien d'intéressant dans ses mémoires à la suite de l'arrêt fatal qui le condamnait à la tranquillité.

Il dura quand même jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et s'éteignit doucement ; beaucoup plus doucement qu'il avait vécu.

Bien des pauvres et des faibles le regrettèrent sincèrement mais que d'autres poussèrent d'énormes soupirs de soulagement. Des soupirs à faire tourner des moulins à vent...



La fameuse main de fer du chevalier avec le détail du mécanisme pour l'un des doigts.



Chambre 37

par HENRI PICARD

Dessin DE LUCE

COMME je passais, dimanche dernier, dans la rue principale de Ville-Sous-Bois, en compagnie de mon vieil ami Maurice, un couple venant en sens inverse, nous salua. Je répondis aussitôt, mais les visages m'étaient inconnus et je lançais à mon ami un regard interrogateur.

Le couple éloigné, Maurice me prit familièrement le bras et me dit :

— Tu viens de voir passer un ménage heureux, il en existe encore, et ces gens me doivent leur bonheur.

— T'occuperais-tu de faire des mariages, toi, un vieux célibataire ?

— J'ai fait celui-là, et je crois que, sans moi, ils seraient encore étrangers l'un l'autre, bien qu'ils aient habité ensemble la même chambre pendant plus de trois mois.

Ces paroles éveillèrent ma curiosité. Pressentant une histoire peu banale, j'entraînai Maurice vers le plus proche café.

Devant un apéritif de son choix, mon ami me fit le récit suivant :

— Te souviens-tu qu'après-guerre, il y eût à Ville-Sous-Bois, comme partout ailleurs, une crise aiguë de logement ?

« Trouver à s'abriter était devenu un problème presque aussi insoluble que la quadrature du cercle et ce qui était difficile pour une famille ne l'était pas moins pour un célibataire.

« C'était l'époque heureuse pour certains propriétaires et je connais notamment dans la ville haute, une vieille dame qui doubla ses revenus de la façon la plus inattendue et la plus ingénieuse.

— Comment cela ?

— Ecoute, me dit mon ami, avant de te donner plus d'explications, je vais te parler de mes deux tourtereaux :

« Lui : Paul Boucart, est électricien au journal de Ville-Sous-Bois. C'est un excellent ouvrier, je le vois fréquemment la nuit à la « machinerie », lorsque je fais mon inspection en compagnie de son chef.

« Avant son mariage, j'avais eu le temps d'apprécier ses capacités et d'étudier son caractère.

« Elle : Louise Montelle était magasinnière chez ma sœur.

« C'était une de ses meilleures employées ; sa conduite était irréprochable et elle était aimée de ses camarades pour sa gentillesse.

« Les deux jeunes gens pouvaient donc être présentés sans crainte de mésalliance. Toutefois il y avait une difficulté.

« Paul Boucart était retenu toutes les nuits au journal et se reposait le jour, alors que Louise Montelle était occupée depuis le matin, dans la maison de ma sœur, où elle prenait également son repas de midi.

« A en croire leurs confidences, tous deux avaient grande envie de fonder un foyer. De mon côté, je croyais très possible cette union, et ma sœur partageait mon avis.

« Bref, quelques jours plus tard, je ne sais comment cela se fit, l'installation électrique de l'appartement de ma sœur cessa de fonctionner.

« Je présentai Paul Boucart comme un ami et il voulut bien se charger de la réparation.

« Refusant toute rémunération pour sa peine, ma sœur le retint à déjeuner pour le dimanche suivant.

— Et bien entendu, Louise Montelle était présente ?

— Tu as deviné juste. Donc présentations, déjeuner, conversation d'abord générale, puis chacun parla de son métier et de sa petite vie.

« — J'habite la ville haute, dit Paul Boucart.



Mon ami me laissa l'addition en même temps que cette histoire.

« — Moi aussi, répondit la jeune fille.

« — Rue Neuve, indiqua l'électricien.

« — Comme moi ! répondit Louise Montelle, en riant.

« — Au numéro trois, précisa le jeune homme.

« — Mais c'est également là que je demeure, Monsieur.

« — Nous sommes voisins sans le savoir, Mademoiselle.

« — Je m'étonne que nous ne nous soyons jamais rencontrés, Monsieur, ma chambre est au quatrième et porte le numéro 37.

« — La mienne aussi... mais alors... c'est vous ? »

« Et soudain, les jeunes gens éclatèrent de rire, ce qui nous laissa, ma sœur et moi, fort étonnés.

« Mais bientôt, ils nous donnèrent l'explication de leur hilarité :

« Comme Paul Boucart travaillait toute la nuit au Journal, et que Louise Montelle était absente du matin au soir, leur propriétaire leur avait proposé séparément une réduction de location, à la condition qu'ils consentent à n'occuper la chambre que la moitié du temps, c'est-à-dire, la journée pour le jeune homme et la nuit pour la jeune fille.

« La pièce était munie de deux armoires fermant à clef et dès le départ de l'un ou de l'autre locataire, la propriétaire venait immédiatement remettre tout en ordre et changer le linge.

« Cette curieuse relève avait lieu régulièrement depuis près de trois mois, sans que l'un ou l'autre des locataires n'ait eu l'occasion d'apercevoir son successeur dans l'escalier ou au seuil de sa porte.

— Comme tu le vois, cette ingénieuse combinaison avait l'avantage d'augmenter le revenu de la propriétaire.

(Lire la suite page 30)

L'Actualité à Travers le Monde

par le Globe Trotter
(Spécial au " Samedi ")

NOUVELLES DE FRANCE

Pour ceux qui portent intérêt aux manifestations de l'art et de l'esprit français.

Pour la première fois depuis 1914, les grandes orgues de la cathédrale de Reims joueront le 7 juillet. Ce sera un des « clous » des solennités de la réinauguration de la cathédrale. Ces orgues, qui passent pour être parmi les meilleures de France et les plus complètes par la variété de leurs jeux, seront inaugurées par le maître G. Bonnet et le chanoine Lartilleux. Ces artistes se proposent de faire entendre les plus belles pages des compositeurs et organistes rémois : Nicolas de Grigny, Henri Dallier et Théodore Dubois.

Les 12 et 26 juin, 10 et 24 juillet, 9 et 23 octobre, 7 et 27 novembre, le glorieux passé de la Sainte-Chapelle, à Paris, revit dans ce cadre unique au monde. Pendant ces auditions qui groupent toute l'aristocratie française, la messe est dite tandis que les chœurs interprètent les chants composés pour accompagner les cérémonies. La Sainte-Chapelle est un des plus purs bijoux de l'architecture religieuse française.

Comme chaque année, le 21 mai, à Montamisé, commune des environs de Poitiers, a eu lieu la fête de la Jeunesse. Cette cérémonie rappelle les pèlerinages qui s'accomplissent depuis des siècles au tombeau de sainte Quitère, à Mas d'Aire, dans les Landes. Cette sainte, fille d'un roi Wisigoth, fut décapitée; son tombeau existe encore et est parfaitement conservé. On se demande comment le culte de sainte Quitère s'est répandu si loin de son pays d'origine.

Une importante mission économique française s'est embarquée le 2 juin au Havre, à destination des Etats-Unis et du Canada. Organisée par l'association Nationale d'Expansion Économique, elle a pour buts essentiels de favoriser les relations commerciales positives entre la France, les Etats-Unis et le Canada, de créer des amitiés américaines et franco-canadiennes entre les chefs d'entreprises de même catégorie et d'encourager les relations touristiques entre l'Amérique du Nord et la France. Quel visage notre province de Québec pourra-t-elle

montrer à ces hôtes bienveillants? Regrettons une fois de plus qu'une ville comme Montréal, aux trois quarts canadienne-française, soit anglifiée jusqu'à la moëlle, du moins dans son aspect extérieur; la ville de Québec, où l'anglomanie est à l'état épidémique, perd rapidement son âme française...

LES ALLEMANDS EN TCHECOSLOVAQUIE

Depuis que le chef naziste Henlein revendique l'autonomie des sudètes allemands, tout le monde se demande: " Pourquoi y a-t-il des Allemands en Tchécoslovaquie ? " — Konrad Henlein.

Pourquoi y a-t-il tant d'Allemands en Tchécoslovaquie; ils occupent les régions frontalières du côté de l'Autriche, de la Bavière, de la Saxe, de la Silésie.

Pourquoi y a-t-il tant d'Allemands en Tchécoslovaquie?

C'est sans doute parce qu'on s'est un peu trop pressé, en 1919, de coudre ensemble, pour improviser ce nouvel Etat, quelques morceaux de territoires arrachés au défunt empire autrichien. Les Tchèques de Bohême, n'étant que sept millions, n'auraient pas suffi à former une nation imposante; on leur a adjoint deux millions et demi de Slovaques, neuf cent mille Hongrois, des Moraves, des Polonais, des Ruthènes, quelques milliers de Roumains et enfin tous les Allemands établis en Bohême. Ceux-ci, à ce moment, ne demandaient qu'à y rester et ils acceptèrent la nationalité tchécoslovaque. Ils eurent dès le début la prétention d'imposer leurs idées, de parler en maîtres, d'attaquer la voix du gouvernement par la voix de leurs 74 députés.

Et ils continuent!

Ils bataillent avec d'autant plus d'ardeur que leur chef, Konrad Henlein, est ouvertement soutenu par l'Allemagne.

En 1936, la situation des Tchèques s'assombrissait. L'influence hitlérienne se faisait maintenant sentir sur la minorité allemande de Tchécoslovaquie, qui depuis deux ans avait un chef encore peu connu: Konrad Henlein. Ce quadragénaire au visage de petit fonctionnaire, d'allure timide, peu orateur, n'avait aucunement la fougue ni l'éloquence de Hitler.

Mais depuis, il a pris de l'assurance; furber de 3.000.000 d'hommes, entouré d'un état-major de jeunes enthousiastes, il ne craint pas de réclamer pour les Sudètes une très large autonomie: 1. autonomie pour les affaires nationales et la patrie sudète; 2. droit de codécision dans la direction de l'Etat en tant que partenaire égal des Tchèques; 3. réparation des injustices commises.



MM. Gaston Dauriac et Pierre Durand, principaux interprètes de " Radio-Page-Familiale ".

RADIO-PAGE-FAMILIALE

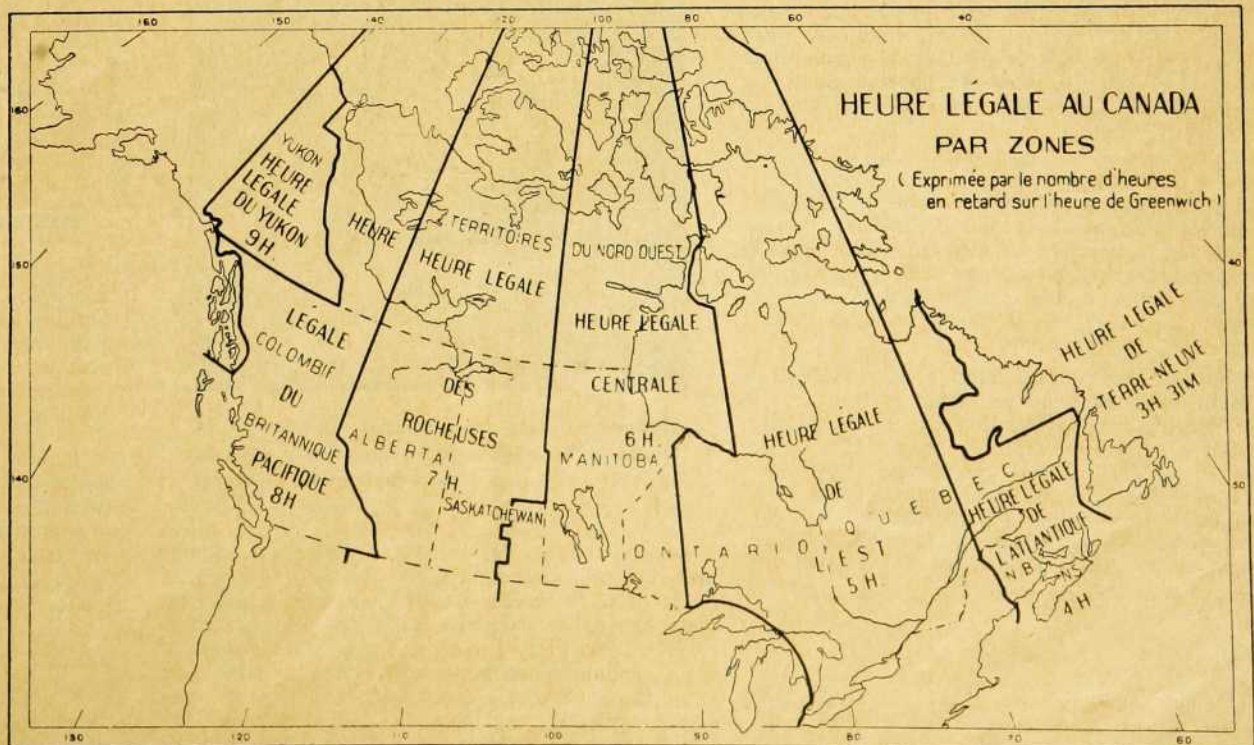
Ce programme, ayant comme directeur Monsieur Henri Gonthier et comme assistants MM. Gérard Delage et Jean Robitaille, est certainement l'émission la plus originale irradiée ces temps-ci par le poste CKAC.

La présentation des différents numéros est faite sous une forme nouvelle par Jean Lalonde. *Radio-Page-Familiale* se divise en deux parties distinctes: la comédie et le Grand-Guignol. C'est un cocktail de musique, de chant et de théâtre, radiodiffusé tous les lundis soirs, à huit heures. Cette émission est commanditée par les fabricants de l'excellent fromage « Richelieu ».



M. Viau, Mlle Monette et M. Jules Jacob au micro pendant le programme " Radio-Page-Familiale ".

Quand il est 5 heures à Montréal il n'est encore que trois heures et demie à Terre-Neuve, mais déjà 9 heures au Yukon. On comprend facilement qu'il ne peut pas y avoir une heure invariable pour toute la terre puisque le soleil en éclaire les divers pays successivement... Chaque pays commença par adopter, pour son territoire, l'heure astronomique de son principal observatoire mais, en 1891, sur la proposition de l'Institut canadien, la terre fut divisée en 24 fuseaux horaires, de 15 en 15 degrés, à partir d'un certain méridien. La plupart des nations civilisées ont adopté cette amélioration et choisi Greenwich comme méridien de départ. Voilà la raison exacte des différences d'heures qu'il y a au Canada et qui sont clairement indiquées sur la carte ci-contre.



Dans le Monde Sportif

Un mot sur Mike Jacobs, le plus grand promoteur de boxe de nos jours

Qui est ce Mike Jacobs, de son véritable nom Michael Strauss, l'As de tous les promoteurs de l'art pugilistique? Sa vie mouvementée ressemble à un roman d'aventures. Nous vous passons quelques notes au sujet du promoteur israélite du fameux combat du siècle : Schmeling-Louis.

Sans le sou en 1920, Mike Jacobs vaut actuellement près de cinq millions de dollars, à l'âge de 59 ans. A 30 ans, il vendait des cacahuètes et des rafraîchissements divers sur les bateaux d'excursions qui font le trafic de New-York à Coney Island. Il travaille quinze heures par jour, ce diable d'homme. Il eut bien des métiers : marchand de journaux, chauffeur d'un camion d'un grand quotidien newyorkais. Puis, il ouvrit un bureau de location de billets de théâtre. Il acheta les meilleures places des pièces à succès pour les revendre, avec une légère surtaxe, à ceux qui ne voyaient aucun inconvénient à les payer pour de bonnes places. Il fit ainsi un quart de millions de dollars, en quelques années. Le maître spéculateur des billets de théâtre et de cirque alla aux billets des principaux événements sportifs de New-York.

Sans enfant, le célèbre organisateur de réunions sportives, à l'aide de son épouse, accueille tous les enfants. C'est un fumeur invétéré. Il mange peu, mais fume une centaine de cigarettes par jour. Il ne se couche jamais après onze heures, le soir. Il est aussi un fervent adepte de la culture physique. Son masseur lui rend visite tous les jours. C'est ainsi qu'il se maintient en forme. En cinq ans de promotion sportive, à New-York, Jacobs a versé la somme de \$800,000 au *Milk Fund* de New-York; c'est une société de bienfaisance à laquelle Jacobs a donné un pourcentage de ses recettes de combats de boxe. Cette société distribue gratuitement le lait aux enfants des familles newyorkaises dans le besoin.

UN PEU DE TOUT

Saviez-vous comment Pete Lepine, le vétéran centre du club de hockey Canadien qui jouera, l'an prochain, la dernière saison de sa brillante carrière, avait fait ses débuts dans le patinage? A l'âge de 4 ans, en cachette de son père et de sa mère, il arrosait, l'hiver, la cour de la maison où il demeurait, à Ste-Anne de Bellevue. Et, là, sur des patins de bois, il s'en donnait déjà à cœur joie.

Dans une récente entrevue, Wilfrid Cude, l'excellent gardien de buts du Canadien, actuellement à l'emploi d'une compagnie de gazoline, a fait la déclaration suivante : « Le jour où je quitterai le club Canadien, j'abandonnerai le hockey pour tout de bon. Si la direction du Tricolore veut me vendre à un autre club, m'échanger pour un autre joueur ou me transférer, je renoncerai à mon sport favori. » Très émotif, le petit gardien du Bleu, Blanc, Rouge tient à ce que son épouse n'assiste à aucune de ses joutes.

Le club de baseball Opéra, de la Ligue Fédérale, le meilleur club amateur de la province, jouera deux parties, le 3 juillet, au Stadium de Montréal, contre les fameux Zoulous, qui attirèrent plus de 25,000 personnes au Stadium, il y a deux ans.

Le père du boxeur allemand poids lourd Max Schmeling était pêcheur et pilote de navires... Le père de Joe Louis (Joseph Louis Barrow) était un Indien Cherokee... Charlie Calvert, lanceur de couleuvre et gérant du club de baseball Chambly, de la Ligue Fédérale, ne porte pas son vrai nom. Il se nomme, en réalité, Charle Culver... Billy Innes, gérant du club Québec, de la ligue de Baseball Provinciale, porte l'uniforme de baseball sur le terrain, pour la première fois depuis plus de 35 ans.

Ed Walsh, ancien lanceur-étoile des ligues majeures, est encore le détenteur d'un record mondial : celui d'avoir lancé le plus grand nombre de

par OSCAR MAJOR

manches en une seule saison, soit 464, pour les White Sox de Chicago, en 1908, il y a exactement 30 ans. Les étoiles de nos jours lancent rarement plus de 300 manches par saison.

L'Osservatore Romano, journal officiel du Vatican, a récemment publié la liste des objets perdus pendant le mois dernier, à l'intérieur de la Cité du Vatican. Les divers objets égarés permettent de constater combien est grande l'étourderie humaine. Certains sportifs furent distraits au point de perdre, dans le Vatican, deux caleçons de bain, une paire de souliers à pointes et huit bicyclettes.

L'équipe de baseball Montréal, de la ligue Internationale, a connu 21 gérants depuis 1897 : Les voici : 1897 — George Weidman et Charles L. Dooly. 1898-1902 — Chas L. Dooly. Ce dernier a remporté le championnat, en 1898. Il n'était alors âgé que de 30 ans. 1903 — Eugène Demontreville. 1904 — Charles Atherton et Edward G. Barrow (gérant-général des New-York Yankees d'aujourd'hui). 1905 — James Brannon. 1906 — James Brannon et Malachi Kittredge. 1907 — Malachi Kittredge et James Morgan. 1908 et 1909 — James Casey. 1910 — Edward G. Barrow. 1911 — Edward J. McCafferty. 1912 — William I. Lush et William E. « Kitty » Bransfield. 1913 — William E. Bransfield. 1914 — William E. Bransfield et Dan Howley (l'actuel gérant du Toronto). 1915-1916-1917 — Dan Howley. 1928 — George Stallings et Eddie Howley. 1929-30-31 — Eddie Holly. 1932 — Eddie Holly et Walter « Doc » Gautreau. 1933 — Walter Gautreau et Oscar Roettger. 1934 — Oscar Roettger et Frank Shaughnessy. 1935 — Frank Shaughnessy. 1936 — Frank Shaughnessy et Harry Smythe. 1937-38 — Walter J. « Rabbit » Maranville.



Madame Athléta, de Bruxelles, surnommée la femme la plus forte du monde, il y a 30 ans, enlevait une barre à deux mains de 184 livres.

Le sport de la lutte devient réellement inquiétant. Le voilà descendu dans la boue. C'est le cas de le dire. Au Stade Raoul, le 5 juin dernier, un dimanche s'il vous plaît, les lutteurs bien connus Aurèle Lebel et Al Caddell se sont entraînés dans la boue pendant plusieurs minutes dans un match de lutte plus ou moins sincère et très habilement truqué. Le résultat nous importe, d'ailleurs, d'une façon assez mince. Mais les nombreux spectateurs

venus pour voir les deux lutteurs « manger de la boue, à Pont Viau, un dimanche soir » ont dû être grandement déçus. On pourra donc refaire un nouveau match. Vous voyez comme il est simple d'être prophète!... Nous félicitons l'échevin Dave Rochon, président de la Commission Athlétique de Montréal, d'avoir interdit et honni de pareils spectacles à Montréal. A notre avis, le plus extraordinaire, c'est non pas que l'on ait trouvé des lutteurs assez fous pour se livrer à ce dégoûtant exercice, mais plutôt que l'on ait trouvé des spectateurs et des spectatrices, au Stade Raoul, près de Pont Viau.

Les Américains, comme on le sait, possèdent les meilleurs joueurs de ballon au panier (basketball) du monde. Dans l'équipe d'Oklahoma, la championne, plusieurs des joueurs logent le ballon dans le panier, le dos tourné au panneau, après avoir compté ses pas jusqu'à la ligne réglementaire. C'est un coup étonnant d'adresse. D'autres, à l'entraînement, réussissent des paniers, autrement marquent des points, la tête enfouie dans un cache-pot. Pour entraîner ses joueurs, le gérant les aligne, assis sur des chaises, le dos appuyé au dossier. Ils lancent ainsi, et le ballon rentre dans le panier neuf fois sur dix. C'est prodigieux. Leur tir est d'une précision sans pareille. Joueurs de basketball du National, faites-en autant!

L'Angleterre, comme on a l'habitude de le croire, n'est pas le berceau du football. C'est le Japon qui, le premier, a pratiqué ce jeu, surnommé le kèmarai, en langue japonaise. La pratique de ce sport était essentiellement réservée aux aristocrates, au début, en l'an 587 de l'ère chrétienne. En l'an 1000, l'empereur Kamakura décida d'accorder au peuple le droit de taper le ballon rond. Ce sport avait alors un caractère solennel. Il s'accompagnait toujours d'une importante cérémonie religieuse, avec défilés imposants et offrandes aux dieux.

Le boxeur poids lourd français André Lenglet a divorcé son gérant Bertys Perry... Il est actuellement en France où il fera son service militaire... Dans une édition antérieure, nous avions prévu ce divorce, parce que Lenglet ne voulait pas adapter complètement sa manière de vivre aux exigences de l'entraînement. D'après son gérant, avions-nous écrit, il y a trop de belles femmes dans les grandes villes où le grand André a combattu depuis sa venue en territoire américain, et spécialement depuis sa visite au sol montréalais... Le rapide Glenn Cunningham, le recordman du mille à la course à pied, dort 11 heures par jour... Jack Dempsey, ancien champion du monde des boxeurs poids lourds, a plusieurs cordes à son arc. Il fut mineur, boxeur, arbitre de boxe et de lutte, hôtelier, restaurateur, distillateur. Le voilà maintenant journaliste et propriétaire d'une revue sportive mensuelle intitulée : *Jack Dempsey's Sports Magazine*. Dans quoi se lancera-t-il prochainement? Nous vous le donnons en mille... dans l'industrie des pompes funèbres!

ETES-VOUS DE CETTE OPINION AU SUJET DE LA BOXE ?

Dans le canton de Lucerne, Suisse, la boxe est interdite. Le Tribunal Fédéral Suisse, qui est la juridiction suprême, a décrété que la boxe était une forme de retour à la barbarie. Ce sport exerce sur la jeunesse une influence brutalisante.

Le Tribunal Fédéral Suisse estime :

« Qu'à une époque où la vraie culture et la morale populaire marquent un recul affligeant, il ne lui appartenait pas d'entraver l'action d'un gouvernement qui a le courage de réagir contre des tendances qui sont étrangères à la civilisation.

« Les combats de coqs avec ergots d'acier et les combats de taureaux sont des vestiges de la barbarie et, de même, le goût qu'un certain public peut prendre à voir deux individus se démolir la figure est une forme du retour à la barbarie. »

Nous épousons entièrement les vues de cet organisme helvétique.

deux fois... dont une au théâtre... Pourquoi voulez-vous m'épouser ?

La question était posée avec calme, sans la moindre intention de défi comme sans la moindre arrière-pensée d'amertume...

Lionel de Montjoie, qui ne manquait certes pas d'aplomb, s'en trouva tout d'abord vaguement déconcerté, puis, comme il regardait Guillemette non plus tant pour la voir cette fois que pour la comprendre, il pensa qu'elle avait, avec les fines perfections d'une statuette précieuse, la fraîcheur saine et printanière des lilas dont le parfum délicat et grisant montait d'un jardin en fleurs ; qu'elle n'était pas, sans doute, plus difficile à comprendre que la plupart des femmes et qu'elle était beaucoup plus agréable à regarder...

Cette constatation lui rendit son équilibre.

— Il y a dix jours, j'étais à Paris, oui, mademoiselle... et, n'étant plus revenu à Montjoie depuis des siècles, je ne me rappelais qu'assez confusément, je l'avoue, la nièce de M. Jacquemin Rousseau, une fillette, jadis aperçue... à l'église peut-être, dans son uniforme de pensionnaire... Mais il y a déjà toute une semaine que j'ai été présenté à une jeune fille délicieuse... une inconnue pour moi, très certainement !... Et il ne me fallait pas un si long de temps, je vous assure, pour sentir que si j'avais pu ignorer la petite Guillemette, je n'oublierais jamais Mlle Guillemette Rousseau...

A son tour, la jeune fille souriait.

— Allons, vous vous en tirez avec un madrigal ! dit-elle... Aussi bien, est-ce ma faute... Avant de vous prier de me dire pourquoi vous avez demandé ma main, je vous devais l'aveu sincère des raisons qui me disposent à vous l'accorder.

La petite main, courte, fragile, un peu rose, ne se tendait pas, mais Lionel la prit et y posa ses lèvres.

— Merci... fit-il très bas.

Mlle Rousseau avait retiré sa main sans brusquerie ; elle haussa les épaules très légèrement, en souriant encore du même sourire indéfinissable et comme très subtilement ironique, puis, glissant des hortensias bleus de la vieille terrasse vers le jardin correct et régulier comme un bouquet de petite ville, son regard effleura les pelouses veloutées, les corbeilles de giroflées et de réséda, franchit les frondaisons vertes et se fixa, au delà des murs, sur le groupe imposant des cheminées de la fabrique dont l'haleine embrumait vilainement l'azur soyeux du ciel.

Ces cheminées qui arrêtaient son regard au passage et cachaient l'horizon où bleuissaient les montagnes, Guillemette les détestait comme la représentation symbolique d'une force méchante qui eût arrêté aussi la libre expansion de sa personnalité, de ses goûts, de sa frivole jeunesse.

Certes, elle n'avait pas lieu de regretter que les « frères Rousseau » — son père qui était mort en lui léguant deux millions, et son oncle Jacquemin qui lui en avait rendu trois, à sa toute récente majorité, en lui remettant les comptes de tutelle — eussent fabriqué de la cotonnade, mais elle regrettrait qu'après en avoir fabriqué jusqu'à faire fortune, M. Jacquemin Rousseau n'eût pas jugé le moment venu pour lui, et surtout pour sa nièce, de laisser enfin les cotonnades se tisser et s'imprimer sous les yeux des ingénieurs, et de quitter Pont-sur-Doubs, la petite ville niaise où l'on gardait son argent et dépensait sa vie, sans plus jouir de l'un que de l'autre... Etre riche, pour M. Jacquemin Rousseau, c'était avoir de l'argent, sans plus ;... pour Guillemette, c'était porter de jolies robes, posséder de belles choses et goûter de fins plaisirs dans une ambiance choisie ; M. Jacquemin Rousseau eût été riche dans un désert, Guillemette se sentait pauvre à Pont-sur-Doubs, dans la grande vieille maison familiale où les tentures et les meubles n'avaient pas été renouvelés depuis trente ans.

— Monsieur de Montjoie, reprit-elle de son petit ton précis, je m'ennuie ici... et même j'y étouffe un peu. La vie que je mène entre mon oncle et ma tante Rousseau, qui sont d'excellentes gens, mais que je ne comprends pas mieux qu'ils ne me comprennent, la vie que je mène est mesquine, étroite, bête... il y a déjà quelque temps que je songe à me marier pour en sortir... Ma dot est fort belle... je ne suis moi-même ni plus laide ni plus sottée qu'une autre... oh ! ne me faites pas de compliments, il s'agit seulement de constater froidement que je ne suis pas de ces filles qu'il faille considérer comme difficiles à caser... (La suite page 27)

" Je vous aime maintenant. Si je suis malheureux de partir, c'est que je ne vous verrai plus. "

LA PREUVE

par Guy Chantepleure

LS étaient assis sur la terrasse. Guillemette jouait nonchalamment avec un grand œillet rose dont elle tenait la tige droite, très bas, du bout des doigts ; Lionel regardait Guillemette sans affectation, avec une douceur complaisante. Depuis un moment, ils avaient cessé de parler du temps qu'il faisait, de la vie de Paris comparée à la vie de province et de cette fameuse représentation de *Cyrano* qui venait d'être donnée au théâtre municipal de Pont-sur-Doubs par une troupe de Dijon ; ils se taisaient ou ils allaient se taire comme des gens qui n'ont plus rien à se dire... il y eut presque un silence.

— Monsieur de Montjoie, fit tout à coup la jeune fille, êtes-vous très franc ?

— Mais je crois qu'oui, mademoiselle.
— Vous croyez-vous capable de l'être, comme je le suis moi-même... jusqu'à la brutalité ?...

Le demi-sourire qui caressait, comme une lueur dansante de soleil, la blonde moustache de Montjoie, illumina tout son visage et resplendit au fond de ses yeux bleus — des yeux très jeunes dont l'expression se faisait ainsi, dans la gaieté, câline, presque tendre...

— Si cela devait vous plaire, mademoiselle, oui, peut-être...

— Cela me plairait... Il y a dix jours, vous étiez encore à Paris, ignorant ou tout au moins oubliant absolument l'existence de la petite provinciale que je suis... Nous nous sommes rencontrés en tout

VOUS L'AVEZ GAGNÉE

par Léo DARTEY

« **M**ON Jacquot ! Quelle joie de te revoir ! ...
Montre ta frimousse un peu que je me
rende compte si le bonheur te va bien. »
Complaisante, la jolie tête fine de Jac-
queline Verger s'abandonna aux mains solides et
tendres de sa sœur.

Sous le regard scrutateur avec câlinerie, elle se
troubla cependant un peu, battit des paupières, ca-
chant, sous la frange soyeuse de longs cils marrons,
l'éclat limpide de ses grands yeux bleus.

Impérative, la grande sœur, presque bourrue,
mais si affectueuse, que sa voix fondait à la fin des
syllabes.

— Montre ! Allons, montre, petite cruche, le fond
de ces chers yeux de lumière. J'ai bien le droit d'y
voir, que diable ! le reflet d'un bonheur qui est un
peu mon œuvre ?

Mais déjà Jacqueline s'échappait, secouant sa
toison blonde d'un geste mutin.

Et elle dit d'un ton de plaisanterie forcée :

— As-tu fini de faire le juge d'instruction ?

— Quand tu auras fini de faire l'accusé récalci-
trant !

— Mais de quoi m'accuse-t-on, grands dieux ?

— D'être, je l'espère bien, la petite femme la
plus heureuse de la terre, tout au moins de sa sous-
préfecture ! Mais j'exige l'entendre de ta bouche,
ou plutôt de tes yeux, car je ne crois guère qu'en
eux, mon Jacquot ?

Le badinage se poursuivait alerte, plaisant, plein
d'entrain, entre les deux sœurs folles de joie à se
retrouver après cette longue année de séparation
qui avait suivi le mariage de Jacqueline.

Cependant, si la joie de l'ainée semblait pleine
et forte, sûre d'elle-même et rayonnante avec paix,
l'exubérance de la blonde Jacqueline avait plus de
fébrilité, moins de naturel.

Il semblait qu'il s'y mêlât quelque chose comme
une détresse sourde, l'élan de quelqu'un qui, sur
le point de se noyer, se jette éperdument sur la
planche salvatrice qui passe...

Et ce fut d'un élan pareil qu'elle vint se jeter
soudain au cou de sa « grande » avec des baisers
éperdus et des roucoulements tendres.

— Chère, chérie... que le temps m'a semblé
long ! Oh ! retrouver ta chère épaule, ma Grande,
retrouver ton parfum de verveine fraîche, ton par-
fum « honnête », comme dit Michel.

Les bras passés autour des jeunes épaules fré-
missantes, Régine demanda d'un ton d'indulgence
amusée :

— Ah ! Il dit cela, ton Michel ?

— Eh bien d'autres choses encore, va ! Il te trou-
ve une perfection, une merveille, ton beau-frère !
Quand il a dit : « Régine », c'est un peu comme
s'il invoquait Minerve !

— Pallas Athénée aux yeux de turquoise... très
flatteur... Mais j'imagine que tu préfères être pour
lui Hébé, ou même Vénus ?

Jacqueline ne répondait pas directement. Elle se
mit à jouer du bout du doigt avec un collier d'am-
bre qui glissait autour du cou long et mince de sa
sœur.



Il semblait impossible qu'avec de tels yeux elle ne fût pas capable de tous les dévouements.

— Joli, ça ! Je ne le connaissais pas !

— Je l'ai acheté en Angleterre avec l'argent de
mes étrennes. Mrs. Smitson avait été généreuse.

— Chic, ton Anglaise ?

— Oh ! charmante... Je ne pouvais pas tomber
mieux.

Une tendresse attristée passa dans les yeux de
Jacqueline :

— Heureusement, ma Grande !

Mais Régine réagissait vite contre tout amollis-
sement.

— Quoi ! heureusement ? Que signifie ce ton de
condoléances ? Suis-je la première jeune fille obli-
gée de travailler chez les autres ? On croirait à
l'entendre que je suis bien à plaindre.

— Oh ! ma chère courageuse, il faut bien que
ce soit les autres, puisque toi tu ne te résoudras
jamais à le faire.

— Me plaindre ? Et de quoi ? J'ai un père trop
âgé maintenant pour pouvoir assumer la charge
d'une grande bête comme moi. Il vit simplement,
mais décemment, de ses petites rentes difficilement
accumulées pendant que sa fille aînée travaille en
Angleterre et que la jeune fille le parfait amour à
Moret-sur-Cher... N'est-ce pas la logique ?

— Tout de même, si papa avait voulu !

La voix de Régine se fit plus confidentielle, tan-
dis qu'elle caressait la lumineuse toison de sa
sœur :

— Mais tu sais bien que, moi, je n'aurais pas
voulu, chérie ! D'abord, il me semblerait inique de

réduire le train de notre père en lui infligeant une
charge supplémentaire. Ensuite... ensuite, il y a
une question de caractères...

— Oui. Oh ! je sais, fit-elle avec élan. Je sais
très bien que c'est à cause de moi, à cause de la
campagne que tu as menée contre la volonté de
papa pour obtenir mon mariage, que tu ne peux
plus vivre avec lui. Il n'a jamais supporté qu'on
lui résiste.

Elle se mit à rire sans arrière-pensée.

— Et j'ai résisté !

— Et comment ! Ah ! que tu as été brave, et
chic et énergique pour défendre ta petite Gine...

— Dame, je me battrais pour ton bonheur ! Cela
me donnait du courage.

A ce moment, une ombre légère sembla passer
sur les beaux yeux bleus. Jacqueline détourna vite
la tête et dit d'un ton changé :

— Et papa qui ne voulait pas de ce mariage a
été obligé de céder ! Il t'en voudra toujours.

— Bah ! Ne te tourmente pas pour cela, mon
petit ; le temps arrange bien des choses. Voici déjà
un an que papa ne m'a vue. Ses lettres sont moins
dures qu'aux premiers jours... Mon congé de l'an-
née prochaine, je le passerai peut-être, moitié chez
vous, moitié chez lui !

Le joli visage clair se tendit en une grimace dé-
senchantée :

— Oh ! l'année prochaine... Que ferons-nous ?
Où serons-nous tous ? Qui le sait ? Ne faisons pas
de projets à si longue échéance, veux-tu ?

— Comment, fit Régine surprise, c'est toi qui prends ce ton désabusé ? En plein bonheur ? Mais c'est une insulte à la vie, que de douter d'elle quand elle vous prodigue tous ses bienfaits. Je ne te reconnais plus. Serait-ce ton homme de lettres de mari qui t'a soufflé des pensées aussi pessimistes ? Je sais que c'est à la mode dans certain milieu...

— Oh ! dit Jacqueline, soucieuse de détourner le sujet de la conversation, voici que tu pars en guerre comme papa...

— Contre la « Gens de Lettres », comme il disait avec son mépris d'ancien industriel plus apte à manier la matière que ses idées ! Tu te souviens, Jacquot, nos batailles épiques quand il tonitruait : « Je ne veux pas d'un gendre aux mains trop blanches et aux ongles faits, qui gagne sa vie à scribouiller toute la journée. Je ne veux pas que ma fille fréquente ce milieu prétentieux et paresseux et d'inutiles ! »

Jacqueline eut un regard effrayé vers la porte :

— Tais-toi ! Si jamais on t'entendait.

— Tu as peur que Michel apprenne la bonne opinion de papa ?

— Oh, lui ! il l'a toujours connue. Mais ce sont ses amis.

Et avec une sorte de gêne, elle avoua :

— C'est que j'y évolue en plein, tu sais, dans le fameux milieu que papa méprise !

Loyale comme toujours, Régine demanda :

— Et tu as pu, j'espère, constater par toi-même, comme je te le disais, que si quelques exceptions y sont peu imitables, l'ensemble en est laborieux, fier et généreux ? Tout autant que dans les autres milieux, qu'ils soient militaires, bourgeois, ouvriers ou fonctionnaires.

— Oui, évidemment, dit-elle sans chaleur. Nous voyons beaucoup Martial, tu sais, le célèbre romancier, et toute une bande de poètes, d'essayistes... C'est à croire qu'ils se sont donné rendez-vous ? Presque tous les châteaux de la région sont occupés par des gentilshommes-écrivains. Le sous-préfet lui-même, sous un pseudonyme, taquine sa muse. Nous avons même une célèbre poétesse de passage chez une tante : la fameuse Myra, tu sais, des *Odes à mon cœur* !

— Titre sans prétention, blagua la jeune fille en remplaçant une boucle brune qui retombait sur son oreille.

Mais dans la glace elle vit derrière elle le visage de Jacqueline se rembrunir.

— Oh ! chut ! Si Michel t'entendait...

— Quoi ? fit-elle en se retournant, moqueuse. C'est donc la maison du silence ici ? Il faut se taire à tout propos ?

— C'est que... Michel ne prend pas très bien qu'on critique Myra qu'il traite de génie inimitable et à la gloire de laquelle il croit dur comme fer !

Elle avait l'air à la fois si contraint et si fébrile pour dire cela que sa sœur, légèrement, mais avec un regard aigu, demanda :

— Dis donc ? Il paraît qu'elle n'est pas seulement une poétesse remarquable, la célèbre Myra : mais encore une fort jolie femme ?

Jacqueline devint toute rouge :

— Oui, Oh ! tu sais, cela dépend des goûts... Elle a un genre. Il plaît ou il ne te plaît pas !

— Oui, fit Régine d'un air entendu. Je vois d'ici. C'est un physique catégorique. Il ne peut laisser indifférent ?

— C'est cela, murmura la jeune femme du bout des lèvres. Mais tu pourrais peut-être monter à ta chambre, maintenant ? J'ai fait monter tes bagages. Installe-toi bien, ma grande !

Dans l'escalier, derrière la silhouette menue de sa sœur, Régine songeait, les sourcils un peu rapprochés :

« Hé, mais ! tout ne me semble pas aller ici aussi bien que je l'espérais. Ma Jacquotte a tout l'air d'être jalouse de la fameuse Myra. J'espère que mon serin de beau-frère arrête son admiration aux odes de la poétesse... ou je me montrerai... »

Avec une tendresse absolue, presque maternelle, son regard se posait sur la nuque gracile, les fins cheveux d'or de Jacqueline.

« C'est que, songeait-elle, toute prête à la rancune, je ne lui ai pas donné ce petit cœur-là pour le briser, moi. Ah ! mais non !... Si l'envie vous en prenait, vous verriez un peu, M. Michel Servin, ce que vaut une Minerve quand elle part en guerre ! »

II

L'AMOUR, disait de sa belle voix de basse chanteuse, Cauvère, le sculpteur, ami de Servin, que celui-ci avait ramené pour le dîner ; l'amour, c'est, ou la plus belle balance, ou la plus cruelle invention d'une humanité qui, arrivée sur son dé-

clin, cherche à pimenter un peu la fadeur d'une existence trop connue.

Mais ses yeux d'un brun doux et caressant et la chaleur même de sa voix semblaient démentir le scepticisme de ses paroles.

— Quelle horreur ! se récria Jacqueline indignée. Comment pouvez-vous affirmer une pareille chose, monsieur Cauvère ? Vous n'avez donc jamais aimé ?

— James, dit-il avec son entrain, sûr de lui-même. J'ai jusqu'ici été préservé de cette petite calamité, justement par mon incroyance ! Je regarde les autres se débattre et s'agiter parmi les mille petits tourments dont ils veulent se forger de grandes peines, sans éprouver le moins du monde le besoin de les imiter. Ils me semblent si ridicules ! C'est une façon d'être vacciné.

D'un ton moqueur, Michel Servin demanda :

— Oui, tu joues le rôle du monsieur devant lequel les tables refusent de parler et les esprits de se manifester, parce qu'il ne croit pas en eux ! Et auquel les médiums disent le plus sérieusement du monde : « Il y a parmi l'assistance un cerveau rétif et hostile aux manifestations de l'au-delà... Tant qu'il restera dans la pièce, la table ne parlera pas. »

— Et pour cause, fit Cauvère avec un bon rire. Il découvrirait les « ficelles » !

La douce voix de Régine demanda posément :

— En sorte que, ayant découvert les « ficelles » de l'amour, vous vous pensez immunisé contre lui, monsieur ?

Max Cauvère leva les yeux et les posa sur sa voisine de face.

C'était la première fois qu'il la regardait vraiment, car depuis le début du dîner, il avait été accaparé par Michel et n'avait prêté qu'une attention superficielle à cette jeune fille nouvellement débarquée d'Angleterre chez ses amis.

Ses yeux rencontrèrent d'admirables prunelles veloutées d'un noir roux que pailletait de l'or sous des cils recourbés, très longs, très touffus.

Mais il fit la réflexion que ces yeux-là n'avaient pas l'habituelle expression un peu féline, caressante et enjôleuse de ceux qu'abritent de tels cils. Ils étaient à la fois tendres, bons et rieurs ; ils donnaient surtout une impression de force loyale et généreuse, de franchise et de droiture...

Il semblait impossible qu'avec de tels yeux on ne fût pas capable de toutes les générosités, de tous les dévouements.

— Une jolie femme qui aurait des yeux de terre-neuve ! songea Max Cauvère qui croyait bien n'avoir jamais vu des yeux pareils.

Car, à l'examen approfondi qu'il lui faisait subir, Régine Véreau se révélait jolie femme dans toute l'acception du mot, avec son teint mat et uni, la perfection de ses traits, l'élégance de sa taille haute et souple.

Mais, instinctivement, de toutes ses beautés, Max revenait toujours aux yeux séduisants.

Il se taisait, absorbé dans son admiration et ce fut la voix de Jacqueline qui le rappela à la réalité.

— Vraiment ? Vous êtes immunisé ?

Il dut faire un effort pour se rappeler qu'il s'agissait de l'amour, mais ce fut à Régine qu'il répondit d'un ton beaucoup moins ferme que tout à l'heure :

— Mais... oui, c'est-à-dire, je le crois, en effet...

— L'ami Max bafouille ! jeta Michel Servin moqueusement. L'ami Max est troublé, il me semble... Serais-tu déjà moins sûr de ton immunité, vieux ?

Au contraire de Cauvère, puissant et rayonnant d'intelligence, Michel montrait un entrain juvénile et un peu nerveux, une surexcitation, une vivacité primesautière qui le faisaient paraître beaucoup plus jeune.

Et Régine qui l'observait se rappelait un des griefs de son père contre ce mariage :

— C'est vrai qu'il a l'air bien jeune et pas sérieux... Un vrai gamin. Et il forme avec ma Jacquotte un vrai couple de gosses !

Mais soudain, ce soir, elle n'ajoutait pas, comme jadis pour défendre les amoureux contre les attaques du père :

— Et ce n'en est que plus gentil et sympathique.

Car quelque chose lui disait que cette jeunesse n'avait pas donné au couple défendu tout le bonheur qu'elle rêvait pour lui ! Oui, depuis son arrivée, elle scrutait le visage de sa jeune sœur chérie sans y découvrir cette plénitude de joie qu'elle espérait, cette sérénité qui vient de l'amour partagé sans inquiétude.

Et cependant, quand elle revivait le passé, quand elle se remémorait les supplications de Michel et de Jacqueline, leurs serments, leurs résolutions... quand elle entendait dans le rappel de sa mémoire l'accent avec lequel ils défendaient leur amour... comme elle se disait qu'elle eût attendu mieux de leur union.

Ayant heurté sans retour un père vindicatif, par l'opposition qu'elle lui avait fait au sujet de ce mariage, elle était partie dès le lendemain en Angleterre pour prendre un poste de lectrice-demoiselle de compagnie près d'une charmante femme de ses relations. Et elle n'avait pas revu le jeune ménage issu de son énergique intervention avant ce soir.

Un an ! Un an sans revoir sa Jacquelinette, cette petite sœur aimée à l'égal d'une fille ; un an sans voir dans ses beaux yeux cette lueur presque insoutenable et bienheureuse qui y rayonnait le jour du mariage et qui, seule, pouvait payer Régine de toute la peine qu'elle s'était donnée, de toutes les petites douleurs ressenties depuis.

Et voici qu'au revoir, la fameuse lueur ne s'était pas montrée aussi rayonnante qu'elle l'espérait.

Certes, en regardant bien au fond des prunelles bleues, quand elles se posaient sur le profil de son mari, on la découvrait encore très douce et ten-

(Lire la suite page 13)

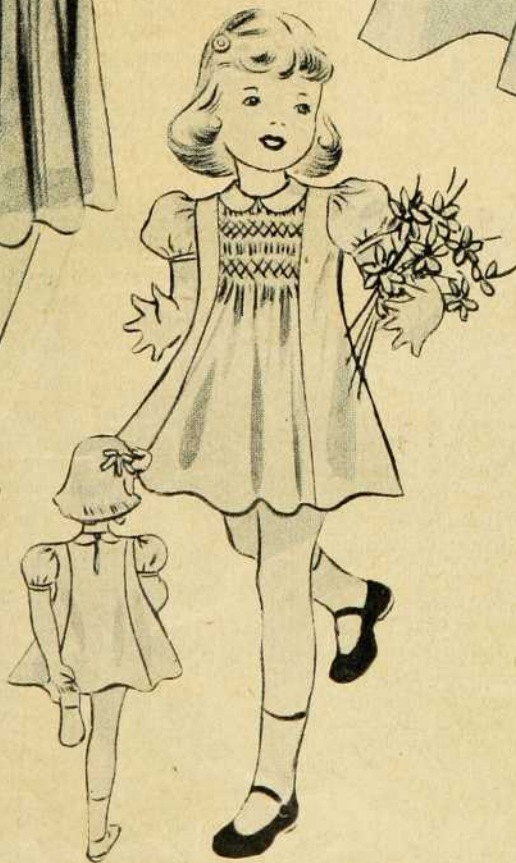


« Votre victoire est sûre d'avance, dit-elle. En croyant en moi, vous l'avez gagnée ! »

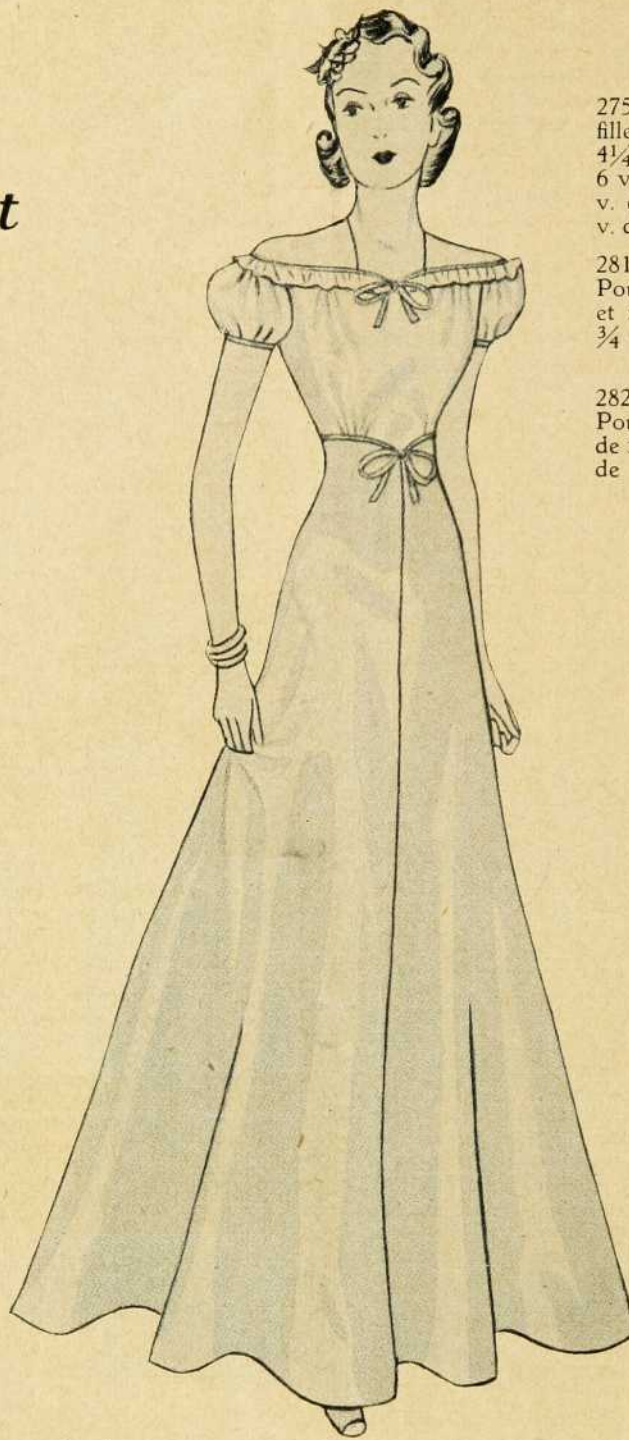
Enchantement de juillet



2819



2825

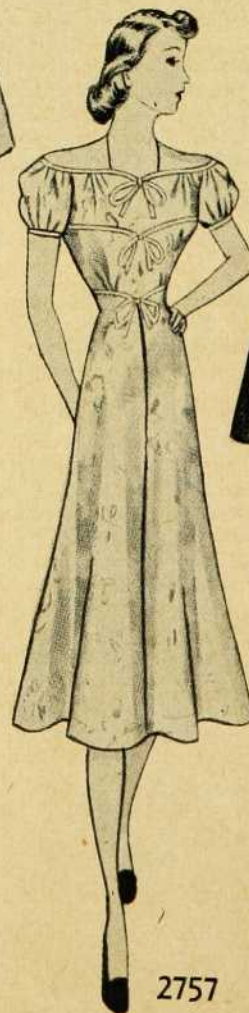


2757

2757 — Robe du soir ou d'après-midi pour jeune fille; grandeur 12 à 20. Pour un 14, patron 1 : $4\frac{1}{4}$ v. de 35", $3\frac{7}{8}$ v. de 39". Garniture : environ 6 v. de ruban de $\frac{1}{2}$ ". Patron 2 : $5\frac{7}{8}$ v. de 35", $5\frac{1}{4}$ v. de 39", $4\frac{1}{2}$ v. de 44". Garniture : environ $4\frac{1}{8}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ ". Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2819 — Robe de jeune fille; grandeur 12 à 20. Pour un 12 : $3\frac{3}{8}$ v. de 35", $3\frac{1}{8}$ v. de 39". Encolure et manches : $1\frac{1}{4}$ v. de dentelle de $1\frac{1}{4}$ ". Boucle : $\frac{3}{4}$ v. de dentelle de $1\frac{1}{4}$ ". Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2826 — Robe de jeune fille; grandeur 12 à 20. Pour un 16 : $4\frac{1}{8}$ v. de 35", $3\frac{1}{2}$ v. de 39", $2\frac{1}{2}$ v. de 54". Contrastant : $\frac{3}{8}$ v. de 35"-39"-44". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". 20 cents.



2757



2826

2825 — Robe et bouffants pour fillette; grandeur 1 à 6. Pour un 2 : la robe : $1\frac{3}{8}$ v. de 35"-39". Contrastant, le collet : $\frac{1}{8}$ v. de 35"-39". Bouffants : $\frac{3}{4}$ v. de 35"-39". Dessin à décalquer inclus. 15 cents.

(Suite de la page 11)

dre ; mais elle semblait comme mise en veilleuse, à demi-éteinte, voilée sous un tulle tenu de souci ou de préoccupation.

De son côté, Michel était-il le même que jadis ? Retrouvait-elle dans ce jeune châtelain-homme de lettres, satisfait de lui-même, jongleur d'idées générales, habile causeur, l' amoureux absorbé et exclusif qui la suppliait de lui faire obtenir la main de Jacqueline ?

— Je sais bien, songeait-elle philosophe, mais un peu déçue tout de même, que, de l'avis général, l'amour des jeunes mariés n'a plus jamais l'emballage des fiançailles... Il est comme tempéré, endormi par la certitude, la sécurité... mais, mais c'est plus fort que moi, il me semble qu'il y a quelque chose qui cloche, ici. Une fêlure imperceptible... qui ne demande peut-être qu'à s'élargir entre ces deux gamins un peu insouciantes et cruels, comme sont tous les enfants.

Ce n'était pas que Régine fût de beaucoup l'aînée de sa sœur ; mais avec ses vingt-quatre ans sérieux et logiques, elle se sentait très digèrante et supérieure à l'exubérance superficielle du jeune couple. Et elle se sentait pour lui des indulgences et un dévouement de maman précoce.

— Et vous, Michel, dit-elle soudain avec un entrain joyeux, vous y croyez à l'amour ?

Il se récria avec feu :

— L'amour ? Mais qui donc y croirait si ce n'est moi, belle Minerve ! Songez donc qu'il est à la fois mon inspirateur et le sujet de tous mes livres, qu'il me dispense la joie de trouver de belles idées et de les grouper autour d'un idéal fulgurant et charmant ? Mais l'amour, ma chère Régine, c'est le soleil et la rosée bienfaisante... toute la chaleur de la vie et sa fraîcheur aux soins embaumés, l'amour...

Il continua cinq minutes, s'exaltant lui-même avec de belles périodes imagées, des envolées lyriques, une éloquence chaleureuse, mais si impersonnelle que Régine ne put s'empêcher de conclure :

— Bravo ! Ce sera dans quel chapitre de votre prochain roman ?

Ce fut Jacqueline qui répondit doucement, sans lever le nez de sur son assiette :

— Michel n'écrit plus de romans. Plus de romans, dit Régine les sourcils hauts. Vous vous reposez sur vos lauriers, triomphateur ?

Michel avait imperceptiblement froncé les sourcils et dirigé vers sa femme un regard vif où luisait une contrariété.

Il répondit, un peu gêné :

— C'est-à-dire que je n'ai jamais autant travaillé. Je change de genre, voilà tout.

Jacqueline expliqua, sans lever les yeux, toujours de sa même voix uniforme, sans timbre, qui disait nettement le blâme :

— Michel fait du théâtre, maintenant.

Régine eut un haut-le-corps :

— Du théâtre ? Vous écrivez des pièces ?

— C'est une pièce que vous pouvez dire... Une grande tragédie à la façon antique, avec des chœurs et...

— Quelle drôle d'idée ! ne put s'empêcher de couper irrévérencieusement Régine. Vos romans étaient si jolis...

Il s'inclina d'un air amusé :

— Ce regret est trop flatteur pour que je ne vous remercie pas de l'avoir exprimé. Mais je crois avoir trouvé ma véritable voie.

Cauvère secoua ses larges épaules.

— Finie, la tragédie, mon bon ! Tu ne trouveras pas trois auditeurs. Je sais bien qu'avec tes rentes tu peux t'en moquer. Mais tout de même, à ta place, j'aimerais mieux écrire des romans qu'on lit, que des pièces auxquelles on bâillera !

— Tatata ! Il faut rénover le genre, voilà tout ! Il s'agit d'évoluer et le public nous suivra...

— Ça, ce sont des théories à la Myra, reprit le sculpteur bourru. Elle a tort de t'entraîner dans ce guépier !

A ce nom, Régine observa sur les traits de Jacqueline une crispation pénible, tandis que le regard de Michel s'éclairait.

— Myra m'a simplement révélé un côté de mon talent que j'avais négligé jusqu'ici... ignoré. Sans elle...

— Sans elle, tu nous fabriquerais un beau chapitre où la jeune fille du château tombe dans les bras du secrétaire de son père, ce qui est fichtrement plus rationnel que de faire assassiner Agamemnon par Clytemnestre et tutti quanti...

Régine se mit à rire pour dissiper l'espèce de malaise qu'elle sentait planer.

— Pour un adversaire de l'amour, cette opinion me semble bien illogique...

Et l'entretien ainsi dérivé finit dans un badinage léger.

III

« PITT me semble un jeune homme bien exigeant », dit, en souriant à la minuscule frimousse rousse, Régine penchée sur le berceau de son neveu.

— C'est un amour ! répliquait Jacqueline avec conviction.

De tout son séjour chez les Servin, ce bébé doux et frais à la chair fondante sous le baiser aux minuscules menottes encore plissotées était la meilleure chose pour tante Régine.

Près de lui seulement, elle avait la réconfortante impression que sa tâche n'avait pas été vaine, que son entremise n'avait pas provoqué un désastre, puisque, du mariage favorisé par elle, était née cette vie, cette douceur ingénie et confiante.

Et puis, près de ce berceau, elle reprenait confiance en le bonheur de Jacqueline pour lequel elle tremblait parfois. Il lui semblait impossible qu'une mariée d'un an, une maman de trois mois puisse déjà connaître les affres de l'inquiétude devant son ménage menacé, son amour compromis !

Non, non... ses craintes étaient vaines, exagérées... Certes, Michel n'avait peut-être plus vis-à-vis de Jacqueline sa ferveur de fiancé, peut-être se montrait-il trop absorbé par son souci littéraire, ses relations artistiques... mais il aimait encore sa femme, certains de ses regards le disaient et il aimait aussi son fils ! Alors, pourquoi s'alarmer ?

Evidemment, le visage de Jacquotte ne trahissait pas une joie sans nuage, confiante et sereine.

Mais la jeune femme ne s'alarmait-elle pas à tort ?

Elle était jalouse, oui, certes. Régine n'avait tout de suite compris. Elle était jalouse de l'influence prise sur son mari par cette Myra, la poétesse géniale.

Avait-elle quelque raison réelle pour alimenter cette jalousie ? N'était-ce pas une impression nerveuse, une crainte sans valeur qui la faisait moins heureuse ?

Cela, Régine l'eût voulu savoir exactement. Et pour être fixée, elle attendait avec impatience de se trouver en présence de cette Myra, responsable à son avis du léger nuage qui glissait sur la félicité des Servin.

Votre beauté aura du piquant
avec un
Cocktail Facial Woodbury
CONTENANT LA VITAMINE D



LA FATIGUE AFFAIBLIT VOTRE PEAU...
... elle enlève tout le piquant de votre beauté. Elle fait perdre à votre figure sa fraîcheur et sa vivacité, elle lui donne une apparence chiffonnée...

UN TRAITEMENT A L'EAU CHAUDE ET AU SAVON FACIAL WOODBURY
Recouvrez votre visage d'une mousse de Savon Facial Woodbury qui contient désormais la vivifiante Vitamine D. Votre peau en est toute rajeunie.

VERS LE BONHEUR ET L'AMOUR
Votre beauté est maintenant plus radieuse, elle a une personnalité. Le véritable élément vivifiant — la Vitamine D — que contient le Savon de beauté Woodbury, a stimulé la respiration naturelle de votre peau.



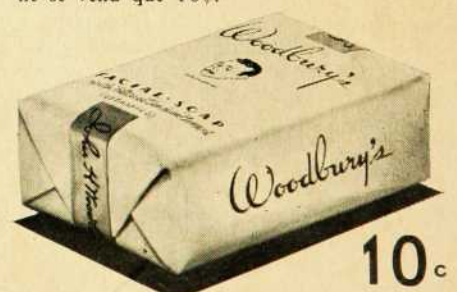
ORSQUE votre beauté a perdu sa vivacité, servez-lui un Cocktail Facial Woodbury ! Un traitement à l'eau chaude et au Savon Facial Woodbury, la méthode employée depuis des années par les jolies femmes !

Votre peau se sent toute rajeunie après avoir pris ce "stimulant" qu'est le Woodbury. Ce savon contient maintenant la Vitamine D, tonique de la peau. Vous savez que ce sont les rayons solaires qui produisent cette Vitamine D dans votre peau. Cela est indispensable à la santé de la peau. Des expériences de laboratoire ont démontré que la Vitamine D stimule la respiration cutanée.

Une peau normale et saine respire abondamment. La Vitamine D facilite cette respiration vitale. Voilà pourquoi un simple lavage au Savon Facial Woodbury

repose si bien la peau, lui redonne sa vitalité.

Dès que votre visage est fatigué, servez-lui un Cocktail Facial Woodbury, qui le matin vous éveillera tout à fait, vous mettra en forme pour commencer votre journée ! Le Savon Facial Woodbury ne se vend que 10¢.



IL RENFERME LA VITAMINE D, STIMULANT DE LA PEAU

La Vitamine D du Savon Facial Woodbury s'obtient par irradiation ultra-violette conformément au brevet No 1676579.

Fabrication Canadienne

10¢

Elle ne connaissait rien ni personne de leur milieu, de leurs habitudes et il lui fallait nécessairement quelques jours d'adaptation pour percevoir d'où venait la fêlure...

Qui donc eût pu la renseigner? Elle pensa un instant à Cauvère. Le sculpteur lui avait semblé loyal et sincère. Il devait détester la poétesse au ton dont il en parlait... Peut-être par lui connaîtrait-elle bien des choses?

Mais il fallait agir avec tant de délicatesse, avec un tact si ombrageux pour éviter de donner toute la vie sentimentale de sa sœur en pâture à la malignité publique?

Tout d'abord, elle voulait approfondir un peu la pensée de sa sœur. Toujours penchée sur le berceau du jeune Pitt qui gazouillait gaiement, elle demanda d'un ton léger à Jacqueline qui tricotoit une brassière :

— Mais, dis-moi... il me semble encore petit, ce personnage, pour supporter un long voyage, une transplantation totale?

Jacqueline ouvrit de grands yeux. — Aussi, n'est-il nullement question de cela pour lui!

— Cependant... ne m'as-tu pas dit hier soir que ton mari écrivait maintenant pour le théâtre?

— En effet, dit-elle plus nerveuse, c'est une nouvelle lubie!

— Eh bien! chérie, quand on écrit une pièce, on ne songe qu'à la faire jouer? Et pour cela il n'y a que Paris.

— Oh! je le sais... Régine nota le ton désespéré de la réponse.

— Est-ce que, réellement, Michel songe à s'y rendre bientôt?

— Michel? Mais il ne songe plus qu'à cela! Il ne rêve que Paris, gloire à deux, partagée avec la belle Myra... griserie des bravos, orgueil et ambition! Ah! on me l'a bien changé, mon Michel, va...

Sans vouloir attacher une importance tragique à ces paroles, la jeune fille demanda doucement :

— Tant que cela? Alors le cœur de la jeune femme éclata :

— Oh! chérie, si tu savais... Mon Michel, qui m'aimait tant. Et il m'aime encore, j'en suis certaine, par moments... Mais elle l'a envoûté, captivé, grisé, cette femme! Il ne croit plus qu'en elle, il ne voit plus que par elle... Et parce qu'elle lui a montré une illusoire gloriole au bout d'une route semée de tentations, d'incuries, de compromissions, il s'y engage comme un aveugle, à tâtons... sans se rendre compte même que jamais son fils et moi ne pourrions l'y suivre et que c'est nous abandonner!

— Mon Jacquot, tu exagères, dit doucement Régine, en posant la main sur la petite tête secouée de sanglots. Ta jalousie t'égare.

— Ma jalousie? Ah! tu me crois jalouse? Mais non, je ne suis que désespérée! Je suis certaine, entends-tu, que Michel m'aime encore, et je sais qu'il souffrira et que nous souffrirons tous... mais il est envoûté et je ne puis rien pour lui ouvrir les yeux sur les menées de cette intrigante, pour lui faire comprendre sa fausseté, sa duplicité, parce que, aussitôt, il me jetera ce mot dont tu qualifies toi-même mon inquiétude : jalousie! Et qu'il ne me croira pas!

— Mais, enfin, qu'est-ce donc que cette Myra?

— Une ambitieuse effrénée qui possède un certain talent, assez obscur et pas du tout commercial, mais pas la moindre fortune! N'ayant pas d'argent et incapable d'en gagner avec sa poésie, elle a jeté son dévolu sur Michel qu'elle sait fortuné. Pour l'attirer, l'arracher de son foyer,

elle le flatte et le grise avec la promesse du succès, de la gloire. Quand elle le tiendra à Paris, dans le milieu amoral du théâtre, elle le détachera bien facilement de moi! Et elle compte lui faire quitter son ménage, prendre ma place, après un divorce discret...

— Jamais Michel ne consentirait! C'est contre toutes ses convictions, ses idées...

— Oh! ma pauvre petite dit doucement Jacqueline. Les idées d'un homme tiennent bien peu devant son orgueil et sa fatuité. C'est par là que Myra tient Michel, vois-tu. Elle l'a persuadé sans peine qu'il est un génie, et en plus de cela... qu'elle l'adore!

— Si vraiment il croit cela, comment peut-il estimer une femme capable d'aimer le mari d'une autre?

— Il est flatté!

— Mais rien que cela aurait dû le détourner de cette femme! Est-ce qu'une jeune fille, même un peu âgée comme doit l'être cette poétesse, doit avoir l'impudence d'étaler sa passion pour un homme marié, au point qu'on en puisse s'apercevoir?

— Il est grisé, te dis-je!

— Enfin, il a perdu tout bon sens. Ecoute, mon petit, ne te déssole pas.

Je suis arrivée au bon moment, je crois... ton mari t'adore comme au premier jour; mais il a besoin d'être remis un peu en place, de reprendre son équilibre! Je m'en charge. Sur-tout... ne t'étonne de rien, car je ne reculerais devant aucun moyen pour te rendre ton bonheur parfait!

— Oh! mon bonheur...

— Je te défends de trembler, de pleurer, c'est ainsi qu'on perd toutes ses armes! Le sourire au contraire... et sois plus charmante, plus séduisante que jamais...

— Il ne s'en aperçoit plus que lorsque Myra n'est pas là...

— Mais c'est encore quelque chose cela! Profite de ces bons moments... les autres ne dureront plus bien longtemps, va! Quand quittera-t-elle le pays, cette sirène?

Jacqueline joignit ses petites mains. — Oh! c'est là ma terreur... Elle doit partir dans dix jours et elle tâche de le circonvenir pour qu'il se rende à Paris en même temps...

— Mais, toi?

— Ah! moi, il n'est pas question que je me rende à Paris pour le moment, avec bébé si petit... Et seul, là-bas, sous son influence, Michel deviendra la proie de cette femme... Il ne reviendra plus!

Longuement, Régine réfléchissait. Elle dit enfin, fermement :

— S'il part avec elle... Mais il ne partira pas.

IV

RÉGINE attendait de ce soir-là une révélation intéressante. En effet, c'était la première fois qu'elle allait voir, face à face, Michel Servin et la poétesse Myra.

Leur attitude seulement pouvait la fixer au sujet de ce que redoutait Jacqueline, de ce qui la faisait trembler...

Et puis, ce qui la rendait un peu anxieuse et impatiente de cette soirée, n'était-ce pas aussi qu'elle devait y revoir Cauvère? Elle avait gardé du jeune sculpteur une telle impression de force tranquille et franche, qu'elle n'y songeait pas, sans un plaisir que la pensée de nul homme jusqu'ici ne lui avait procurée.

Mais dès le commencement de la réception très intime organisée par sa sœur et son beau-frère en son honneur, elle oublia tout ce qui pouvait être son plaisir personnel, pour ne songer qu'au bonheur de Jacqueline qu'elle découvrait sérieusement compromis.

En effet, le premier regard jeté sur la poétesse Myra, vaporeuse et très séduisante blonde au regard pers, l'avait remplie d'inquiétude.

C'était dans toute l'acceptation du mot l'ensorceleuse habile et servie par un physique extrêmement séduisant, par une adresse retorse et volontaire. On sentait, à rencontrer l'éclair atténué de ses yeux, que ce qu'elle voulait, elle devait le vouloir féroceusement... et sa voix avait des inflexions d'une telle douceur, qu'il était très possible qu'elle parvienne à en tromper de plus défiants que Michel Servin!

Or, vis-à-vis de celui-ci, elle affichait, comme Jacqueline l'avait dit, une attitude d'adoration servile et flatteuse qui semblait enchanter celui-ci. Quel homme sait, en effet, résister à l'appât d'une admiration non déguisée?

L'air fat et satisfait du jeune écrivain montrait assez qu'il se savait admiré, aimé de la belle poétesse et que, loin de s'en indigner, il en était prodigieusement flatté!

Là était évidemment le danger. Son jugement déformé par la satisfaction orgueilleuse, Michel admettait l'admiration, peut-être l'amour de cette belle créature, au lieu de s'en indigner... De là à les partager... le pas n'était pas si grand qu'il fût infranchissable... si on ne parvenait pas à lui ouvrir les yeux et à lui prouver que la créature qui projetait d'enlever un mari à son foyer, un père à son enfant, n'est pas digne de la plus petite attention.

Et tout en contemplant le manège de l'audacieuse créature qui encensait Michel de son discret hommage fervent, de la prière adorante de ses beaux yeux, de la caresse de sa voix, Régine, torturée par le petit visage anxieux de sa sœur, se demandait comment elle allait arriver à éclairer Michel, à le ramener à une juste compréhension des choses...

Elle était tellement préoccupée, si soucieuse qu'elle tressaillait en entendant à côté d'elle une belle voix grave qui disait :

— L'atmosphère du château ne semble guère vous être agréable ce soir, mademoiselle Régine. Préférez-vous donc tellement les brumes de l'Angleterre au charme de notre Ile-de-France?

Elle secoua les épaules, voulant rejeter le souci.

— Je suis cependant bien heureuse de me retremper un peu dans l'air natal! Cela pèse tellement parfois, si vous saviez, d'être exilée...

Les soucis de l'heure présente avaient ajouté à la détresse de sa voix.

Cauvère dit doucement, avec un regard très bon :

— Oui, je sais... Michel et sa femme m'ont raconté jadis combien vous aviez fait pour leur mariage et le sacrifice très dur que cela vous avait coûté. Cet exil, ne le regrettez-vous pas?

— Je ne regretterai rien jamais de ce que je ferai pour le bonheur de ma sœur, dit-elle avec ardeur.

— Peste! dit Max avec un ton admiratif. Voici qui s'appelle aimer! Cela rendra jaloux votre mari, mademoiselle!

— Mais on peut aimer de deux manières, je pense, et tout autant, deux êtres!

— Oui, mais il faut avoir le cœur grand... grand comme semble l'être le vôtre!

Sans qu'elle sût pourquoi au juste, ces paroles furent douces au cœur de Régine. Elle leva les yeux vers le visage énergique penché vers elle. Elle allait répondre et songeait presque à confier son tourment actuel à

cet homme qui lui semblait si généreux et intelligent. Mais une voix suave vint les interrompre.

— Ecoutez! fit Régine tout bas.

Elle désignait une caisse d'arbustes qui faisait de ce petit coin du salon de sa sœur comme un jardin d'hiver isolé du reste de la pièce. Dans ce retrait discret, une voix... une voix caressante, enjôleuse murmurait :

— Vous avez tort, mon ami, de vous arrêter à un tel obstacle! Vous sacrifiez votre génie, votre gloire à une chimère... Votre femme ne souffrira pas le moins du monde parce que vous passerez quelques mois à Paris. Rien ne vous empêchera d'ailleurs de revenir, aussi souvent que vous le voudrez, embrasser votre fils. Mais, croyez-moi, l'occasion est trop belle, unique... Il ne faut pas la laisser échapper!

Les yeux de Cauvère et de Régine se rencontrèrent. Silencieux, ils demeurèrent cloués sur place, bien que la discrétion leur interdît. Et la voix de Michel leur parvint à son tour, hésitante, troublée.

— C'est que... ce départ est un peu trop brusque... je n'ai pas eu le temps d'y préparer Jacqueline!

— Quel scrupule exagéré! Expliquez-lui que votre intérêt est de venir à Paris avec moi pour voir Brulot qui veut bien lire votre pièce sur ma recommandation...

— Mais ne pourrait-on pas, un peu plus tard... dans quelques semaines...

La voix de la poétesse se fit plus sèche, nerveuse :

— Brulot ne sera pas toujours aussi bien disposé. Je l'ai sollicité, importuné pour obtenir ce rendez-vous... Je vous croyais prêt à partir au premier signe de la fortune! Quel timoré vous faites!

— J'hésite en songeant...

— A votre femme! s'exclama-t-elle persifleuse; mais je le vois bien! C'est touchant, vraiment! Croyez-moi, cette petite est trop préoccupée de son fils actuellement pour attacher une grande importance à votre absence. Quand vous reviendrez dans un ou deux mois, elle sera tout heureuse de vous revoir!

— Mais, la séparation...

— Ah! Ecoutez, mon cher, je suis bien trop bête aussi de me démentir ainsi pour vous! J'ai tort d'écouter mon cœur et mon esprit, quand ils me parlent de votre génie, de votre gloire... Je devrais... je devrais vous abandonner à cette fade existence provinciale où s'enlise votre talent, votre vitalité... Vous le mériteriez!

Mais soudain la voix reprit, une inflexion tendre et pleine de sous-entendus :

— Je le devrais... Ah! pourquoi ne le puis-je?

Et la voix de Michel s'adoucit à son tour pour répondre d'un ton où l'orgueil et la fatuité le disputaient à la courtoisie :

— Vous êtes la plus incomparable des amies! Je ne puis hésiter devant votre dévouement absolu. Soit, c'est entendu. Je partirai pour Paris demain avec vous. Et j'y resterai le temps qu'il faudra...

— Sans regrets? reprit avec coquetterie la jolie voix menteuse.

A peine hésita-t-il une seconde.

— Sans regrets, mais oui, dit-il avec chaleur.

Immobilisé, les yeux pleins d'angoisse, Régine pétrissait son mouchoir entre ses longues mains fines. Cauvère la prit par le bras avec autorité :

— Venez, ne restons pas là. Il ne faut pas qu'on puisse nous y voir! Cette femme...

Mais Régine se redressait déjà, réagissait.

— Ne disons rien, voulez-vous, fit-elle doucement. Non, rien. J'ai grand besoin d'être seule et de réfléchir.

Il la regardait avec des mots hésitants au bord des lèvres. Mais comprenant son besoin de silence, il s'inclina seulement et s'éloigna.

Alors, dans le calme du petit jardin solitaire, où elle était descendue pour cacher sa détresse, Régine se mit à penser, à penser inlassablement au moyen de défendre le bonheur de Jacqueline qui, demain... serait peut-être brisé.

v

LORSQU'ELLE remonta vers la maison, après avoir entendu partir les derniers invités, sa résolution était prise.

Une ardeur insensée illuminait ses regards et soulevait sa marche et, comme pour stimuler son courage, elle se répétait obstinément :

— Il ne faut pas qu'il parte ! Il ne faut pas...

Quand elle arriva dans le hall, Michel demeura le dernier éteignait les lumières.

— Jacqueline est montée ? demanda Régine avec effort.

— Oui, elle était un peu lasse... mais vous-même...

— Michel, puis-je vous demander un moment ? J'ai besoin d'un entretien très grave, très sérieux avec vous...

— Mais, fit-il, interdit. Certainement, je... de mon côté, j'ai aussi quelque chose de grave à vous dire...

Elle pensa qu'il voulait lui annoncer son départ pour Paris et s'empressa de parler avant lui...

— Michel, j'ai besoin d'un conseil. J'ai compté sur vous...

Ils étaient entrés dans le petit salon.

— Voyons, qu'y a-t-il, ma chère Minerve ? fit-il d'un ton léger. Vous semblez bien émue...

— Oh ! fit-elle, ne m'appellez pas ainsi, justement ce soir...

— Quoi ? Vous n'êtes donc pas la sagesse personnifiée, ce soir ?

— Michel ! Quittez ce ton. C'est très grave, vous dis-je. Il s'agit de mon avenir, de mon bonheur...

— Oh ! Oh ! Ce qu'on appelle son bonheur à votre âge, mérite généralement un autre nom. Seriez-vous amoureuse, petite sœur ?

Elle baissa la tête, regarda obstinément le bout de ses souliers et débita rapidement, d'une voix neutre :

— Oui, c'est cela, Michel. J'aime... j'aime quelqu'un et j'ai voulu vous demander ce qu'il fallait faire.

— Ce qu'il faut faire ? Mais, l'épouser, parbleu !

— C'est que... voilà, ce n'est pas possible.

— Pas possible, fit-il le sourcil froncé. Pourquoi cela ? Il est indigne de votre affection ?

— Oh ! non, ce n'est pas cela, au contraire. C'est l'homme le plus noble, le plus intelligent, le meilleur...

— Alors ?

— Alors, Michel, il est...

Il bondit soudain :

— Pas marié, je suppose ?

— Non, non, fit-elle très vite. Mais pourquoi me dites-vous cela sur ce ton ?

— Parce que, dit-il durement, je ne vous aurais jamais pardonné une telle monstruosité.

— Ah ! vraiment, Michel, vous trouvez que c'est une monstruosité, n'est-ce pas ? C'est un crime impardonnable ?

— Mais, naturellement, fit-il avec chaleur. Comment pouvez-vous me poser une telle question ?

— Enfin, Michel, si vous, marié, vous vous saviez aimé d'une autre femme... vous la fuiriez, n'est-ce pas ? Vous n'auriez pour elle que mépris et horreur ?

Soudain, la voix du jeune homme se troubla comme devant un obstacle imprévu évoqué brusquement :

— Mais... mais oui, sans doute ?

— Pourquoi dites-vous : sans doute ? Celle qui oserait aimer un jeune marié, père de famille comme vous, et le lui laisserait voir serait une misérable, n'est-ce pas ?

Une ombre passait sur le front de Michel. Il sembla vouloir l'écartier de sa main tremblante.

— Mais... mais, oui, vous avez raison, Régine !

— C'est bien votre pensée, votre conviction ? insista-t-elle ardente en cherchant son regard.

Cette fois, il s'étonna.

— Mais pourquoi cette insistance, Régine ? Je ne comprends pas ?

— Et moi, reprit-elle, j'ai besoin de comprendre, de m'appuyer sur votre loyauté, votre honneur pour trouver la force de résister à la tentation qui m'assaille...

Car celui que j'aime n'est pas marié, certes ; mais il n'est pas libre non plus. Il est fiancé, Michel. Et pour l'épouser il me faudrait briser le cœur d'une autre.

En ai-je le droit ?

Il protesta, sincère :

— Non, non, Régine. On n'a jamais le droit de construire son propre bonheur sur des ruines.

— Mais... j'hésite... Peut-être sa fiancée ne tient-elle pas tellement à lui ? Je pensais que peut-être, s'il pouvait la quitter, pendant quelque temps ? Venir en France auprès de moi. Il apprendrait à m'aimer aussi, pendant que là-bas l'autre l'oublierait sans doute ?

Michel fronçait les sourcils.

— Comment, fit-il avec indignation ? c'est vous, vous, Régine, qui songez à de tels moyens ? Mais cette duplicité est indigne de vous, voyons !

— Ecoutez, Michel, il y a une raison très plausible à ce voyage. J'ai... j'ai fait agir des amis pour trouver une situation à ce jeune homme...

je puis le faire convoquer par le directeur de l'usine. Il viendrait sans se douter que je songe à le détacher de sa fiancée... peu à peu, il se laisserait gagner peut-être par l'oubli...

Cette fois le jeune homme fit un bond :

— Mais, taisez-vous ! Taisez-vous ! C'est abominable ce que vous dites là ? Jamais je ne vous aurais crue capable... oh ! Régine ! Vous, vous que je plaçais si haut ! Vous, que je croyais si franche, si sage... songer à de tels calculs...

Elle avait écouté les reproches, très rouge, les mains frémissantes ; à la fin, elle lança :

— Croyez-moi, je ne suis pas la seule à en faire de semblables.

Il se troubla soudain :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que c'est bien, je pense, ce que voudrait la belle Myra en vous attirant à Paris, loin de votre foyer ? Et elle, vous ne la méprisez pas ?

Michel resta un instant silencieux. Son visage trahissait un profond travail intérieur. A la fin, il dit lentement, en pesant bien tous les mots :

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai entendu votre conversation ce soir, Michel, et c'est en elle que j'ai puisé le courage de vous demander conseil. Je ne m'attendais pas à vous trouver si indigné vis-à-vis de moi. Si vous suiviez cette femme, sachant fort bien où elle veut vous mener, vous feriez pire, il me semble que... celui que j'aime, lui, qui n'est que fiancé ?



CROISIÈRES DE 9 JOURS

DÉPARTS DE MONTRÉAL
16 et 26 juillet - 5 et 15 août
POUR NEW-YORK ET RETOUR

à compter de \$75

par le **Duchess of Atholl**

DÉPLACEMENT, 30,000

● Le voyage de vacances par excellence cet été ; une belle croisière sur le fleuve et sur l'Atlantique avec, en plus, une intéressante visite à New-York. Vous naviguez sur un véritable paquebot océanique, avec tout le confort, le service et les distractions que l'on trouve sur les plus grands palais flottants — piscine de natation, bains de soleil, sports de pont, cinéma parlant, parties de bridge, musique de concert et de danse. Jamais un moment de monotonie ! Tout est compris dans le prix de passage, sauf les dépenses purement personnelles. Le passeport n'est pas nécessaire. Réservez au plus tôt. Demandez la brochure descriptive. Tous renseignements de toute agence de voyages ou du

Pacifique Canadien

Ayez toujours des chèques de Voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien... ils sont acceptés dans le monde entier.

Très pâle, il se mordait la lèvre.
— Mais, Régine, en vérité, dit-il glacial, qui vous a autorisé à me croire capable de cela? Certes, ne sachant pas le mobile de Myra, n'ayant pas pénétré ses intentions secrètes, j'aurais pu... peut-être... avoir la faiblesse de me laisser aller à l'écouter et faire ce voyage qui en lui n'avait rien de répréhensible. Mais...

Il resta songeur une minute. Il ressemblait au dormeur qui, s'éveillant et retrouvant la réalité, s'étonne d'avoir cru à son rêve. Et il reprit avec force :

— Mais j'ai su percer les intentions de la belle poétesse. Oui, depuis... depuis ce soir, pendant notre entretien, tenez... j'ai soudain compris, deviné... et je me rends compte que ce voyage, cette vie séparée de mon enfant, de ma femme « que j'aime » sont choses trop dangereuses pour être réalisables.

Elle l'écoutait, haletante, suspendue à l'espoir.

— Aussi, reprit-il avec force je ne partirai pas! Le conseil que vous me demandiez, Régine, le voici tout entier dans ma propre conduite. Demain, Myra partira seule pour Paris et m'en voulant mortellement de sa désillusion ne me donnera jamais plus signe de vie!

Elle joignit les mains.

— Vous ferez cela, Michel?

Il exalta, et sans se douter le moins du monde que c'était elle, qui, adroitement, délicatement, de ses belles mains généreuses, l'avait poussé vers cette résolution :

— Certes, je le ferai! Et j'espère que vous puiserez dans mon exemple le courage d'accomplir votre devoir aussi, Régine. Cet homme... vous ne devez plus le revoir, jamais!

Elle promit sans effort, presque joyeusement :

— Oh! cela, je vous le promets, Michel!

Mais il trouvait cette victoire trop rapide, il insista gravement :

— Vous m'en donnez votre parole d'honneur?

— Ah! de grand cœur!

— Et vous vous efforcerez même de n'y plus penser? D'arracher son souvenir de votre cœur?

— Certes!

Il la regarda profondément, soucieux.

— Vous vous y efforcerez? Mais y parviendrez-vous, ma pauvre enfant? Ce sera bien long, bien cruel.

Il ajouta un peu emphatique, avec le besoin d'être admiré :

— Mais vous aurez mon exemple, petite sœur!

— Je vous remercie, Michel, fit-elle avec chaleur.

Mais il ne sut jamais de quoi elle le remerciait en réalité.

Et le lendemain Myra partit seule, et les roses refléurent sur le visage de Jacqueline.

VI

« C'EST vrai, petite sœur, tu pars toujours demain? »

— Mais, dit Régine surprise, pourquoi resterais-je, ma chérie? Mon congé est terminé, ma place m'attend auprès de Mrs. Smitson? Je pars, je ne dirais pas le cœur léger, car je regretterai bien souvent votre affectueuse hospitalité, mais résignée à reprendre ce qui est ma vie.

— Ta vie, dit doucement Jacqueline, il me semble qu'elle pourrait être tout autre chose, si tu le voulais maintenant!

— Je ne comprends pas, fit Régine sincèrement surprise.

Jacqueline la regarda profondément. De ses beaux yeux où luisait à nouveau l'insoutenable petite lueur de joie confiante qui disait sa reconnaissance à l'ainée, elle plongea dans le regard de Régine :

— N'as-tu rien compris, rien vu autour de toi... Laisse-moi t'éclairer, alors... Tu as fait mon bonheur, chérie... Il me serait bien doux de faire le tien!

Et avec un sourire moqueur et complice, elle dit gentiment :

— Il ne te semble pas que notre bon ami Cauvère paraissait prendre un bien grand plaisir à ta société avant son départ pour l'Italie?

Une bouffée rouge monta au front de Régine.

Oui, certes, il lui avait semblé. Mais... pourquoi alors ce départ précipité, qui ressemblait à une fuite, huit jours auparavant?

Elle secoua les épaules avec une résignation mélancolique.

— Tu as dû te monter l'imagination, mon petit! En tout cas, si votre ami songe réellement à moi, il n'aura qu'à me le faire savoir...

— Et tu lui répondrais? demanda Jacqueline, curieuse.

— Je lui répondrai comme il se doit qu'il me fait un bien grand honneur, plaisanta Régine d'une voix un peu changée...

— Mais... tu accepterais, dis, ma grande?

Elle rougit encore.

— Peut-être! avoua-t-elle, toute confuse. Oui, c'est le seul homme au monde qui m'ait donné une telle impression d'énergie et de bonté... Il doit être le plus loyal des camarades... et puis...

Et elle acheva, — toute rajeunie par l'aveu juvénile :

— Et puis, il est vraiment charmant!

Jacqueline se mit à battre des mains, joyeuse.

— Bravo, bravo! Minerve amoureuse! Mais c'est délicieux, et quel gentil mariage nous allons faire là!

Toute souriante, croyant au bonheur, Régine gronda doucement.

— Hé là! Tu t'emballas...

— Mais non, je suis certaine qu'il t'aime, lui, le vacciné! Il n'y avait qu'à voir ses yeux! Et tu sais, un Cauvère, ça doit aimer pour la vie! Ah! chérie, que je serai contente si cela se fait! Je te dois tant... mon mariage d'abord, et puis...

Elle rêva un instant, sérieuse :

— Et puis... il y a quinze jours, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé; mais j'ai l'impression que dans le départ précipité de la blonde Myra et dans le renouveau d'affection de Michel, enfin, dans mon bonheur reconquis, consolidé... il y a eu une intervention à laquelle tu ne dois pas être étrangère?

Régine haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là? Michel est revenu à toi plus tendrement parce qu'il s'est aperçu que cette poétesse ne l'intéressait pas du tout. D'ailleurs, tu t'étais certes bien bien exagéré le danger. Il s'est écarté de lui-même!

Tendrement, la jeune femme la regarda :

— Est-ce bien certain?

— Mais oui. Ne complique pas les choses. Tu es heureuse, sans nuages, sans réticences maintenant? Eh bien, c'est la seule chose qui compte. Ne pense plus à tout cela...

Elle acheva dans un sourire :

— Et marie-moi à mon tour... si cela t'amuse!

— Mais bien sûr, fit la jeune femme rayonnante en se tournant vers la porte. N'est-ce pas, Micky, que nous allons les marier, Max et Régine? Ils sont faits l'un pour l'autre et elle fait semblant de ne pas s'être aperçue combien il avait l'air troublé par ses beaux yeux!

Sur le seuil, Michel avait soudain un visage fermé, froid, contrarié. Il dit un peu sèchement à Jacqueline :

— Voyons, voyons... qu'est-ce que cette histoire? Va donc auprès de Bébé qui te réclame, au lieu de taquiner cette pauvre Régine!

— J'y vais, dit Jacqueline en se retournant pour leur envoyer à chacun un baiser de la porte. Mais je tiens à mon opinion : Cauvère est fou de cette jeune personne!

— Excusez-la, fit Michel nerveux, quand la porte se fut refermée. Elle ne peut savoir que ce sujet vous est pénible...

Oublieuse de toute la fable passée, elle demanda, surprise :

— Pénible? Oh! Pourquoi?

— Si, fit-il un peu gêné. Je comprends fort bien... et c'est d'ailleurs pour vous éviter l'ennui de toute allusion à... à ce que vous m'avez confié un soir que je ne vous ai pas parlé de la démarche de Cauvère...

— La démarche? fit-elle, soudain saisie.

— Oui... Le pauvre garçon est épris de vous en effet, et il m'avait demandé d'être son interprète auprès de vous... Mais je lui ai dit...

— Que lui avez-vous dit? fit-elle la gorge serrée.

— Je lui ai dit, comme il me semblait loyal de le faire, qu'il était inutile de vous importuner pour le moment avec cela. Que votre cœur était occupé ailleurs...

— Oh! fit-elle bouleversée. Vous lui avez dit... Pourquoi lui avez-vous dit cela, Michel? Pourquoi?

— Mais, fit-il surpris, je vous le répète, parce qu'il était loyal de le faire! Huit jours plus tôt, vous m'avez confié votre passion malheureuse pour un autre... Je ne pouvais songer à offrir votre cœur occupé ainsi à mon ami. Voyons, Régine, on ne peut songer à tromper un être de la qualité de Cauvère! Et j'étais sûr que vous refuseriez...

— Oui, fit-elle les lèvres tremblantes.

— Parce que vous ne pouviez pas faire autrement.

— Oui, fit-elle encore plus bas.

— Le pauvre garçon vous aime follement. C'était non pas votre main, mais votre cœur qu'il voulait. Il est vraiment malheureux que celui-ci ne soit pas libre! Vous n'auriez pu le confier à un être plus loyal et plus droit...

— Oui, murmura encore faiblement Régine, qui sentait la terre vaciller.

Michel allait et venait nerveusement dans la pièce. Il vint à elle et voyant sa pâleur :

— Je regrette beaucoup, ma pauvre amie, que Jacqueline ait agité ce sujet qui doit vous être si pénible! J'aurais voulu vous éviter cette émotion. Vous voici toute pâle! Montez donc dans votre chambre vous reposer un peu!

Régine fit un effort pour déplacer ses pieds et parvint à faire un pas vers la porte. Alors ses idées engourdies jusqu'ici sous le choc affluèrent à son cerveau. Elle comprenait.

La rançon! Cela, c'était la rançon du bonheur de Jacqueline! Toute sa vie à elle, un si bel espoir... un si tendre amour...

Elle ferma les yeux pour retenir une larme, Jacqueline était heureuse, n'est-ce pas? Cela seul devait compter!

Pouvait-elle réellement maudire l'imprudence qu'elle avait commise pour sauver le bonheur de sa sœur?

Déjà, son âme vaillante réagissait. Son visage se détendait. Il fallait crâner, tenir... Ensuite, elle aurait toute la vie pour pleurer, pour regretter...

Et comme Michel, frappé de sa démarche lasse, lui demandait un peu inquiet :

— Régine? Dites-moi? J'ai bien fait, n'est-ce pas?

Elle eut le courage de dire lentement, presque paisiblement :

— Mais oui, Michel. Tout est très bien aussi! Très bien!

EPILOGUE

ELLE était déjà sur le marchepied du wagon, lorsqu'une grande et large silhouette bondit sur le quai, sauta près d'elle, bousculant les voyageurs attardés et Michel et Jacqueline venus faire leurs adieux à Régine.

Le train démarrait. Cauvère se pencha vers les visages stupéfaits de ses amis et leur cria :

— Au revoir... On vous écrira de la première gare.

Et se tournant vers Régine, dont le regard disait clairement le bonheur affolé :

— C'est « oui », n'est-ce pas, que nous leur écrirons? Vous voulez bien?

Incapable de répondre, elle pressait sa main solide et vigoureuse. Ce ne fut qu'un long moment après qu'elle demanda :

— Mais, comment êtes-vous revenu... après ce que Michel vous avait dit?

— Eh bien! voilà, fit-il, souriant. C'est parce que vos yeux, eux, m'avaient dit tout le contraire. Alors, à la réflexion, j'ai préféré les croire... Puis, je me suis souvenu de la passion avec laquelle vous aimiez votre sœur... Et j'ai pensé que, peut-être, elle était l'explication du mystère qui me tourmentait! Dans tous les cas, il valait mieux s'adresser à vous-même pour en avoir l'éclaircissement, n'est-ce pas?

D'un geste reconnaissant et tendre, elle lui tendit sa petite main.

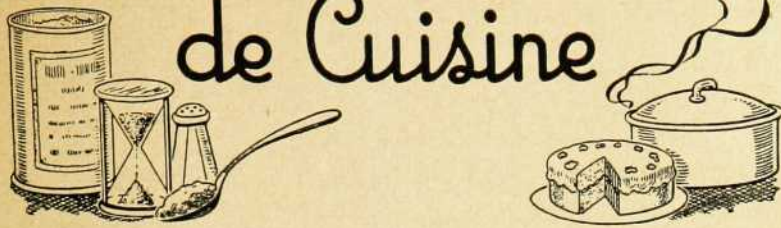
— Comme vous avez eu confiance! fit-elle radieuse.

— Je vous aime surtout bien trop pour accepter de vous perdre sans lutter, confia-t-il en baisant les petits doigts fins.

— Ah! mon pauvre Max! C'est une bataille sans gloire, fit-elle. Votre victoire est sûre d'avance. En croyant en moi, vous l'avez gagnée!



Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'École Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

SOUPE AUX POIS A LA CANADIENNE

1 tasse de pois
2 pintes d'eau froide
1 poireau ou 1 oignon
½ livre de lard salé
ou 4 c. table de saindoux
ou végétaline
Sel et poivre, persil frais

Faire tremper les pois la veille dans l'eau froide. Le lendemain, les faire cuire dans cette même eau. Lorsque le tout est en ébullition, ajouter le lard salé ou le corps gras, puis le poireau, le sel et le poivre. Laisser cuire 3 ou 4 heures. Il sera peut-être nécessaire d'ajouter de l'eau si la soupe est trop épaisse. Au moment de servir, ajouter le persil frais finement haché.

SIMILI-POULET EN ASPIC

Préparer un bon bouillon avec un jarret de veau et des légumes. Ajouter 1 jarret de bœuf pour colorer le bouillon et le corser. Le clarifier avec 1 blanc d'œuf et la coquille. Déposer des tranches de veau cuit dans un plat. Sur chaque tranche, placer une belle branche de cresson ou de persil, ou encore faire une jolie décoration avec des légumes ou des œufs durs. Verser sur ces tranches un peu de bouillon auquel on aura ajouté 1 c. table de gélatine par tasse. Laisser prendre et couvrir ensuite toutes les tranches de gelée. Quand le tout est ferme, découper chaque tranche et servir sur feuille de laitue; garnir de gelée brisée, passée à travers la douille. Manière simple et jolie d'utiliser une dessert de veau.

BIFTECK DE FLETAN

2 tranches de fletan
(environ 1 livre chacune)
1 tasse de lait
2 gros oignons blancs
Farine, tomates
Sel et poivre
Huile

Saler et poivrer les tranches de fletan et les saupoudrer abondamment de farine. Les placer dans une lèchefrite beurrée, les couvrir de lait et les faire cuire dans un four de 350° durant ½ heure. Trancher les oignons ½ pouce d'épaisseur et les faire frire dans l'huile jusqu'à ce qu'ils soient dorés. Retirer le poisson du four, le garnir avec les tranches d'oignons, déposer par-dessus de minces bandes de lard et remettre au four pour continuer la cuisson. 15 à 20 minutes. Servir avec sauce béarnaise.

Sauce béarnaise

½ tasse de sauce blanche moyenne
½ tasse de vinaigre

2 jaunes d'œufs
4 c. table de beurre
1 c. table d'échalotes

Faire bouillir ensemble vinaigre et échalotes jusqu'à réduction de 2 c. table. Couler et ajouter à la sauce blanche chauffée préalablement au bain-marie. Lier avec les jaunes d'œufs et ajouter le beurre, une cuillerée à la fois, et bien battre entre chaque addition. Cette sauce doit avoir la consistance d'une mayonnaise.

SALADE CANADIENNE

½ tasse de betteraves
½ tasse de carottes
1½ tasse de céleri
½ tasse de pommes
½ tasse de noix
½ tasse de petits pois
1 tasse de mayonnaise

Tailler les légumes en dés, hacher finement les noix, saler, poivrer et faire mariner avec quelques cuillerées de mayonnaise. Déposer dans un plat à salade. Diviser le tout en quatre sections, et garnir chacune d'œufs durs, d'olives, de persil, etc. Servir froid.

SALADE AU CHOU "COLE SLAW"

3 tasses de chou haché
½ c. thé de moutarde
1 c. table de sucre
½ tasse de lait chaud
2 c. thé de beurre
1 œuf
¼ tasse de vinaigre
Sel et poivre

Mêler tous les ingrédients secs; ajouter l'œuf, puis le lait, le vinaigre et le beurre. Cuire au bain-marie. Battre avec le mousoir. En dernier lieu, ajouter le chou haché. Laisser cuire environ 5 minutes; servir chaud ou froid.

CROQUANTS DE FANTAISIE

1 tasse de beurre
3 tasses de farine environ
1 tasse de sucre
2 œufs
1 c. thé de vanille

Défaire le beurre en crème avec le sucre; y joindre les œufs. Battre, puis ajouter la farine. (Il peut être nécessaire de mettre plus que 3 tasses de farine). Déposer par cuillerées à thé sur tôle légèrement beurrée, ou bien à l'aide d'un appareil spécial. Garnir de fruits confits avant de mettre au four. Cuire 5 à 8 minutes à 400°.

Préparez-vous à jouir de l'Été

Demandez
le
Catalogue
Peterborough



Le choix le plus considérable de petites embarcations, au Canada.

Canots... voiliers... chaloupes à rames... embarcations pour moteur amovible... embarcations à moteur intérieur... pour tous les prix et tous les circonstances.

6
POINT

PETERBOROUGH BOATS
"FOR OVER FIFTY YEARS - BUILT RIGHT"

PETERBOROUGH CANOE CO. LIMITED
286, Water St., Peterborough, Ont.

A Montréal, les embarcations Peterborough sont en vente chez:
H. MORGAN & CO. T. EATON, LIMITED OMER DESERRES
E. DROLET (rue Saint-Jacques) et DUPUIS FRERES

CONSTRUCTION DE CEDRE

1. Plan bien étudié
2. Planchéage choisi
3. Matériaux de premier ordre
4. Attaches solides
5. Charpente robuste
6. Vernis imperméable

Sucrez votre Soupane avec BEE HIVE—il aide la digestion

Avez-vous l'estomac paresseux? Alors, essayez l'effet énergétique du Sirop Bee Hive—une bonne façon de commencer serait le matin, sur votre soupane ou autres céréales. C'est un merveilleux adoucissant — et rappelez-vous que le



Sirop Bee Hive, aliment énergétique facile à digérer, aide aussi votre estomac à digérer tout le repas.—Essayez-le! Achez une boîte de Sirop Bee Hive de 2, 5 ou 10 livres.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur



ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM : \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975 de Bullion, Montréal, Can.



SAINT-
LOUP

" Mille tonnerres, la couturière ne s'est pas noyée ! "

La Jolie Couturière

par Emile Richebourg

Dessin de Saint-Loup

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Rose, celle qu'on surnomme la jolie couturière parce qu'elle est belle comme un coeur et travaillante comme une abeille, est une enfant trouvée, qu'une vieille femme a adoptée et élevée dans les meilleurs sentiments chrétiens. La vie coule pour Rose comme une eau tranquille lorsqu'un jour elle rencontre le prince charmant dans la personne de René de Lineuil.

René de Lineuil est un jeune homme au visage séduisant et aux manières aristocratiques. Il fait bombance un peu partout à Paris et ne prête que peu d'attention aux nombreuses conquêtes féminines que son esprit de don Juan trouve toutes naturelles. Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Cette parole profonde de Pascal explique l'amour passionnément tendre de Rose pour René. Elle s'aperçoit de sa faute quand il est trop tard. Quant à René, il se dérobe à son devoir de gentilhomme, et, acculé à la ruine et au déshonneur, il épouse Suzanne Vernon. Les débuts de leur mariage ne sont guère heureux puisque René continue à jouer, ainsi qu'à fréquenter des mauvais amis, cause de dissipations et de folles dépenses. Même il renoue une alliance de jeunesse avec Fernande.

Fernande est une vipère faite femme, d'autant plus dangereuse qu'elle est intelligente et d'une beauté captivante. Lorsqu'un homme a le malheur de tomber sous son charme, il est perdu. Elle ne recule devant rien, même pas devant le crime, la calomnie, le rapt d'enfant. N'ayant pas de scrupules, elle écoute la voix de son instinct plutôt que celle de sa conscience. Elle réussit, à force de cabale et de passion simulée, à épouser M. Grégoire, un excessif millionnaire.

Germaine de Coriade, la petite soeur des pauvres, a connu une existence tragique, et combien émouvante. Fille du marquis de Coriade, elle est la soeur de ce diabolique Christian, assassin et voleur. Celui-là a tout fait pour la faire disparaître afin de garder pour lui l'immense fortune du marquis. Mais la Providence veillait. Christian et Grojat, son exécutif de crimes, connaissent une fin lamentable et méritée. Quoi qu'on fasse, aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui, la vertu vient toujours à bout de percer et le crime, puni et par les hommes et par Dieu.

William Sam, ou Sindbad le marin, est le petit Zizi d'autrefois. Après toutes sortes d'aventures extraordinaires et avoir expérimenté les situations les plus dramatiques et en être sorti chaque fois ni plus ni moins que par un miracle, il revient en France, enrichi par les diamants d'une façon fabuleuse. Au mari mourant de Germaine de Coriade, il a promis de retrouver à tout prix la femme et l'enfant. Dès son arrivée à Paris il se met à leur recherche et rencontre sur son chemin d'innombrables difficultés. Grâce à une énergie de fer et à une volonté aussi inébranlable que le roc de Gibraltar, il ne ménage ni l'argent ni les démarches afin de savoir ce qu'est devenue Germaine de Coriade. Son but est aussi de trouver l'enfant, de le rendre à sa mère, et leur remettre l'argent à lui confié par l'ex-roi des Maffis. William Sam sauve la jolie couturière d'une mort affreuse et démasque l'odieuse Fernande. Maintenant un grand bonheur viendra récompenser Rose et la petite soeur des pauvres. Et aussi Suzanne, car René, après une folie passagère, recouvrira la raison. Sam a donc fait beaucoup de bien, comme on le verra encore par la suite du récit pathétique d'Emile Richebourg, romancier à la plume alerte et colorée et qui sait aller jusqu'au tréfonds du coeur humain et le faire battre à coups précipités quand il raconte soit une belle histoire d'amour, ou des aventures émotionnantes...

produisent assez souvent en pareil cas.

Mme de Lineuil laissa échapper un long soupir et ajouta :

— Aussi, ma chère Rose, jugez dans quelle anxiété je vais attendre.

— Dieu est bon, Dieu est juste, répondit Rose, il a vu vos larmes et a dû dire : Celle-là a assez souffert !... Enfin, vous n'êtes plus dans la même incertitude, le médecin répond de la guérison de M. de Lineuil.

— Ah ! pourvu qu'il ne se trompe pas !

— Ayez confiance, Suzanne, je vous le répète. Dieu est juste et bon ! Elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre et mêlèrent leurs larmes.

— C'est fait, c'est fait ! s'écria le petit René, tout joyeux. Tiens, viens voir, maman Rose.

Vivement la jeune mère essuya ses yeux, se leva et alla près de l'enfant.

— Regarde, maman Rose.

— Je vois, mon chéri, c'est la carte de la France.

— J'ai eu beaucoup de peine à la faire.

— Vraiment ?

— Oui, oui ; je ne pouvais pas placer le département de la Corse...

— Ah !

— Le croirais-tu, maman Rose, je ne me rappelais plus que la Corse était une île de la Méditerranée. Tiens là, là, c'est elle. C'est dans cette île qu'est né Napoléon, le grand Napoléon, celui qui a gagné tant de grandes batailles et a conquis presque tous les royaumes de l'Europe.

— C'est vrai, mon chéri.

Rose prit entre ses mains la tête de l'enfant et l'embrassa avec transport.

— L'entendez-vous, Suzanne, l'entendez-vous ? s'exclama-t-elle.

— C'est un bon petit patriote, il a le coeur d'un héros !

Peu après, Rose, qui ne pouvait pas rester trop longtemps, absente de chez elle, prit congé de Mme de Lineuil.

Elle remonta dans le fiacre qui l'avait amenée et, pendant le trajet, se mit à réfléchir.

Rose pensait à bien des choses.

Quoi qu'elle en eût dit, c'était surtout à Mme Grégoire qu'elle pensait, à sa cruelle ennemie qu'elle venait de reconnaître, grâce au hasard d'une rencontre tout à fait inattendue.

Ainsi, cette ancienne amie de René de Lineuil était devenue la femme de M. Grégoire, de cet homme qui dans la petite maison d'Auteuil, avait mis à ses pieds à elle, Rose, son nom et sa fortune et qui, le lendemain, dans une lettre qu'elle avait immédiatement détruite, lui avait renouvelé l'offre de l'épouser.

Rose ne croyait pas que M. Grégoire lui eût menti quand il lui avait avoué, à Auteuil, qu'il s'était fait le complice d'une femme qui lui était inconnue. C'était donc après le guet-apens que Fernande s'était fait connaître à lui ? Et il avait épousé cette femme qui, il l'avait reconnu et déclaré, s'était servie de lui comme d'un instrument de lâche vengeance !

— Quoi, se disait-elle, moi qui ai tenu la promesse que je lui avais faite de taire son nom pour ne pas le compromettre et lui attirer des ennuis, il a épousé mon ennemie !

Mais quel homme était-ce donc que ce M. Grégoire ?

Rose cherchait vainement à s'expliquer la raison de ce mariage qui lui paraissait monstrueux. Ne pouvant deviner ce qui s'était passé entre Fernande et M. Grégoire, elle s'égarait dans les suppositions, et le fait restait inexplicable.

Passant d'une chose à une autre, elle se rappela les paroles de Jacques Dalbret, lors de la visite qu'il avait faite après le drame du pont des Arts. Jacques avait dit :

— ... Qu'à une époque votre ennemie, jalouse de vous, vous ait prise en haine, on le comprend ; mais les motifs qui la faisaient agir alors n'existent plus ! il faut donc qu'il y ait, maintenant, autre chose que vous et moi ignorons.

Et, comme elle s'était récriée, Dalbret avait ajouté :

— ... J'en suis convaincu, il y a autre chose. Oui, votre ennemie a contre vous un nouveau sujet de haine, il faut qu'il soit bien puissant pour qu'elle n'ait pas reculé devant un crime.

Et Jacques Dalbret avait encore ajouté :

— ... Mademoiselle Rose, vous êtes jolie !

— Oui, murmura la jeune fille, voilà bien ce que m'a dit M. Dalbret.

Au même instant, une clarté subite se fit dans son esprit.

— Oh ! ah ! s'exclama-t-elle en se frappant le front.

XII

ROSE ET MAURICE

MAMAN ROSE rentra chez elle.

Elle ne fit qu'une courte apparition dans l'atelier de couture où le gaz venait d'être allumé, les ouvrières devant veiller jusqu'à sept heures.

OH ! MON ENFANT, mon fils, devant cette vile créature ! — Elle l'a trouvé fort gentil et elle l'a embrassé.

Les yeux de la mère étincelèrent. — Ah ! la misérable ! s'écria-t-elle, elle a embrassé mon fils, elle a eu cette audace !

— Elle ne savait pas encore que l'enfant fût votre fils.

— Ah ! ... Et c'est vous qui le lui avez appris ?

— Non, c'est le petit répondant aux questions qu'elle lui a adressées.

— Alors ? interrogea la mère, hâlante.

— D'abord, il lui a dit qu'il s'appelait René. Elle parut surprise. Ensuite elle lui demanda comment s'appelait sa maman. L'enfant lui répondit ; maman s'appelle maman Rose.

— Alors, alors ?

— Alors, comme elle était penchée sur le petit, elle se redressa brusquement et l'expression de sa physionomie changea subitement. Ah ! je comprends maintenant son trouble, son effroi... Rose, je ne doute plus, Mme Grégoire est notre terrible et cruelle ennemie.

— Elle l'a été, elle ne l'est plus ; car, maintenant, nous sommes à l'abri de ses coups.

— Que Dieu le veuille !

— Ce n'est plus elle qui nous menace, mais nous qui la tenons et pouvons la perdre.

— Ah ! Rose, Rose, si j'avais su...

— Ma chère Suzanne, n'avez pas de regrets inutiles.

— Comme elle m'a trompée !...

Avoir feint d'être mon amie pour détourner plus facilement de moi mon mari ! La misérable, la misérable !

Les deux jeunes femmes s'assirent à côté l'une de l'autre sur le canapé.

Le petit René s'était remis à son peu jeu de patience.

— Ne pensons plus à cette femme, reprit Rose, elle ne mérite pas que nous nous occupions d'elle aussi longtemps. Parlez-moi de M. de Lineuil, ma chère amie, j'ai hâte de savoir ce qui s'est passé hier à la maison de santé.

Suzanne fit avec émotion le récit que Rose attendait et qu'elle écouta, ayant les yeux pleins de larmes, tout en considérant du regard le petit René.

Contente, ravie, elle pensait :

— C'est bien, ce qu'il a fait, c'est bien ce qu'il a dit :

Mme de Lineuil cessa de parler.

— Ainsi, dit Rose, mon cher petit a convenablement rempli son rôle ?

— On ne peut mieux, le docteur en était émerveillé, et il ne m'a point caché qu'il comptait beaucoup sur notre petit René.

— Et, dimanche prochain, M. de Lineuil, sera soumis à une nouvelle épreuve ?

— Oui, et ici même, comme je viens de vous le dire, Rose. Toutefois cette nouvelle épreuve n'aura lieu que si M. Mauger la juge nécessaire ; dans le cas contraire, il attendrait. Tout dépendra des dispositions dans lesquelles se trouvera mon pauvre René. Cette épreuve doit être décisive, m'a dit le docteur, et peut-être amènera-t-elle la guérison du malade, par suite d'un de ces phénomènes qui déroutent la science et se

Elle jeta les yeux sur l'ouvrage fait en son absence, se montra satisfaite, adressa une parole gracieuse à chaque ouvrière, puis se retira.

— Est-il venu quelqu'un ? demanda-t-elle à Clarisse.

— Personne, mademoiselle.

— C'est bien. Vous n'avez point à sortir ?

— Si, mademoiselle, je sortirai tout à l'heure pour faire quelques petits achats chez l'épicière et la fruitière.

— Je vous donnerai en même temps à faire une commission.

— Bien, mademoiselle.

La jeune fille entra dans le salon, s'assit devant le meuble qui lui servait de bureau et écrivit ces quelques lignes :

La jeune fille entra dans le salon, s'assit devant le meuble qui lui servait de bureau et écrivit ces quelques lignes :

Monsieur Maurice.

« J'ai absolument besoin de causer avec vous ; si cela vous est possible, venez tout de suite. Je vous attends. »

« ROSE »

Ce billet mis dans une enveloppe avec l'adresse de l'artiste, la couturière appela Clarisse.

— Ma bonne, lui dit-elle, vous allez porter cette lettre au commissionnaire qui doit être encore, sans doute, chez le marchand de vin. Il faut qu'il fasse immédiatement cette commission et sans perdre un instant. Vous lui donnerez trois francs pour qu'il puisse prendre l'omnibus. Recommandez-lui bien de remettre la lettre à M. Maurice Vibert lui-même.

— Mais, si M. Vibert n'est pas chez lui ?

— S'il n'est pas dans son atelier, il sera à l'étage au-dessous, chez sa mère, ou bien au café où il va lire les journaux. Le commissionnaire le connaît et saura le trouver.

Clarisse prit la lettre, mis à son bras le panier aux provisions et sortit.

Elle trouva le commissionnaire, lui remit la lettre avec trois francs pour sa course et lui transmit les ordres de sa maîtresse.

— Soyez tranquille, mam'zelle, répondit l'homme, j'vas aller bon train ; mais je ne prendrai pas l'omnibus à cause de la montée, j'irai plus vite avec mes jambes.

Le commissionnaire partit aussitôt. Il arpena crânement la distance, car il ne mit guère plus de vingt minutes pour arriver à la porte de l'atelier de Maurice.

Il frappa une fois, puis une autre, et, comme la porte restait close, il comprit que l'artiste avait quitté son travail. Il descendit à l'étage au-dessous et sonna à la porte du petit appartement où le jeune homme avait installé sa mère et sa jeune soeur.

Ce fut celle-ci qui vint ouvrir. — J'ai une lettre très pressée à remettre à M. Vibert lui-même. Est-il ici ?

— Oui, il est là.

Et la jeune fille appela :

— Maurice, Maurice !

Le jeune homme, qui allait se mettre à table, car il était descendu de son atelier pour dîner, sortit aussitôt de la salle à manger.

— Ah ! fit-il étonné, en reconnaissant le commissionnaire.

Devenant très pâle, il ajouta :

— M'apporteriez-vous une mauvaise nouvelle ?

— Je ne sais pas, monsieur Vibert, mais je crois que non.

Le jeune homme saisit le pli que lui présentait le commissionnaire, déchira l'enveloppe d'une main fébrile, et lut avidement le billet à la lumière de la bougie que tenait sa soeur.

Il n'était plus effrayé, mais restait inquiet.

— Vite, vite, dit-il à sa soeur, ma jaquette, mon pardessus et mon chapeau.

— Maurice, tu vas donc sortir ?

— Oui, à l'instant.

— Sans avoir diné ?

— Je mangerai à mon retour.

— Mais de qui donc est cette lettre ?

— De Mlle Rose.

— Oh ! alors...

— Elle a besoin de me parler sans retard.

— Je ne dis plus rien.

Le jeune homme s'aperçut que le commissionnaire était en nage.

— Vous avez chaud, lui dit-il, vous êtes donc venu en courant ?

— Oui, j'ai marché très vite et même un peu couru ; c'est que, voyez-vous, quand je fais une course pressée...

— Eh bien, mon brave, vous allez vous rafraîchir.

— Le jeune homme entraîna le commissionnaire dans la salle à manger et lui versa un plein verre de vin.

Pendant que l'homme vidait son verre à petits coups, avec un bruit des lèvres et de la langue, qui exprimait sa satisfaction, l'artiste se débarrassait de sa vareuse de travail et endossait la jaquette et le pardessus apportés par sa soeur.

— Excellent ce vin, dit le commissionnaire.

Et il acheva de vider son verre.

— Un second coup, dit l'artiste, en prenant la bouteille.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Vibert ; mais non, c'est assez... Ça, voyez-vous, c'est du fameux vin qui me griserait bel et bien. Faut pas ça monsieur Vibert ; je vais rentrer au logis et ma bourgeoise m'arrangerait de la belle façon si elle me voyait marcher de travers.

— En ce cas, à une autre occasion.

— Et ça ne sera pas de refus, monsieur Vibert.

Le jeune homme prit son chapeau et sortit suivi du commissionnaire.

Maurice se jeta dans une voiture de place et un quart d'heure après il était rue Saint-Honoré. Il grimpa rapidement l'escalier et sonna à la porte de la couturière, qui lui fut aussitôt ouverte par Clarisse.

— Ah ! dit-elle, le père Brault n'a pas perdu son temps à ce que je vois.

— Qu'y a-t-il, Clarisse ? Que se passe-t-il ? demanda le jeune homme d'une voix anxieuse.

— Je ne le sais pas, monsieur Maurice ; mais mademoiselle paraît très agitée et elle vous attend, je crois avec une grande impatience. Elle est au salon, venez.

Clarisse, sans l'annoncer, ouvrit devant lui la porte du salon.

Rose, qui était assise, rêveuse, se dressa sur ses jambes, en s'écriant :

— Ah ! vous voilà !

— J'accours !

— Je savais bien que vous viendriez immédiatement. Si le commissionnaire ne vous avait pas trouvé, si, pour une cause ou pour une autre, vous aviez été absent, vous ne seriez venu que demain matin et, agitée comme je le suis, je n'aurais pas dormi de la nuit.

— Mais que vous est-il donc arrivé, Rose, ma chère Rose ?

— C'est pour vous le dire, que je vous ai fait venir... Ah ! je suis dans une anxiété, dans une inquiétude... Ce que j'éprouve est étrange, jamais je n'ai été ainsi ; j'ai l'âme angoissée, comme un poids énorme sur la poitrine et il me semble que des pointes de fer s'enfoncent dans mon cœur.

— Oh ! mon Dieu ! fit Maurice avec effroi.

Il était tout troublé.

Il s'empara des deux mains de la jeune fille, et la regardant avec une tendresse indicible :

— Mais pourquoi, Rose, pourquoi êtes-vous ainsi ? demanda-t-il.

— Je me sens mieux déjà, depuis que vous êtes auprès de moi, mon ami, répondit-elle, en ébauchant un sourire ; nous allons causer et j'espère bien qu'après notre entretien, vous aurez réussi à dissiper toutes mes terreurs. S'il en était autrement, je ne vous le cache pas, je serais bien malheureuse, je souffrirais beaucoup ; je serais désolée et mon enfant, mon cher petit lui-même ne pourrait pas me consoler.

— Rose, je ne sais que penser, vos paroles me paraissent si singulières...

Elle fit asseoir le jeune homme sur le canapé et s'assit à côté de lui.

— Monsieur Maurice, reprit-elle, vous m'aimez...

— De toute mon âme, Rose.

— Oh ! je ne doute pas de votre affection, de votre amour, dont vous m'avez donné tant de preuves ; ce soir, peut-être, je vais sortir de la réserve que je m'étais imposée ; mais, pour cela, il faut que j'aie dans votre affection, dans votre amour, la plus entière confiance.

Maurice la regardait avec étonnement et inquiétude.

Elle continua :

— Je vais vous questionner, mon ami, et je vous demande de me répondre franchement, avec toute la sincérité de votre noble cœur ; je vous en prie, ne me cachez rien.

— Mais je n'ai rien à vous cacher ! s'exclama-t-il.

— Je l'espère, soupira-t-elle.

— Rose, vous aurait-on dit du mal de moi ?

— Non, mais c'est de vous que je veux savoir...

— Je n'ai rien à vous cacher, Rose, je vous le répète ; interrogez-moi et je vous répondrai avec la plus entière franchise.

— C'est que, voyez-vous, Maurice, si vous me trompiez — ce que je saurais — je ne vous le pardonnerais point et je pourrais en mourir.

— Oh ! moi, moi, vous tromper !

Après un silence, Rose reprit :

— Je ne doute pas de vous, non, je ne doute pas de vous, Maurice ; mais j'ai tant de raisons d'avoir des craintes...

— Rose, ma bien-aimée, je ne vous comprends pas ; de grâce, expliquez-vous !

— Oui, oui, dit-elle, mettant sa main sur celle du jeune homme, depuis que vous êtes ici, près de moi, je me sens rassurée. Et tenez, Maurice, je ne vous dirai pas quel était le sujet de mes cruelles angoisses.

— Mais cela, Rose, il faut que je le sache, afin de pouvoir vous rassurer complètement : je vous en prie, parlez, interrogez-moi !

— Vous le voulez ?

— Oui, je le veux, pour que je n'aie pas à mon tour de cruelles angoisses.

— Maurice, avez-vous terminé les illustrations de ce volume de poésies dont vous m'avez parlé un jour ?

— Oui, j'ai remis hier au graveur mes trois derniers dessins.

— On vous a payé ?

— J'ai reçu le prix de mon travail avant de l'avoir fait complètement.

— Ne m'avez-vous pas dit que c'était M. Grégoire...

— Oui, c'est M. Grégoire qui m'a payé mes dessins.

— Vous allez souvent chez ce monsieur ?

— Je suis tellement occupé...

— Monsieur Maurice, vous me cachez quelque chose.

— Non !

— Vous ne me dites pas la véritable raison pour laquelle vous avez cessé vos visites chez ce M. Grégoire.

— Portant, Rose, je vous assure...

— Monsieur Maurice, ne mentez pas, répliqua vivement la jeune fille ;

avouez plutôt que vous avez obéi à un sentiment de loyauté et de délicatesse, comme, en ce moment, vous obéissez à ce même sentiment. Un homme ne dit pas ce qu'il pense d'une femme à une autre femme. Si vous avez cessé vos visites chez ce M. Grégoire, c'est à cause de sa femme, la belle Fernande. Allons, dites-moi donc franchement qu'il vous répugnait de faire la cour à la belle Mme Grégoire dans la maison et peut-être même sous les yeux de son mari.

— Oh ! Rose, Rose, répondit tristement Maurice, c'est à moi qui vous aime, qui vous adore que vous parlez ainsi !

— C'est que je connais cette femme et sais de quoi elle est capable... Si vous ne lui avez pas fait la cour, c'est elle, j'en suis sûre, qui a employé tous les moyens pour vous attirer à elle, Monsieur Maurice, que s'est-il passé entre vous et Mme Grégoire ?

— Rose, il m'est extrêmement pénible de vous répondre, et cependant je vais le faire, puisque je ne dois rien avoir de caché pour vous...

Mme Grégoire, qui est une véritable charmeuse, a voulu exercer sur moi la puissance de ses yeux aux effluves magnétiques, sa grande puissance de fascination. Mais j'avais mon amour pour me défendre, vous étiez dans mon cœur et ma pensée, ma chère adorée, pour me préserver du danger.

Plus d'une fois, Mme Grégoire m'a fait comprendre que je n'avais qu'à vouloir pour qu'elle fût mon amie.

— Ah ! je le savais bien, s'écria la jeune fille haletante... Et vous avez résisté.

— Je l'ai pu, car je vous sentais près de moi, comme l'ange gardien, et je croyais entendre votre voix adorée qui me criait :

« Prends garde, prends garde ! »

Mais Rose, ma bien-aimée Rose, je ne pouvais pas succomber ! Je sentais trop bien que, si j'eusse profané le sanctuaire de mon amour, je ne serais plus digne de vous ; je savais que je ne pourrais plus reparaitre devant vous !

— Enfin, s'écria la jeune fille, s'abandonnant à l'exaltation, cette femme, plus dangereuse qu'une sirène, n'a pas pris Maurice Vibert, elle n'a pu faire de lui une nouvelle victime !

Maintenant, Maurice, comprenez mes craintes, mes angoisses... Si vous aviez cédé à cette femme, vous auriez été perdu ; je n'aurais plus voulu vous revoir, vous m'auriez fait horreur, et c'eût été pour moi le désespoir, peut-être la mort !... Car je ne veux plus vous le cacher, Maurice, et je vous le dis, aujourd'hui, je vous aime autant que je suis aimée de vous !

Le jeune homme laissa échapper un cri de joie.

Ne lui donnant pas le temps de répondre, Rose lui jeta ses bras autour du cou, en s'écriant :

— Maurice, mon cher Maurice, je t'aime, je t'aime !

Et elle l'embrassa avec transport. Il l'avait enlacée, la tenait étroitement serrée contre sa poitrine, et ils échangeaient des baisers, elle toujours suspendue à son cou.

— Rose, Rose, chère adorée, tu fais de moi le plus heureux des hommes ! disait Maurice.

— Tu m'aimes, mon Maurice, répondait Rose, ton amour fait de moi la plus heureuse des femmes !

Et ils s'embrassaient encore, lui radieux, elle palpitante entre ses bras, savourant tous deux les ivresses du bonheur ineffable.

— Je t'aime, mon Maurice, reprit Rose, je t'aime et je suis jalouse... Comprends-tu, à présent, pourquoi je souffrais tant tout à l'heure ? Mais c'est fini... Tu n'as pas donné un

baiser d'amour à une autre, tu m'es resté fidèle, tu es à moi, à moi seule...

— A toi seule, ma Rose adorée, et pour la vie.

— Je te crois, je te crois!... Va, je ne suis plus jalouse et ne le serai plus jamais; elle fait trop mal au cœur, la jalousie... Maintenant la joie inonde mon âme. Ah! Maurice, comme c'est bon d'aimer et de se sentir aimée!

— Oui, Rose, aimer et être aimé est bien ce qu'il y a de meilleur au monde!

Ce moment d'effusion passé, ils cessèrent de s'étreindre, et Maurice se laissa glisser aux genoux de Rose.

— Ma bien-aimée, dit-il, quand serons-nous tout à fait l'un à l'autre?

— C'est vrai, Maurice, il va falloir penser à notre mariage.

— Nous pourrions être mariés dans un mois.

— C'est peut-être aller un peu vite. D'abord, nous ne pouvons pas nous marier avant d'avoir parlé de notre mariage à soeur Marie-Anne, et puis...

— Dis, ma bien-aimée.

— Nous devons attendre que mon amie Suzanne ne soit plus dans la peine, attendre la guérison de M. de Lineuil.

— En effet, ce serait bien; mais s'il ne doit jamais guérir?

Rose eut un doux sourire.

— La raison lui sera rendue, dit-elle, et bientôt. Le médecin qui le soigne ne se borne plus à adresser à Mme de Lineuil des paroles consolantes, des paroles d'espoir; hier, il lui a dit qu'il avait la certitude que son mari reviendrait à la raison; aussi, jugez de la joie de cette pauvre jeune femme qui, après avoir eu le cœur si cruellement déchiré, adore toujours son époux, quand elle aurait tant de raisons de le mépriser, de s'être complètement détachée de lui.

— Oui, Rose, mais Mme de Lineuil n'est pas une femme ordinaire.

— Oh! oui... Ah! elle a un cœur, celle-là! Ce n'est pas une Mme Grégoire. Aussi, Maurice, vous savez toute l'affection que j'ai pour elle; Suzanne serait ma soeur que je ne l'aimerais pas davantage...

— Elle vous aime beaucoup aussi.

— Oui, Maurice, et vous comprenez si je partage l'espoir et la joie de cette chère amie.

— Donc, il s'est produit une amélioration sensible dans le triste état de M. de Lineuil?

— Oui, mon ami, et d'une façon tout à fait inattendue.

— Ah! Et qu'est-il arrivé?

— D'abord, dans une des cours de l'hospice, la rencontre du malheureux avec un enfant, un petit garçon à peu près de l'âge de mon petit René; à la vue de cet enfant, M. de Lineuil a éprouvé une commotion, il s'en est approché, lui a adressé quelques paroles affectueuses et l'a embrassé, le tenant dans ses bras.

Le médecin était là, témoin de cette scène; il vit l'émotion de son malade, ce qui indiquait un retour à la sensibilité, et, naturellement, s'intéressa à cette émotion provoquée par un enfant. Que s'était-il passé dans le cœur de l'aliéné? Le docteur ne pouvait le deviner. Toutefois, il conclut de son observation qu'il y avait à faire renaître, chez son malade, cette émotion momentanée causée par un enfant.

Il parla à Mme de Lineuil de cet incident.

Le lendemain de l'attentat dirigé contre moi, Suzanne vint me voir, je crois vous l'avoir dit. Naturellement, nous parlâmes de son mari et elle me raconta la petite scène qui avait eu lieu dans la cour de la maison de santé. Tout de suite, il me vint une idée, celle de mettre mon petit René

en présence de son père. Je fis part de mon idée à Mme de Lineuil, qui, peut-être, y avait déjà songé; je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir elle accepta l'offre que je lui fis d'emmener mon enfant avec elle, lors de sa prochaine visite à son mari.

Or, hier matin, je suis allée prendre René au collège, j'ai demandé pour lui un mois de congé, qu'on m'accorda facilement et je l'ai conduit chez Mme de Lineuil qui, vous le savez, l'aime beaucoup; c'est chez Mme de Lineuil, avec elle, qu'il passera ses jours de congé.

Le jeune artiste écoutait avec un très vif intérêt.

— Hier, dans l'après-midi, Suzanne, accompagnée de mon enfant, s'est rendue à la maison de santé.

— Alors? interrogea vivement Maurice.

— Mon petit René fut mis en présence de M. de Lineuil.

Comme bien vous le pensez, le docteur était là, tout entier à ses observations. Nous avions fait la leçon au petit, lui indiquant bien ce qu'il aurait à faire et à dire.

Eh bien, Maurice, mon cher petit René a été parfait, m'a dit Suzanne.

L'entrevue a été extrêmement touchante.

En embrassant l'enfant pendu à son cou et qui lui rendait ses baisers, ainsi que nous le lui avions recommandé, M. de Lineuil a versé des larmes. C'était bien l'émotion d'un cœur remué par certains souvenirs; en même temps, d'ailleurs, le cerveau du pauvre insensé eut quelques fugitives clartés.

C'est à la suite de cette entrevue que le docteur a dit à Mme de Lineuil qu'il répondait de la guérison de son malade. Et il a ajouté qu'il comptait beaucoup sur l'enfant, que ce serait grâce à lui que M. de Lineuil reviendrait à la raison.

Maurice, mon ami, comprenez-vous? Le fils rendant la raison à son père!... N'y a-t-il pas là une manifestation de la Providence divine?

— Je suis émerveillé, répondit le jeune homme très ému.

Et il essuya ses yeux mouillés de larmes.

Après un bout de silence, Rose reprit:

— Dimanche prochain, probablement, M. de Lineuil sera amené par le médecin avenue d'Iéna et se trouvera de nouveau en présence de mon cher petit.

Que se passera-t-il?

Dieu seul le sait.

— Rose, si le docteur soumet son intéressant malade à cette épreuve, c'est qu'il juge qu'elle sera décisive.

— Ah! puissiez-vous dire vrai...

C'est l'espoir de Mme de Lineuil et le mien, mon cher Maurice.

— Et le mien aussi, ma bien-aimée.

— Rien ne sera négligé pour obtenir le résultat si ardemment espéré, si anxieusement attendu.

Vous savez si mon petit René est intelligent!

— La dernière fois que j'ai causé avec lui, devant vous, vous avez pu voir combien j'étais surpris, charmé, enthousiasmé de ses réponses, des petits discours charmants qu'il me tenait; je n'avais pas assez de mes oreilles pour l'écouter, de mes yeux pour l'admirer!

— J'ai vu aussi, mon ami, avec quelle émotion et quel plaisir vous l'embrassiez... Maurice, vous l'aimez bien, n'est-ce pas, mon petit René?

— Comme si j'étais son père!

— Oh! je le sais bien, allez!

Elle prit entre ses mains la tête du jeune homme et continua:

— Je m'étais promis de tenir mon cœur fermé à tout autre amour que l'amour maternel; et, cependant, je l'ai laissé s'ouvrir à ton amour. Mau-

rice; mais, sache-le bien, si je t'ai aimé, si je t'aime comme tu voulais être aimé de moi, c'est beaucoup parce que tu aimes mon enfant.

Elle s'inclina et ses lèvres se collèrent sur le front du jeune homme toujours à ses genoux.

— Ah! Rose, Rose, chère, adorée, s'écria-t-il éperdu de bonheur.

Il s'empara des deux mains de la jeune fille et les couvrit de baisers délirants.

— Allons, reprit-elle avec un sourire adorable, soyons raisonnable.

Puis, après un silence:

— Oui, mon petit René est très intelligent et vous comprenez, Maurice si j'ai le droit d'en être fière, orgueilleuse même. Je ne suis pas inquiète de lui au sujet de sa nouvelle entrevue avec M. de Lineuil; Suzanne lui apprendra le rôle qu'il aura à jouer et, soyez-en sûr, Maurice, il s'en tirera convenablement.

— En petit prodige qu'il est.

— J'avais hâte de savoir ce qui s'était passé hier à la maison de santé, et, ainsi que je l'avais promis à Mme de Lineuil et à mon fils, je me suis échappée d'ici, dans l'après-midi et ai couru avenue d'Iéna où Suzanne m'a dit ce que je viens de vous apprendre. C'est tout de suite, en rentrant, encore sous le coup d'une terrible émotion, affolée, que je vous ai écrit ce billet que vous a porté le commissionnaire.

Vous êtes venu, vous voilà, vous êtes près de moi... J'avais besoin de vous voir, de causer avec vous, il fallait absolument que je vous visse ce soir...

Ah! mon bon ami, mon Maurice aimé, comme je me sens bien maintenant!... Je ne crains plus rien pour vous, pour nous. Il vous a suffi d'attacher sur moi votre regard si franc et de prononcer quelques paroles pour me délivrer de toutes mes terreurs.

— Mais Rose, ma bien-aimée, ne voulez-vous pas m'apprendre ce qui vous est arrivé?

— Si je vais vous dire cela.

XIII

CE QUE RACONTE ROSE

MAURICE, reprit Rose après un silence, relevez-vous et asseyez-vous à côté de moi.

Il obéit.

— Je vais encore, continua-t-elle, vous parler de Mme Grégoire, de la belle Fernande, ainsi qu'on l'appelle dans le monde où elle est fort admirée.

— Ah! fit le jeune homme, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— On vante ses innombrables qualités, aucune femme n'est plus qu'elle attachée à ses devoirs d'épouse; elle a toutes les vertus et elle se montre tellement farouche que les hommes les plus audacieux ne se permettent point de papillonner autour d'elle.

Voilà comment avec de l'hypocrisie, une certaine pose, de grands airs, des manières de sainte-nitouche, une femme acquiert une considération à laquelle elle n'a aucun droit et parvient à se faire un piédestal de son honnêteté que l'on croit sans tache.

Mais rien de ce que je puis dire de Mme Grégoire ne vous étonnera, vous l'avez jugée, vous savez ce qu'elle est.

— Rose, vous haïssez Mme Grégoire.

— Ah! oui, par exemple; cette femme-là, je la hais, mais moins encore que je ne la méprise.

— Que vous a-t-elle donc fait?

— Ah! ah! ce qu'elle m'a fait, ce qu'elle m'a fait! Mais écoutez, mon cher Maurice; comme j'allais entrer chez Mme de Lineuil, une jeune femme, mise avec une extrême élégance,



10c. Le meilleur de tous les attrape-mouches. Propre, rapide, sûr et peu coûteux. Demandez-le chez votre Pharmacien, votre Epicier ou votre Marchand Général.
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

FORTIFIEZ VOTRE SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS - Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Cl-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

sortit de l'appartement; nos regards se rencontrèrent et l'effet produit sur moi fut celui qu'on attribue à la fameuse tête de Méduse.

— Mais pourquoi ? demanda le jeune homme d'une voix tremblante.

— Maurice, je ne savais pas qui elle était; mais je venais de reconnaître cette belle jeune femme aux yeux noirs, brillants comme ceux d'une panthère, avec laquelle j'avais voyagé en chemin de fer, de Bourglare-Reine à Paris, le jour du mariage de M. de Lineuil.

— Grand Dieu ! est-ce possible ?

— J'avais reconnu l'ancienne amie de M. de Lineuil.

— Votre terrible ennemie !

— Oui, Maurice, ma terrible et implacable ennemie, la femme — vous ne savez pas cela encore — qui a été la cause de toutes les souffrances de la malheureuse Suzanne, qui a été, si elle ne l'est pas toujours, sa cruelle ennemie.

— Oh ! Oh !...

— Et cette femme venait de faire une visite à Mme de Lineuil, sa victime !

— Et cette femme, c'est...

— Vous le devinez, c'est Mme Grégoire !

— Oh ! oh ! fit encore le jeune homme !

— Je ne vous dirai pas dans quel état d'agitation je suis entrée dans le salon de Mme de Lineuil. Je tremblais comme une feuille au vent, j'étais livide.

— « Rose, qu'avez-vous ? s'écria-t-elle effrayée.

— « Quelle est cette femme qui vient de vous quitter ? lui demandai-je.

— « Mais c'est Mme Grégoire, dont je vous ai parlé plusieurs fois et avec laquelle j'ai été dans une certaine intimité avant tous mes malheurs. »

Je parvins à me remettre, à reprendre mon sang-froid. Alors, j'appris à Mme de Lineuil ce que c'était que cette Mme Grégoire qui se disait son amie.

La pauvre Suzanne était atterrée.

Ah ! il y avait de quoi ! Elle apprenait tout à coup que Mme Grégoire était l'ancienne liaison de son mari, que cette femme, dite si vertueuse, ne s'était faite son amie que pour mieux lui prendre son mari, ramener le pauvre de Lineuil à ses pieds, dans ses bras qui étouffent, à la flamme de son regard qui brûle, qui distille tous les poisons, afin de se venger de ce qu'il l'avait abandonnée en se mariant. Le malheureux croyait s'être soustrait à l'influence fatale, funeste, de Fernande; mais elle guettait sa proie qui lui avait un instant échappé; elle se jeta sur le malheureux et vous savez, Maurice, ce qu'elle a fait de lui... Il est fou !...

Il lui fallait sa victime, à cette femme qui ne vit que de haine et de vengeance !

— Oh ! Rose, Rose, vos paroles me bouleversent dans tout mon être, moi aussi je suis atterré.

— Maurice, il y avait plus de six mois que l'odieuse créature n'avait pas fait une visite à Mme de Lineuil; pourquoi est-elle venue aujourd'hui avenue d'Iéna ?... Maurice, il y a là encore la volonté de Dieu; il a voulu que je me trouvasse face à face avec la misérable. Maintenant, elle ne peut plus se cacher, son masque est tombé... Mme de Lineuil et moi nous savons enfin que notre cruelle ennemie est Mme Grégoire, la femme qui, croit-on, possède toutes les vertus, ajouta-t-elle avec une ironie mordante.

Elle s'arrêta pour respirer et poursuivit :

— Et cette misérable a parlé à mon enfant et elle l'a embrassé, oui, Maurice, elle a embrassé mon petit René.

— Comment, elle a eu cette audace !

— Oh ! elle ne savait pas alors que l'enfant était le fils de Rose, la couturière, son ancienne rivale à laquelle elle a voulu faire tant de mal... Mais elle a interrogé le cher petit et il lui a dit qu'il s'appelait René et que sa mère s'appelait maman Rose.

— Alors ? interrogea Maurice.

— Alors, m'a dit Mme de Lineuil, elle est devenue très pâle et a été visiblement troublée. Pour ne point laisser deviner ce qui se passait en elle, elle a seulement échangé quelques dernières paroles avec Mme de Lineuil et s'est hâtée de se retirer.

Si elle fût restée deux minutes de plus, je l'aurais trouvée dans ce salon et je ne sais pas ce qui se serait passé; ne pouvant me contenir, je lui aurais certainement craché à la face tout mon mépris. Il n'en a pas été ainsi, heureusement; car, pensez donc, Maurice, à ce que, dans ma colère et mon indignation, j'aurais pu dire devant mon fils.

— En effet, Rose, il vaut mieux que vous n'avez pas rencontré Mme Grégoire dans le salon. Pensez-vous qu'elle vous a reconnue ?

— Je ne sais pas; peut-être que non. Mais peu importe; si elle se présente de nouveau chez Mme de Lineuil, elle sera reçue avec tous les égards qu'elle mérite. Mais nous ne ferons rien, Suzanne et moi, pour nous venger de cette misérable; nous ne saurions rendre le mal pour le mal; cela nous serait pourtant bien facile; nous n'aurions qu'à faire savoir à M. Grégoire ce qu'est réellement sa femme, à la lui faire connaître, car il ne la connaît pas, le pauvre homme.

— Vous, et Mme de Lineuil, ma chère Rose, êtes incapables d'une basse et lâche action; mais si, n'im-

porte comment, M. Grégoire était dé-sabusé au sujet de sa femme, il en mourrait.

— Il l'aime donc bien ?

— Il en est absolument fou !

— C'est à ce point là ?

— Il n'a de volonté que celle de sa femme; c'est qu'elle a dans le regard une puissance que je pourrais appeler surnaturelle.

— Il faut bien que cela soit, puisque l'amour et la tendresse de Mme de Lineuil n'ont pu arracher son malheureux mari à la domination de cette femme.

— Eh bien, Rose, c'est une domination absolue, étrange, qu'elle exerce sur son mari; elle le fascine du regard, et comme un esclave, il lui obéit; en quoi que ce soit, il ne tente même pas de lui résister; si elle le veut, il voit blanc ce qui est rouge; elle ne l'aime pas, intérieurement elle le méprise, et il croit, le pauvre aveugle, qu'elle l'adore; enfin elle l'a, comment dirai-je, englué, oui, positivement englué.

— Malgré cela, Maurice, M. Grégoire est un très brave homme.

— Oui, Rose, et si vous le connaissiez...

La jeune fille sourit.

— Je le connais, mon ami, dit-elle, je le connais depuis longtemps et, j'en suis sûre, il connaissait la petite couturière Rose avant celle dont il a fait sa femme.

Et comme Maurice la regardait avec étonnement :

— Je n'ai rien à vous cacher, mon cher Maurice, et je vais vous dire, à vous, ce que je n'ai jamais dit à personne. M. Grégoire a été amoureux de moi.

— En vérité.

— Il me l'a dit et j'ai dû le croire, car il m'a donné la preuve qu'il était sincère.

— Je n'en reviens pas, Rose.

— Vous n'êtes pas jaloux de M. Grégoire, je suppose.

— Oh ! non.

— Ecoutez donc : Je n'avais pas dix-sept ans lorsque, pour la première fois, il m'a fait des propositions qui auraient pu éblouir une autre que moi et lui tourner la tête.

— Mais c'était abominable !

— Si vous voulez, mon ami; mais c'est la vie... Les hommes ne sont pas sans défaut et ceux qui sont riches croient pouvoir facilement obtenir ce qu'ils désirent d'une jeune fille pauvre et sage encore, en faisant miroiter à ses yeux de chimériques magnificences.

Pendant des années, je ne revis plus M. Grégoire; il avait fait un long voyage et, pendant ce temps, seule, livrée à moi-même, vous savez ce qui m'est arrivé... J'ai subi le sort de tant d'autres... Oh ! je ne veux rien regretter; j'ai mon enfant qui me console, et puis je vous aime et vous m'aimez... J'ai cru pour toujours ma vie brisée, je me trompais : avec vous elle recommence.

— Ma chère Rose !

— La passion que j'avais inspirée à M. Grégoire ne s'était pas éteinte, il pensait toujours à moi, un jour je le rencontrai chez une cliente de Mme Lefèvre, et il me fit une nouvelle déclaration d'amour, accompagnée d'offres si séduisantes qu'il pouvait les croire irrésistibles. Je lui répondis par mon dédain et mon mépris. Mais je devais me retrouver une fois encore face à face avec lui. Vous vous souvenez, Maurice, de l'enlèvement de mon enfant.

— Certes !

— Une vengeance de mon ennemie; ce n'était pas assez pour elle, il fallait encore que je fusse victime d'un odieux attentat, elle imagina le guet-apens d'Auteuil et se servit, comme vous le savez, de mon enfant pour m'y faire tomber. Un homme était son complice, et je me trouvais avec lui dans une chambre de la maison d'Auteuil. Cet homme était M. Grégoire.

— Est-ce possible ? s'exclama Maurice.

— Une femme qu'il ne connaissait pas — il me l'a juré — exploitait habilement son amour pour moi, l'avait poussé à commettre une mauvaise action; il était lui aussi victime de cette femme inconnue.

Comment ma terrible ennemie avait-elle su qu'elle pouvait faire de M. Grégoire son complice, et quels moyens avait-elle employés pour machiner toute cette intrigue ? Je ne le sais pas et je ne le saurai probablement jamais, pas plus que je ne saurai comment elle a pu, depuis, se faire épouser par M. Grégoire, évidemment pour avoir une place dans le monde honnête, grâce aux millions de son mari.

M. Grégoire sait-il que celle qui est sa femme aujourd'hui a été l'instigatrice du guet-apens d'Auteuil et qu'il a été son complice innocent, ainsi qu'il me l'a juré ? Voilà ce que j'ignore encore. Mais, s'il était instruit de cela, il saurait que sa femme est une misérable.

— Le malheureux ne doit rien savoir, dit le jeune homme.

— La petite maison d'Auteuil, isolée au milieu d'un jardin, avait été bien choisie pour commettre l'attentat dont mon ennemie désirait que je fusse victime; en effet, je pouvais appeler à mon secours sans être entendue.

Pendant quelques instants je me trouvais seule dans la chambre, ne me doutant point que j'y étais enfermée; et, ne pensant qu'à mon enfant, j'attendais la dame qui devait me dire où je pourrais le retrouver.



La chapelle des Jésuites, à Québec, tout près des murs de la ville.
(Photo J. E. Livernois, limitée, Québec)

Une porte s'ouvrit. Jugez de ma stupéfaction, Maurice, quand je vis paraître M. Grégoire, le sourire aux lèvres, les yeux étincelants de passion. Il comprit à mon attitude que j'étais prête à une lutte désespérée. Que se passa-t-il en lui? Je ne sais. Toujours est-il que son audace tomba et qu'il se fit aussitôt très humble, pour ne pas dire respectueux.

J'ai raconté devant vous ce qui s'était passé entre lui et moi, dans cette chambre où j'étais à sa merci; mais de même que je ne dis point que je le connaissais, je crus devoir cacher également qu'après m'avoir assez longuement parlé de l'amour que je lui avais inspiré, il mit à mes pieds son nom et sa fortune; oui, Maurice, ne songeant plus à me séduire, il me proposa d'être sa femme, et il parlait en toute sincérité.

C'est alors que vous, Jacques Dalbret et soeur Marie-Anne êtes arrivés devant la porte du jardin accompagnés de gardiens de la paix.

— «... Monsieur, dis-je à M. Grégoire, des amis à moi ont deviné le piège dans lequel je suis tombée, ils viennent à mon secours et, si vous êtes trouvé ici, voyez ce qui peut arriver... J'aurai beau vous défendre, mes amis vous feront arrêter. Pouvez-vous fuir?

— «... Oui, je le peux, me répondit-il.

— «Fuyez donc, pendant qu'il en est temps encore.

— «Dites que vous consentez à être ma femme, et je reste!

— Non, non, m'écriai-je, sauvez-vous!»

Alors il se décida à partir, et quand vous entrâtes tous dans la chambre, j'étais seule dans la maison.

— Et depuis, Rose, vous n'avez plus revu M. Grégoire?

— Plus jamais. Je lui avais parlé de l'enlèvement de mon enfant et de l'abominable moyen dont on s'était servi pour m'attirer dans le guet-apens. Indigné, il m'avait promis de découvrir l'endroit où l'on avait caché mon cher petit et de me le faire savoir.

— A-t-il tenu cette promesse?

— Oui. Deux jours après, je reçus une lettre de lui, apportée par un domestique en livrée et remise à la concierge, Mme Roblot. Il m'apprenait que mon petit René avait été porté à l'orphelinat des Petites-Sœurs-des-Pauvres de Saint-Mandé. C'était exact, comme vous le savez. Dans sa lettre, il me parlait encore de son amour et me renouvelait l'offre de m'épouser.

«Si vous consentez, ajoutait-il, vous pouvez faire lire ma lettre à vos amis; dans le cas contraire, je vous prie de n'en parler à personne».

J'ai oublié de vous dire, Maurice, que je lui avais fait la promesse de taire son nom.

— Vous lui avez répondu?

— Sans doute, à l'adresse qu'il me donnait et où il demeurerait alors, 12, rue de Bourgogne. Je le remercie de l'intérêt qu'il me témoignait, de ce qu'il avait bien voulu faire au sujet de mon enfant; naturellement, je l'informais que, déjà, j'avais retrouvé mon fils, qui avait bien été porté, ainsi qu'il me le disait, à l'orphelinat de Saint-Mandé. Enfin je lui déclarais, que, voulant vivre uniquement pour mon enfant, j'avais pris la ferme résolution de ne jamais me marier.

— C'est ce que vous m'aviez dit aussi, à moi, Rose.

— C'est vrai, mon cher Maurice, mais alors je ne vous aimais pas.

— Oh! chère bien-aimée!

Et, la prenant dans ses bras, il la pressa contre son cœur.

La jeune fille reprit:

— Je déchirai la lettre de M. Grégoire et ne pensai plus à lui.

Plus tard, et non sans étonnement, j'appris qu'il y avait une Mme Grégoire, que mon ancien amoureux s'était enfin marié. Ah! j'étais loin de me douter qu'il avait épousé l'ancienne amie de M. de Lineuil, cette femme haineuse, qui s'était ouvertement déclarée mon implacable ennemie.

Eh bien, Maurice, elle n'était pas depuis un an Mme Grégoire, que René de Lineuil était de nouveau à ses pieds. Ah! il lui faut des victimes à cette femme, il faut toujours qu'elle ait une proie à dévorer!

— La femme vampire! pensa Maurice.

Et il se sentit frissonner.

Il saisit la main de la jeune fille, et la serrant fiévreusement:

— Rose, dit-il d'une voix vibrante, Jacques Dalbret sait-il que votre ennemie est Mme Grégoire?

— Je crois bien qu'il le sait! Il connaissait Fernande avant qu'elle ne connût M. de Lineuil, et plus tard, quand elle se fut de nouveau emparée du malheureux qu'elle devait conduire à la folie, Jacques Dalbret a fait tout ce qu'il a pu pour arracher son ami de ses griffes de tigresse, et le ramener à Suzanne, plongée dans la douleur et la désolation.

— Jacques Dalbret m'a parlé de Mme Grégoire, dit Maurice, mais comme s'il ne la connaissait point.

— Je ne suis pas étonnée de cela; vous savez combien Jacques est discret, délicat de sentiments et quels sont ses principes: du moment que vous connaissez Mme Grégoire, que vous avez été reçu chez elle, il ne peut ni vous dire ce qu'il sait de cette femme, ni ce qu'il pense d'elle. Mais je suis sûre, ah! oui, bien sûre, qu'il vous a dit de vous méfier, de vous garder contre les tentatives de séduction de cette trop dangereuse sirène.

— C'est vrai, Rose, c'est vrai.

— Jacques Dalbret avait donc des craintes; alors, Maurice, vous devez mieux comprendre les miennes. Mais quand même je ne vous aimerais pas comme je vous aime, quand je ne serais que votre amie, j'aurais tremblé pour vous si j'eusse su que cette Mme Grégoire, chez laquelle vous étiez reçu, était cette horrible femme... que vous connaissez bien maintenant.

Oui, maintenant, vous connaissez cette femme; mais n'importe, Maurice, n'importe, si rassurée que je sois, je vous dis comme notre ami Dalbret: méfiez-vous, prenez garde!... Ah! si vous saviez quelle crainte j'ai de vous perdre, de perdre votre amour et que cette femme ne parvienne à détruire notre bonheur, comme elle a détruit celui de M. et de Mme de Lineuil!

— Ma Rose adorée, je vous en prie, chassez toutes vos craintes; cette femme n'a aucun pouvoir sur moi; oui, certes, elle est dangereuse, très dangereuse, et si elle n'a pu réussir à me séduire, malgré l'étrange puissance de son regard, c'est que, je vous le répète, vous me défendiez contre elle... Rose s'écria-t-il, je suis le gardien de notre bonheur, on ne nous le prendra pas!

En achevant ces mots, un éclair traversa le regard du jeune homme.

A quoi venait-il de penser?

Ils restèrent un instant silencieux, se regardant, les yeux dans les yeux, avec l'expression d'une tendresse indicible.

Ce fut la jeune fille qui reprit la parole.

— Je ne sais pas, dit-elle, si, en dehors de M. de Lineuil, Mme Grégoire a eu plusieurs autres amis; mais qu'était-ce que ce poète, ce M. Armand Pouget? Qu'était pour Mme Grégoire, ce jeune homme qu'elle pronait partout, dont elle était le mécène?

Ecoutez, Maurice, j'ai la conviction, et elle doit être aussi celle de Jacques Dalbret, que ce M. Armand Pouget était l'esclave de Mme Grégoire.

— Oh! vous croyez cela?

— Je le crois, Maurice. Ayant assez de M. de Lineuil, dégoûtée de lui, — cela se comprend, il était ruiné et n'était plus que l'ombre de lui-même, — elle a cherché à se débarrasser d'un homme qui la gênait, et pouvait la perdre, en la faisant connaître.

On peut tout admettre, tout croire de cette femme, quand on sait qu'elle est capable de tout et ne recule même pas devant le crime.

Eh bien, Maurice, je crois que c'est elle qui a poussé Armand Pouget à provoquer M. de Lineuil, que c'est elle, par conséquent, qui leur a mis le fer à la main, avec le secret espoir que son poète tuerait celui dont elle voulait se débarrasser.

— Mais, Rose, ce serait monstrueux!

— Et le rapt de mon enfant, et le guet-apens d'Auteuil et une autre chose dont nous allons parler, n'était-ce pas aussi monstrueux?

— C'est vrai, Rose, c'est vrai!

— Mais il est arrivé tout le contraire de ce qu'elle espérait: M. de Lineuil a tué Armand Pouget. Elle méritait cette juste punition... Ah! elle est extrêmement adroite, elle sait si bien se faire une égide de la réputation de femme impeccable qu'elle s'est acquise par son hypocrisie, que l'on n'a même pas cherché à connaître la véritable cause du duel. On a plaint Mme Grégoire de ce qu'un événement aussi tragique fut arrivé chez elle, et, dans les journaux, qui ont la prétention d'être si exactement renseignés, on ne put lire que les éloges de la belle Mme Grégoire, de la vertueuse Mme Grégoire.

En parlant, Rose s'était singulièrement animée, et l'on sentait une colère sourde dans ses paroles.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, puis continua:

— Il y a tout lieu de croire que depuis le terrible drame de Blémont, Mme Grégoire n'a pas donné un successeur à M. de Lineuil et à M. Armand Pouget; dame, avec sa fortune et après René de Lineuil, — je ne sais pas ce qu'était l'autre, — elle a droit de se montrer difficile et de prendre son temps pour faire un choix dans la foule de ses adorateurs.

Le hasard a voulu qu'elle vous connût, Maurice, et tout de suite elle s'est dit: «Voilà celui que je cherche, que j'attends».

Le jeune homme rougit.

Il voyait que Rose, avec son instinct de femme, ne se trompait point.

— Alors, poursuivit la jeune fille, Mme Grégoire exerça sur vous, heureusement sans succès, la fascination de son regard de charmeuse; elle voulait vous enchaîner, mais vous avez vaillamment résisté... Vous dites, Maurice, que je vous protégeais, que je vous défendais; je le crois, oui, je le crois, mon Maurice aimé, et je me sens fière, toute glorieuse de savoir si puissant, si inattaquable l'amour que vous avez pour moi!... Enfin, mon ami, votre volonté a dompté celle de Mme Grégoire; mais votre résistance a failli me coûter la vie.

— Rose, que dites-vous? s'exclama-t-il... Ainsi cet attentat sur le pont des Arts...

— Oui, Maurice, oui.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu!

Quand M. Jacques Dalbret vint me voir, il ne doutait pas que cette tentative de meurtre fût une nouvelle infamie de mon ennemie. Seulement, il n'en voyait pas la cause.

— Sa vieille haine contre vous, me disait-il, a dû s'apaiser depuis long-

Le droit au bonheur cesse-t-il après 40 ans?



LA FEMME qui double le cap de la quarantaine laisse-t-elle vraiment son bonheur derrière elle? Les malaises qui l'assaillent sont-ils les symptômes d'un dépérissement inévitable? ... Non! Si elle suit un traitement aux pilules FEMOL, elle n'a rien à craindre du retour d'âge, ni pour sa beauté, ni pour sa santé, ni pour son bonheur!

FEMOL est mieux qu'un simple calmant: c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL facilite à la femme l'épreuve mensuelle, l'allège de ses douleurs et lui permet de franchir en souriant les étapes difficiles de sa vie. Pourquoi souffrir sans raison? ... Au moindre malaise, n'hésitez pas une seconde: protégez votre bonheur en prenant régulièrement des pilules FEMOL. Chaque boîte de FEMOL — en vente dans les pharmacies — renferme une brochure médicale que toutes les femmes, sans exception, liront avec profit. Essayez FEMOL aujourd'hui même.

Une brochure médicale dans chaque boîte FEMOL
POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joignez-vous à la foule des femmes heureuses

12 VERGES DE CRÊPE À ROBES \$3.29

Soie rayon anglaise importée. Modèles fleuris et de fantaisie. Couleurs à la mode. Largeur de 36 pouces. Notre prix régulier, 75¢ la verge. Longueur de 4 verges. Livraison C. O. D., plus quelques sous d'affranchissement. Remboursement si non satisfaction.

TEXTILE MILLS

Dépt. S. L.

Montréal



Agents demandés pour vendre des cravates. Profits de 140%. Nous avons un choix très considérable. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Échantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt. 23, Toronto.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion. Montréal, Can.

temps, n'ayant plus aucune raison d'exister. Il faut donc qu'elle ait un nouveau motif de vous en vouloir et qu'il soit assez puissant pour avoir réveillé son ancienne haine et excité sa fureur au point de prendre la résolution de vous ôter la vie ».

M. Dalbret n'eut pas de peine à me faire partager son opinion. Maurice : mais le motif, quel était le motif ? Nous le cherchions vainement, M. Dalbret et moi.

— « Je trouverai, je saurai », m'a-t-il dit avant de me quitter.

A-t-il trouvé ? Oui, mon ami, il a trouvé, puisqu'il est allé vous voir et vous a dit de vous méfier de Mme Grégoire.

Mais, moi aussi, j'ai trouvé, aujourd'hui même, quand j'ai su que ma féroce ennemie était la femme de M. Grégoire.

Vous lui avez résisté, vous l'avez dédaignée, vous lui avez infligé une humiliation qu'une femme comme elle ne pardonne pas. Néanmoins elle s'est juré plus que jamais que vous tomberiez à ses pieds, qu'elle vous mettrait la chaîne au cou, qu'elle vous dominerait, que vous deviendriez son esclave, qu'elle ferait de vous une nouvelle victime.

— Rose, Rose, dit le jeune homme tout tremblant, je suis terrifié !

— Mais j'étais là, reprit la jeune fille, l'empêchant d'arriver à son but. Alors, elle se dit : « Que la couturière cesse d'exister et Maurice sera à moi ! »

Le jeune homme laissa échapper comme une plainte et courba la tête.

— Elle s'est dit cela, continua Rose, et un misérable, payé par elle, m'a précipité dans la Seine, où j'allais périr, si cet ami inconnu ne m'eût pas sauvée.

— C'est horrible ! murmura l'artiste.

— Oui, mon ami, c'est horrible ; mais Mme Grégoire est de ces femmes qui ne veulent aucun obstacle sur leur chemin ; une chose les gêne, elles s'en débarrassent.

Elle resta un instant silencieuse, puis reprit :

— Mais comment a-t-elle pu savoir que vous me connaissiez et que vous m'aimiez ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir.

— Maurice, est-ce vous qui le lui avez dit ?

— Oh ! non, non, je le jure !

Il n'osa pas avouer à Rose qu'il avait fait, à son insu, son portrait de mémoire et que Mme Grégoire avait vu dans son atelier ce portrait d'une ressemblance parfaite.

De même, retenu par une sorte de honte et un sentiment de respect pour la jeune fille, il ne lui dit point qu'il avait fait le portrait de Mme Grégoire.

Mais le brave garçon était furieux contre lui-même et, devant la bien-aimée, tremblait comme s'il eût été réellement coupable.

A ce moment, Clarisse frappa discrètement à la porte du salon.

— Entrez ! dit Rose.

— Mon Dieu, mademoiselle, je suis bien contrariée de vous déranger.

— Qu'y a-t-il donc, Clarisse ?

— Mais, mademoiselle, il y a que depuis longtemps les ouvrières sont parties et que vous ne pensez pas à dîner.

— Quelle heure est-il donc ? fit-elle en se levant et en regardant la pendule.

— Neuf heures ! s'exclama-t-elle.

— Et encore, mademoiselle, fit observer Clarisse, la pendule retarde d'un bon quart d'heure.

— Ah ! comme le temps a passé vite !

Et se tournant vers l'artiste :

— Mais peut-être, monsieur Maurice, dit-elle, n'avez-vous pas dîné non plus ?

— En effet, mademoiselle Rose, répondit le jeune homme, j'allais me mettre à table quand le commissionnaire m'a apporté votre lettre et je suis parti aussitôt.

— Mais c'est très bien, s'écria joyeusement la jeune fille ; nous allons dîner ou plutôt souper ensemble.

Clarisse, ma bonne, vous avez entendu ? Allons, vite deux couverts.

La domestique s'empressa de courir à la salle à manger. Alors Rose dit tout bas à Maurice :

— Clarisse est discrète et m'aime beaucoup ; mais elle ne doit pas savoir encore qu'il existe entre nous autre chose qu'une simple amitié.

— Je l'ai compris, répondit Maurice.

XIV

UN VENGEUR

LE LENDEMAIN matin, la concierge de la maison monta à Maurice Vibert une lettre que venait d'apporter un domestique en livrée.

Tout de suite le jeune homme reconnut l'écriture de Mme Grégoire.

Il ne put s'empêcher de tressaillir et un sourire étrange se dessina sur ses lèvres.

Nerveusement, il sortit la lettre de son enveloppe, et, aussitôt, un pénétrant parfum d'héliotrope se répandit dans l'atelier.

La lettre était datée de la veille.

Mme Grégoire écrivait à l'artiste.

« Monsieur Maurice,

« Demain mardi, j'aurai le plaisir de me rendre à votre atelier ; nous allons donc pouvoir reprendre nos séances forcément interrompues. Si vous n'êtes pas trop pressé je me serai arrangée pour que vous puissiez me garder plus longtemps.

« Je m'excuse de ma sottise et de mon indisposition, qui vous a arrêté dans votre travail.

« Heureusement pour vous, monsieur Maurice, encore deux ou trois séances et mon portrait sera achevé ;

« pour moi, ce n'est pas sans tristesse que je vois ce jour approcher ; je m'étais fait une si douce habitude

« de vous voir tous les deux jours et de passer auprès de vous, à vous voir travailler, quelques instants agréables.

« Mais je pense que vous ne me fermerez point la porte de votre atelier et que vous-même viendrez de temps à autre à l'hôtel Grégoire où vous savez comment vous

« vous serez toujours reçu.

« A demain, cher monsieur Vibert, à l'heure habituelle.

« Votre toute dévouée,

« FERNANDE »

— Hum ! fit l'artiste en passant la main sur son front, beaucoup trop amicale, votre lettre, beaucoup trop, belle madame Grégoire.

Il resta un instant silencieux et reprit :

— Oh ! elle ne manque pas de ténacité ; elle a dû comprendre, pourtant, qu'elle n'a rien à attendre de moi, que je ne me laisserai pas prendre au charme de ses beaux yeux...

Ah ! ah ! elle ne se doute guère que je suis aujourd'hui parfaitement édifié sur son compte.

Il ajouta d'une voix creuse :

— C'est bien, qu'elle vienne, je l'attendrai !

Maurice se remit à l'ouvrage. Bien qu'il fût resté sous l'impression de la lettre qu'il venait de recevoir, il pensait plus à Rose qu'à Fernande, et en se rappelant les paroles d'amour échangées la veille avec la jolie couturière, il cherchait à apaiser la source de colère qui grondait en lui contre Mme Grégoire.

Il travailla jusqu'à midi. Alors sa soeur vint lui dire qu'il pouvait descendre pour déjeuner.

La jeune fille ne l'avait pas entendu chanter dans la matinée, et le voyant très sombre, elle se disait :

— Quelle nouvelle contrariété peut-il avoir ? Hier soir, quand il est rentré, très tard, il était si gai et avait l'air si heureux ! Mon pauvre frère ne pourra donc jamais être complètement délivré de ses ennuis ? Il aime Mlle Rose, il en est fou et, je le vois bien, il sera ainsi tant qu'elle ne sera pas sa femme : un jour gai, le lendemain de mauvaise humeur.

Pendant le déjeuner, la mère et la soeur de l'artiste auraient bien voulu le questionner, lui demander ce qu'il avait ; elles n'osèrent pas. Il paraissait si peu disposé à leur répondre ! Elles le voyaient soucieux, préoccupé ; à chaque instant il fronçait les sourcils, et en même temps que ses lèvres avaient un pli amer, un sombre éclair traversait son regard.

Du reste, Maurice ne prononça pas un mot ; seuls les mouvements de sa physiologie révélaient son agitation intérieure, de même que l'expression farouche de son regard annonçait qu'il méditait quelque chose.

Tout de suite après avoir bu à la hâte sa tasse de café, il se leva de table, disant qu'il remontait à son atelier.

Il n'était pas encore une heure.

— J'ai tout le temps, murmura-t-il.

Il reléqua dans un coin le tableau de la jeune mère, presque terminé, et mit en place le portrait de Mme Grégoire ; cela fait, il passa dans la pièce voisine et revint avec le portrait de Rose, à présent encadré, qu'il plaça sur un chevalet, bien en vue. Ensuite il entra dans la pièce voisine attendant à l'atelier où il prit un récipient au fond duquel était figée une couleur grise, composée avec du noir et du blanc de céruse, dont il se servait pour badigeonner les toiles avant l'ébauche du dessin au fusain. Il versa de l'huile dans l'espèce de bidon et, avec une forte brosse, il fit revenir la couleur à l'état liquide ; laissant la brosse dans le récipient, il plaça celui-ci près du portrait de Mme Grégoire, à portée de sa main.

Ces préparations, cette espèce de mise en scène lui avaient pris du temps ; il consulta sa montre.

— Bientôt deux heures, elle ne va pas tarder à arriver, murmura-t-il.

Il attendit, en se promenant d'un pas fiévreux de long en large dans l'atelier.

La montre de l'artiste marqua deux heures dix minutes. Mme Grégoire était en retard. Mais, avant que deux minutes se fussent encore écoulées, Maurice, qui avait mis fin à sa promenade, entendit dans l'escalier le frou-frou de la robe de la belle Fernande.

— Enfin ! se dit-il.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et la jeune femme parut, un peu essoufflée et le teint animé.

— Me voilà, dit-elle en entrant, je suis un peu en retard, je croyais que je n'arriverais jamais. Un embarras de voiture, deux lourds camions, chargés hors de raison, en détresse sur le boulevard ; heureusement mon cocher a pu passer.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine et reprit :

— Vous avez reçu mon petit mot ?

— Oui, madame.

— J'ai cru devoir vous prévenir afin de ne pas arriver à l'improviste.

Le jeune homme resta silencieux.

— J'ai grand plaisir à vous revoir, monsieur Maurice, continua-t-elle, à me retrouver dans votre atelier ; je me sens si bien ici où je n'ai pas à craindre les visites ennuyeuses ; oh ! oui, je suis bien ici, mieux que dans mes

somptueux appartements de l'hôtel Grégoire.

Donnant à sa voix un accent mélancolique et à son regard une expression langoureuse, elle ajouta :

— Ici, monsieur Maurice, c'est la maison du travail, le petit coin silencieux où la pensée s'élève, où le cœur se dilate, où l'on se sent vivre ; là-bas, avenue Valois, c'est le temple des pensées tristes, du désœuvrement et de l'ennui.

Elle remarqua enfin la froide attitude du jeune homme.

— Mon Dieu, dit-elle quel singulier accueil vous me faites ! Est-ce que dans ce que je viens de dire, quelque chose vous a déplu ?

— Nullement, madame.

— Mais vous n'êtes plus le même avec moi, je le vois bien, allez.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Oh ! comme vous êtes pâle, reprit-elle, il me semble que vous tremblez et il y a dans votre regard quelque chose, je ne sais quoi, qui me fait peur. Monsieur Maurice, vous souffrez !

— En effet, madame, je souffre.

— Mon Dieu, qu'avez-vous ?

— J'ai, madame, que je suis honteux pour vous de vous voir jouer devant moi une répugnante comédie.

— Répugnante comédie, répéta-t-elle d'une voix étranglée.

Puis, devenue blême, elle s'écria :

— Ah ! je le sentais, je le sentais !... Monsieur Maurice, quelqu'un vous a dit du mal de moi, on m'a calomniée !

Comme le jeune homme se taisait, elle poursuivit, avec des larmes dans la voix :

— Vous m'en voulez, je le vois ; mais que vous ai-je fait, dites, dites, que vous ai-je fait ?

— A moi, rien, madame, répondit sourdement l'artiste, mais vous savez ce que vous avez fait à d'autres.

Elle regarda le jeune homme avec effarement, puis fit quelques pas dans l'atelier, en jetant autour d'elle des regards éperdus.

Ses yeux tombèrent sur le portrait de Rose. Aussitôt, elle tressaillit violemment, eut comme un mouvement d'effroi et se rejeta brusquement en arrière.

Elle ne comprenait pas bien encore, mais elle sentait que Rose n'était pas étrangère à l'orage qui grondait sur sa tête.

— Madame, lui dit Maurice, vous paraissez effrayée ; est-ce la vue de ce portrait qui vous fait trembler ainsi ?

— Quel portrait ? fit-elle, essayant de reprendre son assurance.

— Mais celui-là qui vient de frapper votre regard et dont, maintenant, vous détournez les yeux. Cependant, cette peinture, qu'un jour, d'ailleurs, vous avez admirée, n'a rien de repoussant ; c'est le portrait d'une charmante jeune fille ; regardez, madame, regardez cette suave figure, ces grands yeux bleus limpides où se reflètent les beautés de l'âme, la bonté du cœur.

Instinctivement et toute frémissante, Mme Grégoire tourna le dos au portrait.

Alors l'artiste lui saisit le bras et l'entraîna devant l'image de la jolie couturière.

Fernande était livide, haletante.

— Madame, reprit Maurice, vous connaissez cette jeune fille.

— Non, non, répondit-elle.

— Vous la connaissez, madame, depuis longtemps et vous savez qu'elle s'appelle Rose et qu'elle est couturière.

— Non, non, vous dis-je. Ah ! monsieur Maurice, pourquoi me mettez-vous ainsi à la torture ?

— Je ne puis avoir pitié de vous, madame, quand vous n'avez pas eu pitié des autres.

— Mon Dieu, mais je ne comprends pas !

— Ceux dont je parle ont été vos victimes, madame, je me fais leur vengeur. De quoi Mlle Rose, la couturière, est-elle coupable envers vous et en quoi avait-elle mérité tout le mal que vous lui avez fait et avez voulu lui faire ?

Maintenant Mme Grégoire, pantelante, regardait le jeune homme avec une expression d'indicible terreur.

Il continua :

— D'où vient cette haine que vous lui avez vouée ? Pourquoi l'avez-vous constamment poursuivie de votre vengeance ? Vous ne me le direz pas, madame, mais je le sais, je le sais !... Vous n'avez pu lui pardonner d'avoir été, en même temps que vous, l'amie de René de Lineuil...

Fernande ne pouvait se laisser accuser sans protester. Elle se redressa, une flamme dans le regard.

— C'est faux, c'est faux, c'est une calomnie ! s'exclama-t-elle, je n'ai pas été l'amie de M. de Lineuil.

L'artiste haussa les épaules.

— Vos dénégations sont inutiles, répliqua-t-il, vous avez été l'amie de M. de Lineuil avant son mariage, et après, par un raffinement de vengeance dans laquelle vous avez enveloppé Mme de Lineuil, vous avez voulu qu'il redevint votre chose... A la jeune femme dont le bonheur vous portait ombrage, vous avez pris son mari; quelle domination avez-vous donc exercée sur ce malheureux ? Quels moyens avez-vous donc employés pour étouffer les cris de sa conscience, briser son corps, broyer son coeur, avilir son âme, éteindre sa raison ? D'un homme jeune, intelligent, plein de force et de santé, vous avez fait une espèce de machine, n'ayant plus ni ressort, ni volonté, et, finalement, un fou !

— Mais c'est affreux tout ce que vous me dites ! s'écria Fernande : encore une fois, c'est faux, on vous a trompé... Et c'est vous, monsieur Maurice, c'est vous, vous, qui me parlez ainsi ! Mais quel est donc le lâche qui m'a accusée devant vous ?

— Ceux qui connaissent Mme Grégoire, qui connaissent sa double vie, celle au grand jour et celle qu'elle cache dans l'ombre, ceux-là se taisent; par excès de délicatesse, sans doute, par respect pour M. Grégoire et pour le monde où vous vous êtes fait une auréole de vertus, ils ne disent rien; évidemment, il leur répugne de toucher à une femme, si méprisable qu'elle soit.

Fernande laissa échapper une exclamation rauque.

— Ce sont les faits, madame, les faits eux-mêmes qui vous accusent. Voilà vos ennemis, ne les cherchez pas ailleurs. Pendant des années, les auteurs de mauvaises actions, de crimes même, peuvent rester inconnus; mais, à la fin, ils sont découverts, souvent ils se livrent eux-mêmes. Il y a une justice, madame, les méchants ne peuvent rester toujours impunis.

Mme Grégoire laissa échapper une plainte sourde.

— Après tout, poursuivit le jeune homme, je n'avais pas à vous parler de M. et de Mme de Lineuil, mais seulement de Mlle Rose, que j'ai aujourd'hui le droit de protéger et de défendre contre quiconque tenterait encore de lui faire du mal. Vous aviez appris que la jeune couturière avait un enfant et qu'il avait été mis en nourrice à Nesles-la-Vallée. Eh bien, vous vous êtes servie de cet enfant dans un but de vengeance et pour assouvir votre haine contre sa mère; vous l'avez fait enlever par des misérables à votre solde.

Elle eut un geste énergique de protestation.

— Mais, monsieur Maurice, tout ce que vous me dites est abominable ! s'écria-t-elle.

— C'est la vérité, madame.

— Qui donc prouverait cela ?

— Votre mari ! lui-même, si j'invoquais son témoignage.

— Oh ! oh ! oh !

— Sous le prétexte qu'on savait où était son enfant et qu'on le lui ferait rendre, Mlle Rose reçut une lettre l'invitant à se rendre à Auteuil dans une maison qu'on lui indiquait; cette lettre, je l'ai eue entre les mains, je l'ai lue. Mlle Rose se rendit à la maison d'Auteuil sans défiance, et tomba dans un guet-apens. Que vouliez-vous, alors ? Que la pauvre fille appartint de gré ou de force à un homme dont vous aviez fait votre complice, sans qu'il vous connût, paraît-il.

Et qui était-il, cet homme ? Celui par qui, quelques mois plus tard, vous vous êtes fait épouser; cet homme était M. Grégoire.

Fernande eut un regard plein d'incrédulité.

— En vérité, dit-elle, cherchant à reprendre son assurance, vous me répétez là une bien étrange histoire que l'on vous a racontée.

— Vous pourrez vous assurer, madame, auprès de votre mari, que ce que je viens de vous dire et vais vous dire encore est parfaitement exact. Mais vous vous êtes trompée dans vos calculs, il n'arriva point ce que vous attendiez : M. Grégoire, qui n'est pas, après tout, un malhonnête homme, comprit tout l'odieux du rôle qu'on lui faisait jouer et en eut honte. Loin d'employer la violence, de se servir de sa force contre la jeune fille toute tremblante, qui était en son pouvoir, à sa merci, il se montra repentant et la pria de lui pardonner.

M. Grégoire aimait réellement, sincèrement Mlle Rose, et il fallait bien qu'il l'aimât, puisqu'il lui offrit de l'épouser.

Fernande eut un regard plein d'incrédulité.

— Vous ignorez cela, madame; eh bien, je vous l'apprends. Si vous ne me croyez pas, demandez encore à votre mari. Et, comme il est franc et ne peut avoir aucun intérêt à le cacher, il vous répondra que si Mlle Rose n'avait pas refusé d'être sa femme, ce n'est pas vous qui seriez aujourd'hui Mme Grégoire. Ah ! elle est étrange, en effet, cette histoire...

— C'est du roman.

— Hé oui, tout mauvais cas est niable; mais l'enfant, qui a été retrouvé à l'orphelinat de Saint-Mandé, avait été enlevé à sa nourrice; vous ne pouvez dire que cela est faux, pas plus que vous ne pouvez prétendre que le guet-apens de la maison d'Auteuil soit une chose imaginaire. J'étais de ceux qui, accompagnés de gardiens de la paix, ont pénétré dans la maison où Mlle Rose fut trouvée seule, M. Grégoire et la femme que vous aviez placée là pour la circonstance s'étant hâtés de s'esquiver pour ne pas être arrêtés.

— Mon Dieu, monsieur Maurice, je veux bien croire que tout ce que vous me dites est vrai; mais on me fait jouer dans tout cela un rôle...

— Le vôtre, madame.

— Ah ! vous être cruel pour moi... Mais pourquoi aurais-je fait cela, dites, dites pourquoi ?

— Pour répondre à votre question comme je le voudrais, il faudrait que je pusse lire au fond de votre coeur, sonder les plis ténébreux de votre âme. Vous haïssez Mlle Rose.

— Mais non, monsieur Maurice, je n'ai aucune raison d'en vouloir à cette demoiselle.

— Il est vrai qu'il m'est difficile de comprendre les véritables motifs de votre haine; cependant elle existe,

cette haine, et elle est terrible. Vous prétendez ne pas connaître Mlle Rose...

— Non, je ne la connais pas.

— Vous ne l'avez jamais vue ?

— Jamais !

— Pas même dans un wagon du chemin de fer de Sceaux, le jour du mariage de M. de Lineuil ?

Mme Grégoire tressaillit, et, ne pouvant supporter la fixité du regard de l'artiste, elle courba la tête.

— Allons, madame, cessez donc de mentir; pas plus que Mlle Rose, vous n'avez oublié ces mots : « Je vous hais ! » que vous lui avez jetés au visage, en descendant du train à la gare de Paris. Ah ! vous avez su lui prouver que vous la haïssez et, aux coups qui lui ont été portés, elle a compris qu'elle avait une implacable ennemie dans celle qui lui avait crié : « Je vous hais ! »

Elle ignorait qui vous étiez, elle n'a pas cherché à le savoir. Elle ne connaissait même pas votre nom de Fernande, et elle se trouvait ainsi absolument sans défense contre vous; vous pouviez la frapper, en agissant dans l'ombre, sans qu'il lui fût possible de vous rendre coup pour coup; elle ne l'aurait pas fait, d'ailleurs, car elle n'est ni méchante, ni haineuse, elle.

Elle avait retrouvé son enfant, oublié le guet-apens d'Auteuil; elle ne pensait plus à vous et pouvait croire que vous aussi l'aviez oubliée; elle était tranquille, elle travaillait... pour vivre, madame Grégoire, et élever son enfant.

Quel noir démon a donc troublé votre esprit et réveillé en votre coeur la haine endormie ?

Il y a quelques jours seulement, dans la nuit, comme elle revenait de veiller au chevet de Mme Lefèvre, son ancienne patronne dangereusement malade, Mlle Rose fut brutalement saisie par un bandit qui l'attendait au passage sur le pont des Arts et précipitée dans la Seine.

Ce qui s'est passé, alors, comme à moi, les journaux vous l'ont appris.

— Voyons, monsieur Maurice, allez-vous encore me mêler à cette affaire ?

— Oui.

— Mais quelle femme voyez-vous donc en moi ?

— La femme que vous êtes.

Un sanglot déchira la gorge de Fernande.

— Mais courbez-vous donc, malheureuse, courbez-vous donc sous le poids du repentir ! s'écria l'artiste.

Il ne s'apercevait point qu'il la faisait horriblement souffrir, que chacune de ses paroles la mordait cruellement au coeur.

— Ah ! tenez, répliqua-t-elle sourdement et d'une voix haletante, vous me feriez moins de mal en me plongeant un poignard dans la poitrine.

En même temps ses yeux, fixés sur cet homme qu'elle adorait, demandaient grâce.

Il ne comprit point cette prière muette; il s'était dit : je serai sans pitié, il était sans pitié.

— Devant le commissaire de police qui l'interrogeait, reprit l'artiste, Mlle Rose ne parla point de son ennemie, bien qu'elle l'accusât intérieurement; car elle ne pouvait s'y tromper, c'était encore elle, toujours elle, la jeune femme inconnue qui lui avait crié : « Je vous hais ! »

Elle garda le silence pour ne pas être contrainte à faire de pénibles révélations. Elle ne pouvait pas, déchirant le voile du passé, livrer d'autres personnes et elle-même à la curiosité publique toujours avide de scandale.

Si elle eût parlé, madame, le misérable qui n'avait été que l'exécuteur de votre volonté, le même, probablement, qui a, autrefois, enlevé



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaiée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons comme par enchantement. De jour en jour votre teint s'éclaircira, vous redeviendrez plus gaie, plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

3 heures à 6 heures
Mercredi et Samedi

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom.....

Votre adresse.....

Prov.....

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet flexible. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

l'enfant, ce misérable aurait été découvert, arrêté, et vous perdue... Grâce à son silence, la police n'a pu se mettre sur la trace du bandit et vous n'avez pas été inquiétée : si, peut-être, par les reproches de votre conscience. Vous avez été ainsi protégée par votre victime.

Mais pourquoi ce criminel attentat du pont des Arts? Pourquoi cette nouvelle manifestation de votre haine?

Le jour où vous avez vu ici le portrait de la jeune couturière, vous avez tout de suite reconnu votre ancienne rivale et deviné, par les maladroitesses réponses que je fis à vos questions, que j'aimais Mlle Rose. Aussitôt, le démon de la jalousie s'empara de votre personne, alluma en vous toutes ses fureurs; alors, vous prîtes la terrible résolution de vous débarrasser de la pauvre jeune fille par n'importe quel moyen.

Elle voulut l'interrompre.

— Laissez-moi parler, s'écria-t-il, laissez-moi tout vous dire, puisque je ne puis autrement calmer mon irritation contre vous. Aviez-vous le droit d'être jalouse? Ne m'étais-je pas montré suffisamment réservé avec vous? Ah! croyez-le, il m'est extrêmement pénible de parler de moi, de vous rappeler ce qui s'est passé entre nous.

Vous êtes fort séduisante, madame Grégoire, dangereusement séduisante; mais vous me rendrez cette justice que je vous ai assez fait comprendre que vous ne parviendriez pas à me prendre au charme de vos beaux yeux. Peut-être ai-je écouté avec trop de complaisance vos paroles enflammées; je le regrette; cependant je me suis efforcé de rester calme et froid, ayant l'air de ne pas vous comprendre; si je vous ai écoutée, c'était par déférence pour votre sexe, par respect pour votre personne. Je ne pouvais pas vous dire brutalement : Laissez-moi tranquille, vous êtes folle! Je ne suis pas un goujat.

Mais qu'attendiez-vous? Qu'espériez-vous? Pensiez-vous que, Mlle Rose morte, je serais mieux disposé à vous écouter et à ne plus tenir compte de l'amitié que votre mari m'a toujours témoignée? Comme vous me connaissez peu, madame! Quand j'ai mis ma main dans celle d'un brave homme, je ne trahis pas sa confiance.

Supposez que Mlle Rose eût péri victime du monstrueux attentat et que je n'eusse jamais connu le mobile du crime et son auteur; eh bien, gardant dans mon cœur la douleur de sa mort, je l'aurais éternellement pleurée. Toute charmante, toute belle que vous êtes, je vous le déclare, madame Grégoire, ce n'est pas vous qui auriez pu me consoler.

XV

SANS PITIÉ

APRÈS un court silence, le jeune homme reprit :

— Oui, oui, vous êtes belle; mais s'il y a dans votre regard et l'expression de votre physionomie, quand vous le voulez, quelque chose qui charme, qui attire; par contre, il y a en vous autre chose qui repousse et, instinctivement, comme si l'on avait peur, on s'éloigne.

— Ah! s'écria-t-elle, secouée par un tremblement convulsif, vous me tuez, vous me tuez!

Elle jeta sur lui un regard désespéré, poussa un cri étranglé, un cri de douleur vraie, s'affaissa lourdement sur un siège et voila son visage dans ses mains. Elle sanglotait.

L'artiste se sentit ému, et ce fut avec une sorte de commisération qu'il abaissa son regard sur cette femme qu'il venait d'écraser.

— Rose, ma bien-aimée, se dit-il, te voilà vengée!

Il reprit à haute voix et d'un ton moins dur :

— Madame, rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre de moi, ni de Mlle Rose; elle n'est point de celles qui rendent le mal pour le mal et elle trouverait indigne d'elle une basse et lâche vengeance.

Il y a deux jours, elle ignorait encore qui vous étiez, il lui suffit de savoir aujourd'hui que vous êtes Mme Grégoire; n'étant plus inconnue, vous êtes désarmée; du reste, quelle raison pourriez-vous avoir de lui en vouloir encore? Seulement, vous aurez à empêcher d'autres voix de s'élever contre vous; surtout, moins audacieuse que vous ne l'avez été hier, gardez-vous de retourner chez Mme de Lineuil.

Fernande se redressa brusquement.

— C'est là, dit-elle avec un fort tremblement dans la voix, c'est là que Mlle Rose m'a vue et reconnue.

— Oui, et c'est Mme de Lineuil qui lui a appris que vous étiez Mme Grégoire. Je n'ai pas à vous dire que Mme de Lineuil sait maintenant quelle est la femme qui lui avait pris son mari.

De nouveau Fernande baissa la tête.

— Vous n'avez rien à craindre non plus de Mme de Lineuil, continua le jeune homme; malgré tout ce qu'elle a souffert, il lui répugnerait de se venger. Mais dites, madame Grégoire, n'est-ce pas un rôle odieux que vous avez joué auprès de cette pauvre jeune femme?

Presque craintivement, Fernande leva sur l'artiste ses yeux noyés de larmes.

— Monsieur Maurice, dit-elle d'une voix oppressée, je ne suis plus la femme que j'étais, et c'est vous qui m'avez changée, qui avez fait de moi une autre femme.

— Moi! s'exclama-t-il.

— Oui, et si je suis encore jalouse, je ne suis plus haineuse, je vous le jure... Devant vous, je n'ai plus rien à nier, j'avoue, j'avoue... Tout ce que vous venez de dire est vrai; mais ne soyez pas sans pitié pour une malheure; si vous saviez ce que je souffre, mon Dieu, si vous le saviez... Ah! par vous, Mlle Rose et Mme de Lineuil sont bien vengées!... Ah! si vous aviez voulu, monsieur Maurice, si vous aviez voulu!... Mais non,

non, je suis folle! Eh bien, oui, poussée par la jalousie, aveuglée par elle, je n'ai pas hésité devant un crime pour me débarrasser de Mlle Rose... Oh! je vous en prie, ne me regardez pas avec horreur, ne détournez pas de moi vos yeux avec dégoût, vous me tueriez du coup où je deviendrais folle, vous entendez? folle, folle! Ah! je sens déjà que ma tête s'égare, que la raison m'abandonne! Grâce, grâce!

— Calmez-vous, madame, je vous en prie, calmez-vous.

— Mais comprenez donc que je vous aime... Mon pardon que j'implore est dans l'amour que j'ai pour vous.

Le visage inondé de larmes, elle tendait vers lui ses mains suppliantes.

— Je ne suis pas une de vos victimes, répondit Maurice, vous n'avez pas à implorer mon pardon; ce sont ceux que vous avez horriblement fait souffrir, dont vous avez causé le désespoir qui doivent vous pardonner; mais ne me parlez pas de l'amour que vous dites avoir pour moi; par respect pour vous-même, madame, ne m'en parlez pas.

— Oh! oh! gémit-elle, il ne croit pas que je l'aime!

— Je sais comment vous aimer et jusqu'où peut vous conduire la fureur de la passion; ce n'est pas comme vous aimez qu'il faut que je sois aimé, moi. L'amour, chez vous, n'est que l'exaltation de la passion, c'est le délire des sens, le cœur n'y est pour rien; ce qu'il me faut, à moi, c'est un cœur qui réponde aux battements de mon cœur, c'est une âme unie à la mienne dans les mêmes aspirations, le même enthousiasme.

Ah! tenez, je me sens frissonner en pensant que j'aurais pu vous aimer; heureusement pour moi, lorsque je vous ai connue, depuis longtemps déjà, mon cœur appartenait à une autre, et elle me défendait contre le charme attirant de votre beauté et la redoutable fascination de votre regard; et puis, je vous le répète, il y avait aussi entre nous votre mari, dont pour rien au monde je n'aurais voulu trahir la confiance.

Si, subissant un entraînement fatal, pris du délire des sens, je m'étais donné à vous corps et âme, qu'auriez-vous fait de moi? Ce que vous avez fait de M. de Lineuil. Et comme lui aujourd'hui, je serais dans une maison

d'aliénés ou à la veille d'y être enfermé.

Est-ce que vous êtes capable d'aimer, madame Grégoire? Non, non!... Vous ne pouvez qu'une chose, briser les cœurs, étouffer les nobles aspirations de l'âme!

— Ah! c'est vous, s'écria-t-elle les yeux hagards, c'est vous qui me broyez le cœur et me déchirez l'âme avec une cruauté inouïe... Pourtant, je ne vous ai rien fait à vous, rien, rien! Vous seriez moins cruel, vous seriez généreux en me tenant, là, d'un seul coup, à vos pieds...

— Vous êtes folle, madame!

— Mais c'est plus que le mort que vous me donnez, continua-t-elle avec véhémence et en sanglotant, vous me martyrisiez! C'est comme si vous versiez du plomb en fusion sur les plaies saignantes de mon cœur. Pourquoi me parlez-vous de M. de Lineuil? Je ne l'ai jamais aimé, cet homme.

— Si! vous l'avez aimé comme vous savez aimer.

— Non, non, je ne l'ai jamais aimé!

— Il fallait donc le laisser à sa femme, à son bonheur.

Elle courba la tête, laissa échapper un gémissement, puis se redressant, les yeux ardents :

— Monsieur Maurice, reprit-elle, avant dans la voix un accent indéfinissable, avant de vous connaître, je n'avais jamais aimé, je vous le jure; je ne savais pas ce que c'était que l'amour, l'amour véritable, dégagé des excitations sensuelles; je vous ai vu et je vous ai aimé, et j'ai tout de suite senti que j'avais un cœur comme les autres femmes; oui, c'est vous qui m'avez fait connaître l'amour, ce sentiment divin qui s'empare de l'être tout entier, qui communique à l'âme, de délicieuses extases, qui fait vivre et aussi mourir!... Et vous ne me croyez pas, vous ne voulez pas me croire...

Mais si je ne vous aimais pas comme je vous aime, est-ce que, devant vous, j'aurais perdu toute réserve? Est-ce que je vous aurais fait l'aveu de mes fautes, de mes crimes?

Maurice, je vous aime, je vous aime, et je n'ai que mon amour pour trouver grâce devant vous. Oh! je sais bien que vous ne pouvez plus m'aimer, maintenant que vous savez... Mon Dieu, mon Dieu, si seulement vous pouviez ne pas me mépriser!

— Je vous plains, madame.

— Oh! je sais bien que vous êtes généreux et bon et que vous avez un grand cœur! Ah! pourquoi Mlle Rose ne vous aime-t-elle pas comme vous méritez de l'être, comme je vous aime, moi?

— Est-ce un regret sincère que vous exprimez?

— Vous le voyez bien.

— En ce cas, madame, ne vous apitoyez pas sur mon sort; j'aime Mlle Rose, j'ai le suprême bonheur d'être aimé d'elle et notre prochain mariage est décidé; à cause de son fils, Mlle Rose avait des scrupules de délicatesse dont son amour a triomphé; son fils, qui sera le mien, n'est plus un obstacle entre nous. Un seul cœur pouvait répondre aux élans du mien, celui de Mlle Rose; son âme seule pouvait être unie indissolublement à la mienne.

Le jeune artiste, se refusant à croire à l'amour de Fernande, à la sincérité de sa douleur et de ses larmes, se montrait impitoyable.

Jusqu'à ce moment, elle avait conservé dans son cœur le secret espoir que, malgré tout, elle pourrait se faire aimer; le jeune homme venait de lui enlever cette illusion. Tout tournait contre elle; ce qu'elle avait fait pour amener Maurice à elle, n'avait servi qu'à l'en éloigner à jamais.



Eu Europe, les cigognes passent l'été au Danemark et dans certaines villes d'Alsace, à Strasbourg surtout. Au Danemark, les cigognes, venues du Maroc ou même du sud de l'Afrique (où elles séjournent tout l'hiver) ont élu pour domicile une petite ville du nom de Ribé, non loin du canal de Kiel. Les gens de cette ville fabriquent à leur intention de gros nids faits d'une roue de voiture garnie de plantes et d'herbes. (Photo J. C., exclusive au "Samedi")

Elle ressentit au cœur une violente commotion; son visage se décomposa, un sourire plein d'amertume plissa ses lèvres, et en même temps que tout son corps frémissait, des lueurs s'allumaient dans les profondeurs de ses grands yeux noirs.

Toutefois, tout en gardant son humble attitude, faisant trop tard appel à sa fierté, elle refoula ses larmes, étouffa ses sanglots. Elle voulait paraître résignée.

— Cela devait être, soupira-t-elle. Elle se leva, en attachant sur Maurice son regard désolé.

— Monsieur Vibert, prononça-t-elle d'une voix hésitante, dites-moi, je vous en prie, que vous ne me mēprisez pas!

— Je vous le répète, madame, je vous plains.

— Ah! je le sens, vous êtes toujours irrité contre moi. Si vous saviez comme je suis malheureuse!

— Par votre faute; vous pouviez être heureuse, vous ne l'avez pas voulu.

Elle hocha la tête.

— Ainsi, dit-elle tristement, après avoir eu en vous un ami, j'ai maintenant un ennemi.

— Je ne suis l'ennemi de personne, madame, je ne puis être le vôtre.

— Je comprends, c'est du dédain.

— Mais... balbutia l'artiste embarrassé.

Elle laissa échapper un long soupir.

— Ah! monsieur Vibert, reprit-elle, je préférerais votre colère!

Il y eut un silence.

— Madame, reprit le jeune homme sans dureté, mais froidement, après ce qui vient d'être dit entre nous, pour vous et pour moi, nous ne devons plus nous revoir.

— Oh!

— Mettons fin à ce très pénible entretien; d'ailleurs, le moment est venu de nous séparer.

— Quel jour dois-je revenir?

— Vous ne devez plus revenir.

— Vous me chassez!

— Non; mais vous devez comprendre que vous ne pouvez plus repaître ici.

Elle regarda le jeune homme avec ahurissement:

— Et mon portrait? fit-elle.

— Ah! oui, votre portrait.

— Il n'est pas terminé.

— C'est vrai.

— Vous m'avez dit qu'il faudrait encore trois ou quatre séances.

— Quand je vous ai dit cela, madame, je ne savais pas que nos relations fussent être brusquement rompues. Je n'achèverai pas votre portrait.

— Mais c'est impossible! s'exclama-t-elle.

— Et comme une peinture ne sort jamais de mon atelier sans être terminée, et comme je ne eux pas qu'on puisse dire que Maurice Vibert a fait le portrait de Mme Grégoire...

En parlant, il avait pris le manche de la brosse qui baignait dans la couleur noire au fond du bidon, et, en un clin d'oeil, du haut en bas de la toile, le portrait fut barbouillé.

Fernande poussa un cri de stupeur; puis les bras ballants, les yeux démesurément ouverts, elle resta immobile, comme pétrifiée.

Au bout d'un instant, elle se ressaisit.

— Monsieur Vibert, qu'avez-vous fait? s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

— Vous le voyez, madame.

— Oh! oh! oh! mais c'est de la folie; ah! détruire une si belle oeuvre!

— Cette oeuvre était la mienne, j'avais le droit de la détruire.

D'ailleurs, madame, pour rien au monde je n'aurais voulu que votre portrait sortit de mon atelier, et com-

me je n'avais aucune raison pour le conserver, mais au contraire beaucoup d'autres pour l'anéantir, c'est ce que je viens de faire sous vos yeux.

— Mais c'est épouvantable! s'écria-t-elle encore, en se tordant les bras. Deux fois vous m'avez dit: «je vous plains», non, non, vous êtes sans pitié pour moi! Elle est cruelle, monsieur Vibert, elle est atroce votre vengeance! Que va dire M. Grégoire, quand il saura... je suis perdue, entendez-vous? je suis perdue!

— Non, madame, non; vous êtes douée d'une puissante imagination quoi que vous disiez à M. Grégoire pour lui expliquer pourquoi il n'aura pas votre portrait, il vous croira.

— Ah! vous me l'avez dit et de toutes les manières vous venez de me le prouver, vous êtes un vengeur, monsieur Vibert, un terrible vengeur! Si j'ai fait souffrir les autres, ce que vous me faites souffrir, à moi, est horrible, horrible! Et je ne vous en veux pas... Mais ce n'est pas vous qui deviez me frapper aussi cruellement; il fallait laisser un autre s'ériger en vengeur; venant de cet autre,

aucun châtement n'aurait été aussi épouvantable que celui que vous m'infligez.

Elle jeta autour d'elle des regards affolés et se dirigea vers la porte, en agitant désespérément les mains au-dessus de sa tête.

Elle se retourna, enveloppa le jeune homme d'un regard étrange, et d'une voix rauque:

— Adieu, monsieur Vibert, dit-elle.

Elle ouvrit la porte brusquement et s'élança dans l'escalier, bondissant sur les marches.

Elle était comme folle, la malheureuse!

Mais, à mesure qu'elle s'éloignait de Maurice, de cet homme qu'elle aimait, qu'elle adorait, dont la présence seule suffisait à étouffer ses instincts pervers, à chasser de son esprit toutes les mauvaises pensées, son cœur se gonflait d'une rage sourde.

La Fernande que l'amour avait domptée disparaissait, et l'autre Fernande, celle des mauvais jours, la Fernande orgueilleuse, hautaine, impérieuse, haineuse, reparaissait.

(A suivre dans le prochain numéro)

LA PREUVE

(Suite de la page 9)

— Constatons donc, mademoiselle!

— Vous riez... Cependant il m'est arrivé de penser que, peut-être, je ne me marierais jamais, tant il me paraissait impossible de rencontrer le mari de mes rêves... ou plutôt de mes ambitions, dans le milieu où je vis,

— la première condition exigée par moi étant précisément qu'il fût étranger à ce milieu... Oui, je voulais que mon mari habitât Paris; je voulais aussi qu'il appartint, par la naissance et l'éducation, à un monde où il semblait que je ne dusse jamais pénétrer... au monde tout court...

Enfin, je souhaitais — comme une Américaine — qu'il portât un joli nom, voire même un joli titre... Comprenez-moi bien, je ne crois pas au sang bleu... je crois qu'à un certain niveau social, tous les hommes se valent... mais un titre me plairait à porter comme un bi'ou rare...

Je serais contente d'être marquise... Il me semble que le mot ferait aussi joli sur moi que la couronne sur mon papier à lettres...

— Beaucoup plus joli...

— C'est vrai? Je suis contente... Quelquefois, vous savez, il m'arrivait bien de jeter un coup d'oeil du côté de Montjoie... mais, depuis la mort du vieux marquis, le château demeurait désert... Le jeune M. de Montjoie était à Paris — on disait qu'il ne s'y ennuyait aucunement — et s'entendait à merveille à dépenser de l'argent...

Lionel eut un instinctif mouvement de défense.

— Ne protestez pas, s'écria la jeune fille. Savoir dépenser de l'argent... c'est un art!... Moi qui veux justement vous prier de m'apprendre...

Ses yeux riaient; elle avait une drôle de petite mine friande.

— Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez, fit Lionel une peu vexé, un peu charmé tout ensemble.

Elle eut un signe approbatif, puis elle continua:

— J'avais cependant à peu près fait mon deuil d'être marquise, quand une rumeur étrange se répandit dans le pays... Le château allait être mis en vente... Et ce fut alors qu'un beau soir, au théâtre, M^e Prémorcel, qui avait gracieusement envoyé une loge à ma tante, nous demanda la

permission de nous présenter le marquis Lionel de Montjoie... Il y avait eu la veille entre M^e Prémorcel et mon oncle une longue conférence... Faites-moi l'honneur de croire que j'ai compris...

Lionel s'était vaguement redressé:

— Que vous avez compris quoi, mademoiselle? appuya-t-il un peu hautain tout à coup.

La jeune fille secoua légèrement la tête...

— Quel air fâché! dit-elle sans répondre directement à la question. N'est-il pas étrange que, si hardie, si pratique devant les actes, notre époque moderne ait conservé une si naïve peur des mots!... Vous ne voudriez pourtant pas que j'eusse cru à une rencontre providentielle, suivie de coup de foudre?... J'ai compris, monsieur de Montjoie, que, comme vous cherchiez une fiancée qui eût ma fortune, et moi un époux qui eût vos relations et votre titre, M^e Prémorcel, le notaire de mon oncle et le vôtre, avait tout naturellement songé à nous marier, qu'il vous en avait parlé et que...

Brusquement, et quoiqu'il eût volontiers donné dix ans de sa vie pour endiguer ce flot accusateur, Lionel se sentit envahi par une rougeur chaude, intense, une rougeur de très jeune homme, qui lui descendait sur le cou, qui lui montait jusqu'à la racine des cheveux...

— ... Et que j'avais consenti à un marché, n'est-ce pas? acheva-t-il.

Mais Guillemette semblait décidée à ne s'émouvoir de rien.

«On peut, sans avoir peur des mots, en éviter de si déplaisants, déclara-t-elle... Regardons-nous en face, monsieur de Montjoie... nous nous ressemblons vous et moi... parce que nous ressemblons à peu près à tout le monde... Je veux dire que nous n'appartenons, ni vous ni moi, à l'élite des âmes hautes, des âmes profondes éprises de sublime, mais bien plutôt à la masse de ces petites âmes très moyennes qui ne rêvent, somme toute, que de passer le plus agréablement possible leur court séjour ici-bas... Ma situation réunit, par chance, des avantages qui manquent à la vôtre;... la vôtre en compte de différents dont je déplore à mon tour d'être privée... L'idée nous vient d'une association amicale

Ne Souffrez Plus



Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc. Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU

Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353
Place d'Armes

5941 Avenue Delorimier
Montréal, P. Q.

Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Prouvez-le avec votre prochain repas. Employez les

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte de 120 pour \$1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante:

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher, Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)



COVRIER HISTORIQUE

Sous la direction de **ROBERT PREVOST**
(Membre de la Société Historique de Montréal)

Q — Quand la Côte Saint-Louis fut-elle érigée en municipalité ?

R — Au début, ce territoire fut administré par des commissaires, mais le hameau florissant qui s'y forma bientôt ne put rester longtemps sous leur contrôle. Aussi, une proclamation en date du 20 octobre 1846, détacha le territoire de la municipalité de la Visitation du Sault-au-Récollet dont il faisait partie, et l'incorpora en municipalité de village sous le nom de Municipalité de la Côte Saint-Louis.

Dans le cours des années qui suivirent, la Côte Saint-Louis donna naissance aux municipalités suivantes : le village de Saint-Jean-Baptiste (1861), le village de la Côte de Visitation (1870), le village d'Outre-Mont (1875), le village Saint-Louis du Mile-End (1878). Puis, le 2 avril 1890, ce qui restait de l'ancienne Côte Saint-Louis fut érigé en municipalité sous le nom de Village de la Côte Saint-Louis.

Q — Joseph Giffard de Fargy était-il parent au fameux seigneur perchon Robert Giffard ? Possède-t-on son acte de sépulture ?

BEAUPORTOIS

R — Né à Québec le 28 août 1645, Joseph Giffard de Fargy était le fils de Robert Giffard et de Marie Renouard. C'est lui qui s'occupa d'exploiter la magnifique seigneurie de Beauport que son père avait obtenue en 1634 et qu'il lui avait laissée.

Joseph Giffard de Fargy mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec le 31 décembre 1705. Son acte de sépulture enregistré à Québec se lit comme suit : "Le dernier jour de l'an 1705 a été apporté le corps de feu M. de Beauport de l'Hôtel-Dieu dans cette église sur lequel a été chanté le libéra et autres prières et a été ensuite conduit à Beauport où il a été inhumé."

Q — Est-il vrai que le naturaliste Peter Kalm a accusé les religieuses de Québec de ne s'être décidées à se revêtir des habits de la religion que lorsqu'elles furent certaines de ne plus pouvoir se trouver des maris ?

JEUNE CURIEUSE

R — Le soir du 8 août 1749, Peter Kalm rédigeait les impressions qu'il avait eues durant la journée, lors de sa visite à l'Hôtel-Dieu de Québec. A un certain moment, il écrit, en effet, ce qui suit : "Je me suis laissé dire par plusieurs personnes, — voire par des dames, — qu'aucune jeune fille ne se décide à entrer au couvent qu'après avoir atteint un âge qui ne lui laisse que peu d'espoir de jamais trouver un mari. Les religieuses des trois couvents de Québec paraissent très vieilles, ce qui me fait croire qu'il y a quelque vérité dans cette assertion."

Nous n'avons pas besoin de dire que cette affirmation est loin d'être juste; des recherches faites sur les novices de l'Hôtel-Dieu, des Ursulines et de l'Hôpital général, prouvent que les Canadiennes entraient très jeunes au cloître.

Q — Qui a fondé Bordeaux ?

FLORE B.

R — Bordeaux n'a pas été fondé comme village; il a plutôt été détaché de la grande paroisse du Sault-au-Récollet. C'est vers 1879 qu'il reçut son nom. Trois capitalistes, MM. Desmarteau, Crevier et le comte Daelyar, achetaient vers cette date, la ferme Jubinville, alors dans la paroisse du Sault-au-Récollet, pour la diviser en lots à bâtir, et le comte désigna ce lieu du nom de sa ville natale. (Noms géographiques, P.-G. Roy, p. 341). Comme il fallait se rendre au Sault-au-Récollet pour entendre la messe, et que cette église était éloignée de Bordeaux d'environ trois milles, M. le curé Beaubien y plaça une chapelle sous la direction des Pères de Saint-Viateur, et donna Saint-Joseph comme titulaire de cette chapelle.

qui mettrait en commun des éléments de bonheur, de satisfaction... de savoureuse vanité, dont nous n'avons que faire isolément... Je ne vois rien là que de très naturel, de très loyal; seulement... seulement, soyons sincères et, jusqu'au bout, conséquents avec nous-mêmes... et ne parlons pas d'amour!...

Lionel, qui depuis un moment semblait prendre un grand intérêt aux invisibles dessins que sa canne traçait sur la pierre, releva vivement la tête.

— Pourquoi? demanda-t-il, et comment pouvez-vous dire cela, vous, mademoiselle?...

Leurs regards se croisèrent. Celui de la jeune fille était un peu dur dans sa netteté voulue...

« Parce que je ne vous aime pas, répliqua-t-elle... et parce que, si vous disiez m'aimer, je serais, je le sens, absolument incapable de vous croire... »

— Alors, vous n'admettez pas que, vous ayant vue, j'aie pu me sentir attiré, séduit, que... »

— Je crois que vous avez affronté cette première entrevue avec un grand désir de me trouver... épouvable et que vous n'avez pas été trop déçu... voilà tout... Je serais de plus très flattée si vous vous étiez dit, en me voyant, que je n'étais pas tout à fait à ma place ici... et que... qu'il y aurait moyen de faire quelque chose de moi... ailleurs.

Il eut un sourire involontaire.

— C'est vrai que je me suis dit cela, avoua-t-il... je me suis dit bien d'autres choses encore...

Mais il se sentait triste, blessé, honteux et si troublé, si énervé par cette scène bizarre, que les mots lui échappaient pour exprimer toute sa pensée. Il avait l'air d'un écolier pris en faute et ne songeait ni à se défendre ni même à s'expliquer...

— Je suis sûre, fit la jeune fille d'un ton conciliant, que nous pourrions être d'excellents camarades...

Avant que Lionel eût répondu, l'oncle Jacquemin s'approcha, très jovial, annonçant que le dîner était servi. Et ce fut la fin du tête-à-tête.

Les jeunes gens ne se retrouvèrent seuls qu'un très court instant, près de la grille fleurie de glycines, comme Lionel allait partir.

— Est-ce que je vous ai fâché, monsieur de Montjoie? interrogea Guillemette.

— Non, mademoiselle... répliqua Lionel, assez morne.

— A tantôt alors?

Il eut une imperceptible hésitation...

— A bientôt... oui.

La grille se referma.

Alors, dans l'ombre, Mlle Rousseau eut un petit sourire d'aise :

« Je lui ai dit son fait... pensait-elle... S'il se croyait irrésistible, le voilà fixé! »

Lionel marchait lentement à travers la campagne silencieuse, et il songeait :

« Si notre époque a peur des mots, elle a bien raison... Pourquoi cette jeune fille m'en a-t-elle dit de si mal-faisants? Nous nous serions mariés... et peut-être aurions-nous été heureux sans nous demander jamais quelle sorte de mariage nous avions pu faire... Pourquoi m'a-t-elle dit en souriant des choses si dures?... »

Il se savait léger, faible, étourdi, mais il n'était dépourvu ni de bonté ni de droiture, et ses travers étaient de ceux qu'à défaut de la volonté, l'âge corrige quelquefois... Le malheur pour lui — il le sentait

bien — ç'avait été de se trouver à vingt et un ans maître d'une fortune pas bien grosse, d'avoir des amis plus riches que lui, dont l'exemple l'incitait à de grandes folies, et des amis plus pauvres qui lui empruntaient de l'argent.

Il s'était ruiné en trois ans... presque sans le savoir... Et quand un cousin du vieux marquis, le baron de Jancourt, — un original fort riche qui ne cessait d'augmenter ses capitaux dans de vastes entreprises — lui avait offert de beaux appointements et la possibilité de se faire des rentes en Patagonie, dans un immense centre d'élevage, il avait manqué d'enthousiasme... et surtout de courage... Et quand le notaire Prémourel lui avait conseillé de ne pas vendre Montjoie et d'épouser Mlle Rousseau, il n'avait pas dit non, il avait consenti à voir la jeune fille...

Ah! les faits étaient là! Il ne cherchait pas plus à les discuter qu'à les nier... Il avait pensé d'abord dédaigneusement : « Si cette petite parvenue est laide... je ne l'épouserai pas! » mais presque en même temps, il avait décidé, au fond, tout au fond de son être conscient, qu'elle ne pourrait pas être laide, parce qu'il fallait qu'il l'épousât.

Comme tant d'autres jeunes gens de sa caste, il s'était résigné à traiter un mariage d'argent... Mlle Rousseau l'avait aussitôt compris et constaté de son petit air tranquille.

... Mais, puisqu'elle était si fine, pourquoi n'avait-elle pas compris également ce que Lionel n'avait pas su lui dire, dans une crainte d'être raillé, ce qu'il ne s'était peut-être pas dit tout de suite à lui-même, pourquoi n'avait-elle pas deviné que, présenté à l'héritière, il n'avait plus vu que la femme, qu'ébloui, ravi par son exquise et fraîche beauté, par sa voix claire — et même par son méchant petit ton d'omnipotence — il avait oublié soudain les trois millions qui s'offraient au fond de la jolie main rose...

Il s'était étonné qu'une si adorable créature eût pu naître chez les Rousseau, fabricants de cotonnades; naïvement, il avait pensé : « Elle m'attendait, bien sûr, comme le Prince Charmant... Nous allons nous aimer... ce sera gentil!... » Et voici que Guillemette l'épousait pour « son titre et ses relations »... qu'elle ne voulait pas l'aimer... ni admettre qu'il aimât...

« Elle croit que je l'épouse pour son argent, elle croit cela de moi! » se répétait-il navré, tandis que les bois de Montjoie l'enveloppaient de leur ombre tiède...

Et, plus navré encore, il lui fallut ajouter :

« Elle n'a pas toujours eu tort de le croire... »

L'herbe et des arbres sentaient bon, un rossignol amoureux égrenait des roulades... Le printemps était dans l'air comme un parfum, comme une musique et aussi comme je ne sais quoi d'insaisissable et de délicieux, qui n'était ni musique ni parfum, qui était le printemps seulement...

Lionel de Montjoie ne pouvait chasser de son esprit la douce image de cette méchante créature qui avait dit : « Ne parlons pas d'amour. »

Une colère s'empara de lui :

« Après tout, nous nous valons, se dit-il... Puisqu'elle ne veut pas être aimée, je ne l'aimerai pas... et voilà! »

Puis, il sentit tout à coup qu'il avait l'âme en détresse... et que, pour un rien, — une note plus voluptueusement subtile de ce rossignol à qui l'on n'interdisait point de par-

ler d'amour. — il eût pu pleurer comme un pauvre gosse... Et il murmura : «...Mais je l'aime!...»

Le surlendemain Guillemette reçut de M. de Montjoie une lettre qu'on eût à peu près résumée par ces mots étrangers : « Je ne peux plus, je ne veux plus être votre mari... parce que je vous aime... » et qui se terminait ainsi : «...Vous aimant, je ne saurais supporter ni votre indifférence, ni vos doutes. Il ne me reste, pour vous prouver la sincérité de mon amour, que la triste ressource de renoncer à vous, et c'est ce que je fais. — Je vais partir : une situation m'était offerte au loin, je viens de l'accepter. Cette résolution, que je croyais au-dessus de mes forces il y a quinze jours encore, m'apparaît aujourd'hui comme étant la seule à laquelle je puisse m'arrêter. Peut-être me vaudra-t-elle votre estime... En attendant, veuillez dire à M. Rousseau que vous ne m'en avez pas jugé digne... »

Les yeux de Guillemette s'étaient attendris en parcourant ces pages.

« Il m'aime ! » murmura la jeune fille, et une joie singulière inonda son cœur.

Un élan la jeta vers son petit bureau... Déjà, elle avait saisi la plume pour écrire : « Je vous crois... restez ! » Puis son regard s'assombrit. « A quoi bon ? pensa-t-elle. S'il restait, je douterais encore... et je ne veux plus douter... Ah ! pourquoi, pourquoi?... »

Où, pourquoi s'étaient-ils connus ainsi ? Pourquoi n'était-il pas venu plus tôt, lorsqu'elle était encore toute jeune, réjouir le vieux château qui, depuis si longtemps, ouvrait sur la campagne ses fenêtres mornes et vides comme des yeux sans regard ? Peut-être alors toutes ces considérations d'intérêt ne se fussent-elles pas glissées entre eux... Il eût paru comme un beau seigneur de conte ou de rêve... Et Guillemette n'aurait pas été hantée par la crainte d'être dupe, elle ne se serait pas butée, raidie contre cette idée qui lui avait été imposée par les circonstances et qui, d'abord, ne l'avait blessée que dans son amour-propre de femme : l'idée de n'être épousée que pour sa belle dot, par un homme qui croirait lui faire beaucoup d'honneur et se flatterait, sans doute, de lui prendre son cœur par-dessus le marché, en jouant poliment la comédie de l'amour...

Tout bas, comme en cachette d'elle-même, Mlle Rousseau se mit à pleurer. Un regret bizarre, qui ne reposait certainement pas sur des bases bien solides, mais qui était très sincère à ce moment, se dressait dans son esprit : « J'aimerais être une pauvre fille sans le sou et qu'il fût un homme très humble... »

Lionel était allé à Paris, puis il était revenu, mais on ne l'avait pas revu chez les Rousseau.

Guillemette conduisait souvent ses poneys du côté du château. Elle se figurait que ce côté des bois de Pont-sur-Doubs lui plaisait, parce qu'il y fleurissait des mugets en masse et des églantines ; quelquefois cependant elle pensait : « Si je rencontrais M. de Montjoie... par hasard... »

... Et elle faisait, à la vérité, tant de promenades vers ce coin de pays, qu'il eût fallu, pour qu'elle ne rencontrât pas M. de Montjoie, que le hasard se mêlât de ses affaires en sens inverse.

Elle le rencontra, un jour qu'elle avait quitté sa petite voiture pour cueillir des fleurs.

M. de Montjoie la salua très profondément, avec cette grâce qu'elle aimait chez lui comme un signe de race ; elle l'appela et, dès qu'il se fût approché, un peu pâle bien que le temps fût très chaud, elle put prononcer la phrase qu'elle avait laborieusement préparée : « Je suis contente que le hasard nous réunisse... Je désire que nous nous séparions sans rancune, comme des amis... »

Il ne répondit pas, il la regardait, pâle aussi dans sa robe claire.

Elle reprit :

— Vous comptez toujours partir ?

— Oui, mademoiselle. Mon cousin, le baron de Jancourt, m'envoie en Patagonie... pour élever des moutons... et domestiquer des chevaux sauvages...

Il riait, mais elle avait frémi.

« En Patagonie ! Oh ! mon Dieu, mais c'est un désert, un pays de barbares à l'autre bout du monde ! »

— Ne croyez pas cela, c'est un pays nouveau, voilà tout... répliqua le jeune homme. Et d'ailleurs, mon cousin a déjà là-bas plusieurs agents. Quelques-uns sont mariés... Je trouverai pour m'accueillir toute une petite colonie française...

— Quelle vie, quelle vie aurez-vous ?

— Oh ! une vie très différente de tout ce que j'ai connu jusqu'à présent, certes... mais une vie très active, très saine... dans la pampa ! Il me semblera lire un roman d'aventures... Ce sera très drôle... »

Mlle Rousseau baissa brusquement la tête...

— Vous croyez que ce sera drôle... ?

La phrase se brisa. Lionel lui prit les deux mains :

« Guillemette, dit-il la voix changée, laissez-moi vous dire que je vous aime maintenant... que vous pouvez me croire... Je vous adore... Je vous ai aimée tout de suite... et si je suis malheureux de partir, c'est seulement parce que je ne vous verrai plus... »

Elle écoutait, toute rose, les yeux baissés, rien ne demeurait plus de sa mine décidée. Elle balbutia « Alors, si je... »

Il l'interrogeait des yeux avidement, ne sachant ce qu'elle voulait dire. Tout à coup, d'un mouvement qui semblait hardi et qui était timide, elle cacha son front sur l'épaule du jeune homme :

— Puisque les autres ont emmené leurs femmes, dit-elle... voulez-vous emmener la vôtre ?... »

Il eut un cri éperdu : « Vous feriez cela !... »

Elle souriait : « Ecoutez, reprit-elle... il y avait entre nous un malentendu... un doute inéluctable... Je ne pouvais pas vous empêcher de partir sans risquer de ne plus oser vous croire... mais je puis partir avec vous... pour qu'à votre tour vous me croyiez... Là-bas, je ne profiterai pas plus de votre titre que vous de ma fortune... C'était comme dans certains procès dont parle quelquefois mon oncle : il fallait « faire la preuve » ; comme cela, elle sera faite... »

... Les doigts entrelacés, les yeux dans les yeux, ils se contemplaient avec ravissement, ils s'admiraient avec ivresse... A la manière des enfants qui se perchent sur les tables, ils se sentaient soudain très grands, d'une grandeur qui les éblouissait d'autant plus qu'elle était en disproportion avec tout leur être, et dont ils se savaient, à la fois personnellement et réciproquement, un gré infini, chacun s'exaltant tout ensemble de la beauté du geste de l'autre et de la sublimité du sien...

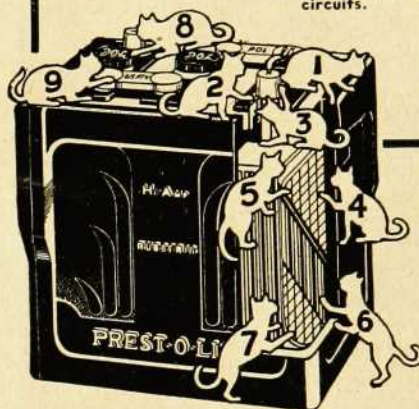
ECONOMISEZ ! ACHETEZ LA BATTERIE AUX 9 VIES



Avant d'entreprendre vos excursions d'été — achetez une Prest-O-Lite, la batterie qui a 9 vies. Elle vous procurera : départ plus rapide dans les matins frais — un meilleur éclairage — un radio plus puissant — plus de joie et de satisfaction pendant vos excursions ! Les Batteries Prest-O-Lite durent pendant plus de milles et de mois — et cependant elles ne coûtent pas plus que n'importe quelle bonne batterie.

Il n'y a rien de mystérieux à ce que les Batteries Prest-O-Lite aient neuf vies. Neuf bonnes raisons — neuf choses à remarquer dans leur excellente construction :

1. Boîte solide à l'épreuve des acides.
2. Montants étanches.
3. Montants d'une seule pièce de la borne au couvercle.
4. Oxyde Prest-O-Lite, plus puissant et plus durable.
5. Plaques empâtées à la machine, toutes exactement du même modèle.
6. Séparateurs caoutchoutés pour empêcher les courts-circuits.
7. Coins en plaques arrondies pour ne pas couper les séparateurs.
8. Espace supplémentaire autour des faussets.
9. Couliisses courtes, ce qui permet une plus grande force motrice.



PREST-O-LITE STORAGE BATTERY CO.
LIMITED

Montréal, Toronto, Winnipeg, Vancouver

Prest-O-Lite
Storage
Battery

Voulez-vous lire un intéressant
roman d'amour ? Procurez-vous

La Revue Populaire

DE JUILLET

En vente le 29 juin

En plus de nombreux articles illustrés et signés de noms connus, — de ses magnifiques pages en couleurs et de ses diverses chroniques sur tous les sujets chers à la femme : soins de beauté, mode, cuisine, conseils pratiques, etc. — LA REVUE POPULAIRE de juillet vous offre un très joli roman d'amour, inédit et complet :

Les Fiançailles de Madeline

par Louis DERTHAL

Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée,

975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

Problème No 339

M. Lucien Sénécal, 2051 est, rue Laurier, Montréal, P. Q.; Mlle Liliane Maurais, 57, Grande Allée, Québec, P. Q.; M. André Fortier, 274, 2e Avenue, Québec, P. Q.; Mme Adolphe Lacombe, 354 1/2, 3ème Avenue, (Limoilou) Québec, P. Q.; M. Claude Descoteaux, 572, rue Bonaventure, Trois-Rivières, P. Q.; M. Lucien Saint-Denis, Rockland, Ont.; Mlle Cécile Bergeron, Metabetchouan, Lac St-Jean, P. Q.; Mme Gustave Dupont, Valcourt, P. Q.; Mme Alice Besse, 344, rue St-Joseph, Lachine, P. Q.; Mlle Rose V. Leduc, 12474, rue Dion, Cartierville, P. Q.

Solution du problème No 340

P	H	O	B	I	E	F	U	G	A	C	E	P	
P	A	B	E	L	S	T	A	I	E	P			
O	B	I	L	E	T	A	I	N	E	H			
S	O	R	T	P	L	A	T	A	E	P	T	E	
A	X	E	C	A	U	T	E	R	E	I	N	N	
D	E	H	S	E	U	L	E	L	A	I			
A	G	E	O	S	E	E	H	I	C	X			
H	A	R	B	E	S	D	E	L	O	S			
H	A	L	B	I	J	E	M	A	L	L	I	N	
A	B	E	E	C	E	U	T	A	S	I	V	A	
L	I	T	J	O	U	T	E	U	R	N	A	B	
E	L	S	U	N	I	T	E	L	S	A			
R	F	O	I	E	L	A	D	U	C	B			
L	O	I	R	E	F	C	A	N	O	N			
H	A	R	F	A	N	G	J	O	M	A	R	I	N

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 341

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	■														
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Petit nœud. — Qui est verdâtre comme le poireau.
- Nourriture des animaux en général. — Genre de poissons des mers tempérées.
- Allongé. — Principe de la vie. — Tarière qu'on enfonce dans le sol pour en connaître la nature.
- Couches stratifiées de matière quelconque. — Gros feutre pour calfater les navires. — Consommer.
- Mère de Seth. — Démonstratif. — Prénom féminin.
- Juridiction. — Fer de prisonnier.
- Oxyde de zinc qui se produit dans le travail de certains minerais de plomb. — Ville forte d'Italie.
- Qui marque la surprise. — Arc qui naît des angles, dans une voûte gothique. — Particule.
- Préfixe. — Epée hors du fourreau. — Adverbe de quantité. — Type représentatif des Etats-Unis.
- Lettres de frais. — Navigateur portugais (1467-1524).
- Poudre épilatoire. — Fraude. — Mélangés.
- Puits naturel. — Cour dallée d'une maison. — Genre de mammifères carnivores.
- Qui exprime une douleur physique. — Agenda où l'on écrit les choses que l'on veut se rappeler. — Petit accessoire du jeu de golf.
- Pronom personnel. — Sert à marquer la réprobation. — Espèce de jeu d'homme. — Pronom personnel.
- Etoffe à reflet changeant et ondulé. — Port sur la mer Ionienne.

VERTICALEMENT

- Dont on a enlevé la peau. — Maladie de la peau produite par les poux.
- Apportée en naissant (fig.). — Canal pour l'écoulement des eaux dans une mine.
- Inflammation de l'oreille. — Lieu par où l'on sort.
- Hommes insensibles. — Carcasse d'une malle. — Habitant. — Qui sert à appeler.
- Nom donné à l'aurochs. — Tapage, commérage (fig.). — Pronom personnel.
- Chemin de halage. — Qui aime à rire. — Sentiment d'inquiétude.
- Portion de circonférence. — Epoque. — Préjudice.
- Écrivain suisse, né à Genève (1821-1881). — Etain calciné qui sert à polir.
- Point cardinal. — Pied de vigne. — Genre de linacées.
- Qui marque la surprise. — Poète et musicien anglais auquel on attribue l'air national de *God save the King*. — Diplomate français d'origine allemande (1754-1817).
- Coupé jusqu'à la peau. — Liquide qui sort de la canne à sucre quand on l'écrase. — Hideux.
- Archipel de la Malaisie hollandaise. — Face d'un corps polyédrique. — Préfixe. — Fille d'Inachos.
- Considéré comme. — Marque de civilité.
- Endiablé. — Homme qui donne à sa toilette une attention toute féminine.
- Administra. — Personne qui collectionne toute sorte de choses.

Ce fut la minute héroïque de leurs âmes qui n'étaient, comme avait dit Guillemette, ni très hautes ni très profondes... Ils la savourèrent pleinement et ne l'oublièrent jamais...

Lionel ne devait partir que dans trois mois. Il s'en alla conter son histoire au baron de Jancourt qui sourit, déclara que Guillemette était une « bonne petite » et signa séance tenant un chèque de 200,000 francs afin, dit-il, que Lionel pût offrir quelques menus bijoux à sa femme et la conduire au restaurant pendant la lune de miel...

Un pied-à-terre — très provisoire, — une artistique bonbonnière Louis XVI dans le quartier des Champs-Élysées... C'est dans ce coin de Paris et un peu tout autour que, depuis trois semaines qu'ils sont mariés, et pendant qu'un peu d'ouvriers travaillent au château, M. et Mme de Montjoie attendent le moment de s'embarquer pour Buenos-Ayres.

Et ils sont heureux. Guillemette constate que sa fortune n'était rien pour elle, avant que Lionel en eût fait quelque chose, une baguette magique dont elle et lui partagent les présents; Lionel se dit que la satisfaction d'appartenir à une élite mondaine, de vivre avec élégance, de connaître par la grâce d'une intellectualité, d'une sensibilité affinée par les siècles, des jouissances inaccessibles sans doute au vulgaire, n'avait embelli sa vie que du jour où il avait aussi connu la joie de donner la moitié de cette vie à un être adoré que son amour se flattait de créer à nouveau... Il se dit aussi que la fortune est un bien... et Guillemette pense que c'est joli d'être marquise... et tous deux sont d'accord pour trouver qu'il est très doux d'aimer...

Ils s'aiment, c'est le principal... Le reste, c'est le cadre, l'accessoire, la coupe d'or où l'on boit le vin délicieux, la musique et les parfums qui accompagnent le rêve exquis... mais il est agréable de boire dans une coupe précieuse et de rêver dans l'enchantement délicat des senteurs et des harmonies...

Il est six heures. Le marquis et la marquise de Montjoie sont chez eux. La Marquise, assise dans une bergère, feuillette distraitement un livre; le marquis, debout près d'une table, déploie machinalement une carte de l'Argentine.

La fenêtre est ouverte. Derrière l'Arc de Triomphe, le ciel est une gloire d'or rose.

Cet or glisse vers Guillemette, sur les tentures, sur les meubles sur les objets d'art, effleure sa tête blonde, la ligne pensive de sa silhouette... et soudain la voici tout enveloppée de soleil... Alors, comme réveillée, elle appelle Lionel qui est aussitôt auprès d'elle.

— A quoi pensais-tu? interroge-t-elle.

— Mais, à rien... je crois, répond-il.

— Moi, je voudrais te demander quelque chose... Tu m'aimes bien, dis?

— Oh! ma chérie, si je t'aime! est-ce que tu en doutes?»

Elle agite doucement sa tête comme pour secouer les rayons d'or qui s'accrochent à ses cheveux.

« Oh! mon cher petit mari, pas du tout, dit-elle avec conviction. Et toi... tu crois que je t'ai épousé pour ta couronne à huit fleurons?»

— Pour ma couronne... ah! Dieu, ma chérie, comment...

Il l'a entourée de ses bras, et la regarde avec une admiration passionnée.

— Sais-tu ce que je pense? dit-elle encore... Je pense que... la preuve est faite...

— Oui, ma bien-aimée.

— Et puis je pense... nous nous aimons tant, vois-tu, que nous serons très, très heureux là-bas, en Patagonie... puisque nous y serons ensemble... Je pense que nous y serons aussi heureux qu'ici...

— Oui, mon cher trésor...

Elle prend un temps, et, tendrement:

— Nous y serons aussi heureux qu'ici, mon amour... mais nous ne pourrions pas y être plus heureux, n'est-ce pas... parce que c'est impossible d'être plus heureux?...

— Oh! non... ça!...

— Alors, continue-t-elle, puisque « la preuve est faite »... et puisque nous ne serions pas plus heureux là-bas qu'ici... et puisque...

Elle s'interrompt, puis changeant de ton:

— Pourquoi partons-nous, en somme?... Je ne sais plus, moi... Si nous restions, dis?»

Et ils restèrent.

Le jeune homme s'était fort tourmenté d'annoncer cette décision nouvelle à son cousin de Jancourt, mais le baron était un vieux philosophe.

Du jour où il avait connu les fiançailles de Lionel, il s'était préoccupé de lui trouver un remplaçant.

GUY CHANTEPLEURE

Chambre 37

(Suite de la page 6)

de libérer une chambre, et cela sans élever ses frais généraux.

« Je crois inutile de te dire, continua mon ami, que cette découverte contribua à rapprocher les jeunes gens.

« Il arriva même, après cette première entrevue, que l'un ou l'autre ne se présentèrent pas à l'heure exacte au travail.

« N'étaient-ils pas obligés de s'attendre pour se voir? »

— C'était une bonne excuse.

— Maintenant, Louise Montelle, devenue Mme Boucart, occupe toute la journée la chambre 37, en compagnie d'un joli bébé, leur enfant...

Ce récit terminé, mon ami Maurice vida rapidement son verre, me serra la main et me laissa l'addition en même temps que cette histoire.

HENRI PICARD

CHOSSES DROLATIQUES

— Je ne sais pas ce qu'a Machin; depuis qu'il a épousé cette veuve, il dit partout qu'il est bien heureux de n'avoir pas été son premier mari! — C'est pourtant bien simple. — Alors, explique. — S'il avait été le premier mari de cette femme, il serait mort.

Le client (au chef d'orchestre). — Est-ce que vous jouez quelquefois sur demande? Le chef d'orchestre — Certainement, monsieur. Le client — Eh bien, jouez donc une partie de dominos pendant que je vais manger.



Les CHASSEURS de BISONS

SIXIEME EPISODE



1 — Montero, le bandit mexicain, vient de découvrir la cachette de Laure.



2 — Il la fait descendre de l'arbre et lui dit qu'elle est sa prisonnière.



3 — M. Daigle et Léo, pendant ce temps, ont réussi à mettre en fuite les sauvages.



4 — Parvenus au petit bois, ils se mettent à courir pour savoir où est Laure.



5 — Ayant aperçu les bandits et leur captive, ils se jettent à plat ventre. Ils guettent.



6 — Le Mexicain fait monter Laure sur son cheval. Les deux bandits s'enfuient en vitesse.



7 — Aussitôt, M. Daigle et Léo prennent leurs jambes à leur cou dans la direction de leurs montures.



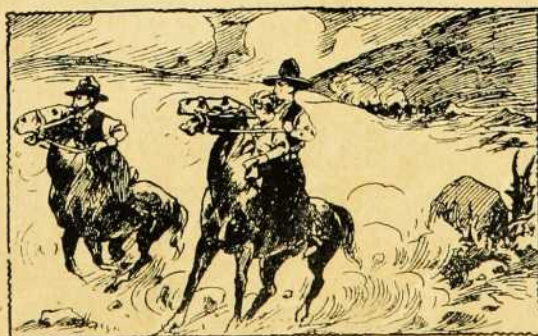
8 — Avant que de se lancer à la poursuite des ravisseurs, ils cherchent le cheval de Laure.



9 — Ils éperonnent alors leurs coursiers qui ont vite fait de regagner le terrain perdu.



10 — La chasse à l'homme bat son plein en rase campagne. Soudain, à l'horizon, un nuage...



11 — Un nuage noir, menaçant. Qu'est-ce que cela? se demande-t-on avec anxiété.



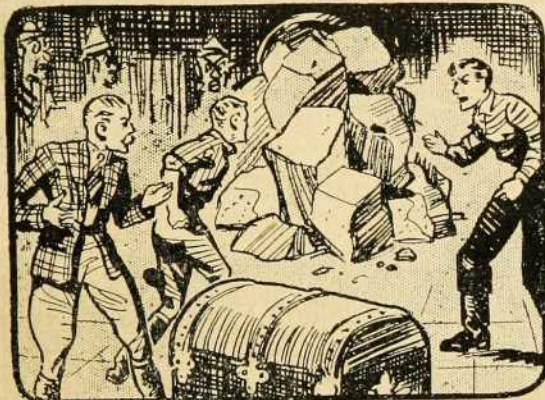
12 — C'est un troupeau de bœufs sauvages. Leur allure folle épouvante M. Daigle et Léo.

(A suivre dans le prochain numéro)



AVENTURES AU BRÉSIL

ONZIEME EPISODE



1 — Des bris de roches viennent d'obstruer la porte du temple en ruines.



2 — Le professeur et ses fils veulent jeter un coup d'œil sur le trésor trouvé.



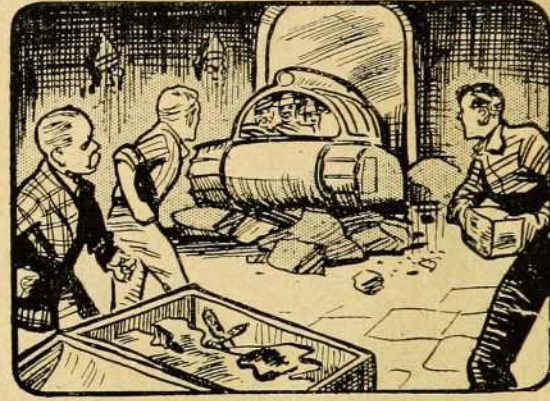
3 — O émerveillement ! Il y a de riches habits, de l'or et des bijoux. Quel rêve ! Quelle fortune !



4 — Les trois hommes, avec quelle joie, manipulent voluptueusement tous ces objets. Longuement.



5 — Un bruit insolite les fait se retourner. « Qu'est-ce que cela ? » se demandent-ils.



6 — A leur surprise, l'auto-amphibie, volée par les bandits, se fraye un chemin parmi les roches.



7 — Zanchi et ses deux sbires en débarquent. Ils sont armés de revolvers et de poignards.



8 — L'œil menaçant, agrandi par le trésor fabuleux qu'ils voient, ils avancent avec décision.



9 — René, Charles et le professeur, quoique médusés, se préparent à défendre leur peau.



10 — Zanchi tire sur le professeur, qu'il manque, tandis que René s'empare d'une lourde épée.



11 — Cette riposte, aussi prompt qu'imprévue, désoriente quelque peu les voleurs.



12 — Un corps à corps violent s'engage. Chacun se bat pour sa vie et pour le trésor.

(A suivre dans le prochain numéro)



SEIZIEME EPISODE



1 — Georges s'agrippe toujours avec force à un rocher après que son canot s'est brisé sur un récif.



2 — Déjà ses bras sont tellement fatigués que, rendu à bout, il va se laisser couler. Et ce sera la noyade atroce, loin de ceux qu'il aime. Mais...



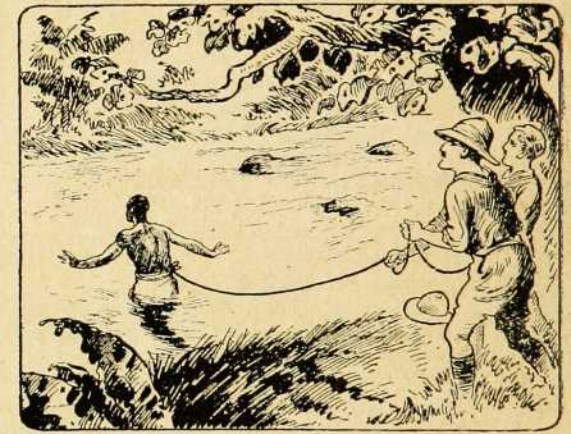
3 — ... enfin, le secours arrive. La Providence a dirigé vers l'accidenté la petite troupe de l'ingénieur Stevens, guidée par la Reine de la forêt.



4 — Un noir, habile et expérimenté nageur, se propose en sauveteur. Il ira, malgré la force du courant et le danger des écueils, porter une corde à Georges.



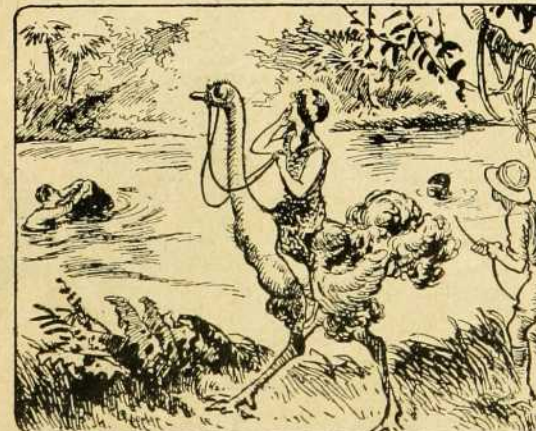
5 — Huguette (nom français donné par ses amis à la Reine de la forêt) leur dit de se dépêcher si on veut arriver assez vite auprès du pauvre garçon.



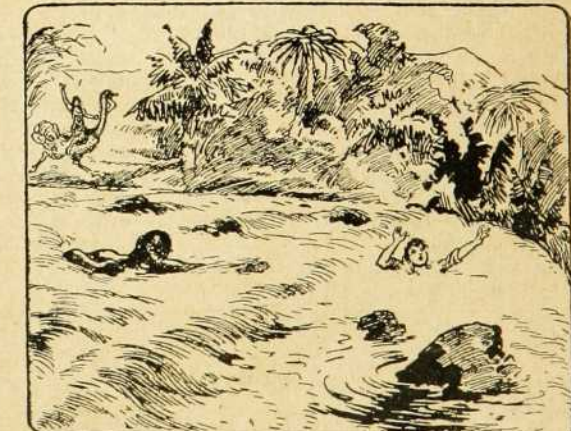
6 — L'indigène valeureux s'attache un bout de câble autour de la taille et, résolument, s'engage dans l'eau traîtresse. A pas lents, il marche.



7 — Il a bientôt de l'eau jusqu'au cou. C'est alors qu'il se jette à la nage en criant au jeune blanc de ne pas se décourager.

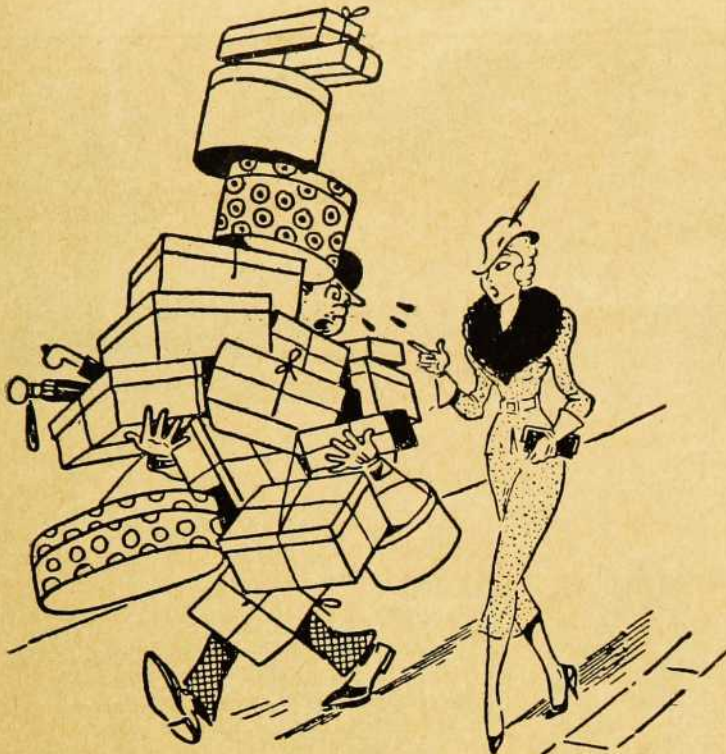


8 — De son côté, Huguette, du haut de son autruche, regarde les péripéties du sauvetage, et cela avec une émotion aisément compréhensible.



9 — Ce qui est surtout à craindre, arrive, Georges, tout à fait épuisé, lâche prise, en même temps qu'un grand cri. Se noiera-t-il ?

(A suivre dans le prochain numéro)



— Egoïste ! tu te plains de porter ça pendant quelques instants. Que dirais-je, moi qui vais être forcée de porter le tout pendant une saison entière !

Jean — Papa, il pleut.
Le père — Eh bien, laisse pleuvoir.
Jean — C'est ce que j'avais l'intention de faire.

La jeune épouse — Tu fais des progrès comme danseur. Te rappelles-tu comme tu déchirais souvent mes robes autrefois ?

Le jeune mari — Oui, ... je n'avais pas à les payer en ce temps-là.

Hector vient de lire cela quelque part et il croit spirituel de le répéter d'un ton supérieur :

— Les femmes ? ... des êtres à idées courtes et à longs cheveux !

En l'écoulant, la jeune Lucette, son épouse, de lui répondre :

— Les hommes ? ... des êtres à cheveux courts et à si longues, si longues idées que, depuis que le monde est monde, ils en cherchent en vain la conclusion !

Il y a une cinquantaine d'années, le Herald usa d'un ingénieux expédient pour s'assurer l'usage exclusif du télégraphe pendant la visite du prince de Galles aux chutes du Niagara.

Le prince était en retard. M. House, reporter du Herald, ne voulant abandonner la place, télégraphie à son directeur :

— Je tiens les fils, mais comment les couper ?

— Télégraphiez le livre de la Génèse ! répond Bennett.

Le reporter verse 700 dollars au bureau, prend une bible et télégraphie la Génèse.

Le prince est toujours en retard et la Génèse est épuisée.

— Et maintenant ? télégraphie House.

— Passez aux Révélations !

Le reporter entame aussitôt l'Apocalypse, mais le prince paraît, et le reporter peut alors communiquer le détail de la réception au Herald, qui l'emporta ainsi sur tous les autres journaux pour la rapidité de ses informations.

Jules Verne nous signale le même cas dans son merveilleux livre Michel Strogoff.

Pierre — Il faut économiser, n'est-ce pas, maman ?

La maman — Oui, mon chéri.

Pierre — Si nous économisions sur l'huile de foie de morue !

Edmond — Ne vous ai-je pas déjà rencontré quelque part, ma belle enfant ?

Lucette — C'est bien possible. Je suis garde-malade dans un asile d'aliénés !

Jean — Est-ce vrai, maman, qu'au ciel le lait et le miel coulent constamment ?

La mère — Probablement.

Jean — C'est pour cette raison que les anges portent des ailes, parce que les rues sont trop sales.

Une petite dame joue au snobisme et, voulant épater ses amies, se propose de faire un grand voyage. Elle en parle à son mari :

— Chéri, si tu étais gentil, tu m'amènerais faire une croisière, cet été.

— Tiens répond le chéri, fume ce cigare; après ça tu auras le mal de mer ... ce sera déjà quelque chose.

Un médecin avait beaucoup travaillé, depuis quelque temps, et il était très fatigué. Une nuit, il est réveillé par Mme Lalurette qui lui demande de venir au chevet de son mari gravement malade.

Le docteur demande à rester seul avec le malade. Puis il appuie son oreille sur la poitrine du patient, pour l'ausculter, et lui demande de compter lentement.

Au bout d'un quart d'heure, Mme Lalurette n'entendant rien, commence à s'inquiéter et elle entrouvre la porte : le docteur s'était endormi sur la poitrine du malade qui continuait à compter : 774 ... 775 ... 776 ...

Au bruit, le docteur se réveille en sursaut ...

— Je vois maintenant ce qu'il a, madame.

— Moi aussi, dit Mme Lalurette. Ça va beaucoup mieux depuis que vous êtes là. C'était un bon emplâtre qu'il me fallait !

Rions, c'est l'heure . . .

Chez la cartomancienne :
— Votre jeu est très favorable. Vous vivrez cent ans, s'il ne vous arrive rien d'ici là !

L'employé — Vous mettrez cette note de manière à ce que le patron la voie en rentrant.

Le garçon de bureau — Oui, monsieur, je vais l'attacher à une épingle sur sa chaise.

Devinette — Elle a des yeux qui ne voient pas, une bouche qui ne mange pas, des jambes qui ne marchent pas; on la chausse, on la coiffe, on l'habille, mais elle ne vous répond pas. — Une poupée.

Julien — Qui a découvert que deux est une compagnie mais que trois est une foule ?

Oscar — Probablement le premier homme qui fut le père de trois jumeaux.

Le mari : — Beaucoup de monde à l'église ce matin ?

Sa femme : — Oui, oui, beaucoup.

Lui : — Un beau sermon ?

Elle : — Splendide.

Lui : — Sur quoi le sermon ?

Elle : — Euh, je l'ai complètement oublié.

Lui : — Est-ce que madame Laframboise était là ?

Elle : — Elle y était.

Lui : — Comment était-elle habillée ?

Elle : — Elle avait un superbe manteau en drap garni d'insertions de velours noir. Son chapeau ...

Et cela continue pendant une demi-heure.

Lui : — Je ne m'étonne plus que tu aies oublié le sermon ...

— Quel est le meilleur moyen de demander une fille en mariage ? Par paroles ou par lettre ?

— Par lettre. Cela te laisse au moins la chance d'oublier de mettre ta lettre à la poste.

— Je tourne toujours ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler ...

— Pourquoi ça ?

— J'ai sept dents creuses et je les bouche car les courants d'air me font mal.

Baptiste et Joseph discutent ensemble :

— Moi, dit Joseph, j'ai vu un homme si grand, que, pour passer sous les portes, il fallait qu'il se baisse.

— Moi, j'ai vu encore plus fort, réplique Baptiste. Figure-toi un homme si grand que, quand il voulait mettre son chapeau, il fallait qu'il monte sur une échelle.

Mme Pimprenelle n'est pas comode et ce jour-là, elle attrape son mari.

— Comment ! tu es fou ! Par cette pluie continuelle, tu sors sans chapeau ?

— C'est la mode du temps !

Alors, Mme Pimprenelle d'un ton décisif :

— Oui, mais le temps reste couvert, lui.

— Pour arriver, dans la vie, il faut partir d'en bas pour atteindre le sommet ...

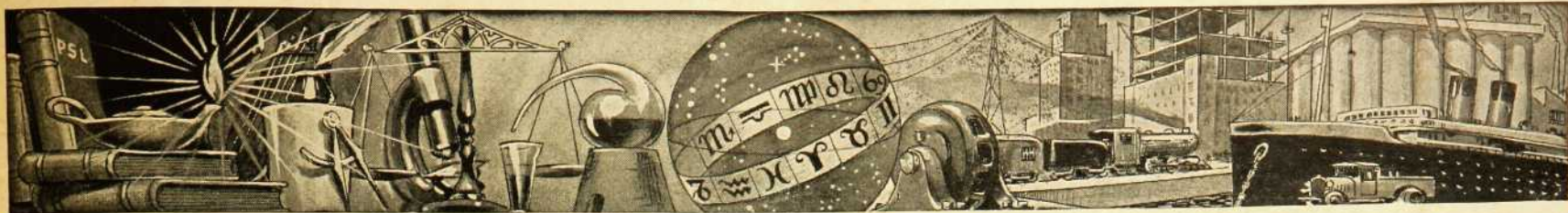
— Ah ! ce n'est pas ce que m'avait dit mon père : il était parti du sommet pour descendre en bas.

— Et naturellement, il n'a pas réussi ?

— Au contraire, il a fait fortune dans les mines d'or ...



— Elle disait qu'elle était marseillaise, et depuis qu'elle a épousé un carrossier, elle dit qu'elle est limousine.



ATALA — Il ne s'agit point ici d'une étymologie proprement dite mais plutôt de l'origine de ce nom que Châteaubriand donne à l'héroïne d'une de ses œuvres. Ce nom qu'il donne à une indienne de la Floride est, en réalité, d'origine orientale et s'applique à un homme. Châteaubriand ayant trouvé le nom joli n'y regarda pas de si près.

CORNELIE — Vient de "cornu" (corne) ou de "cornix" signifiant corneille.

CONSTANCE, CONSTANT, CONSTANTIN — Ces noms viennent du latin "constare" signifiant: être en permanence, dans son état ordinaire, s'arrêter.

DESIRE — Ce prénom parle par lui-même et "Didier" a la même signification.

DIEUDONNE — Vient de "Dominus" (maître, seigneur). La particule "Dom" que les membres de certains ordres monastiques portaient devant leur nom est pareillement une abréviation de dominus. De la même racine viennent dominer et domaine.

FAUST, FAUSTIN — de "Faustus", heureux ou de bon augure.

FELIX, FELICIEN, FELICIE — Du mot latin "Felix", heureux; d'après certains auteurs, le mot latin dériverait lui-même du grec "Elikia" signifiant fleur de l'âge, c'est-à-dire le temps de la jeunesse et du bonheur ou du moins de son illusion.

FLORE, FLORENTINE — Viennent du latin "Flos" (fleur). Ce mot latin viendrait lui-même du grec "chloos", partie verte des plantes.

FORTUNAT, FORTUNE — de "Fortuna". Cette divinité avait, chez les Romains, une quantité d'appellations bonnes ou mauvaises; elle était patriennienne ou plébéienne, féminine ou masculine, spontanée, virile, douteuse, etc.

FULGENCE — Du latin "Fulgens", brillant. Il y avait une déesse latine. Fulgura, qui présidait aux éclairs.

GILLES, AEGIDE, AEGIDIUS — Viennent du latin "Aegis" égide, dont le radical provient du mot grec "Aix" chèvre. L'égide était vêtu de la peau de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter.

GRATIEN — De "gratus" agréable; gratia, faveur.

HONORAT, HONORE, HONORINE — De "honor" honneur, ou "honoratus" honoré.

HORTENSE — Qui croît dans un jardin. (Du mot latin "hortus").

JUSTIN, JUSTINE — Du mot latin "Justus" juste; lequel mot dérive de "jus" droit.

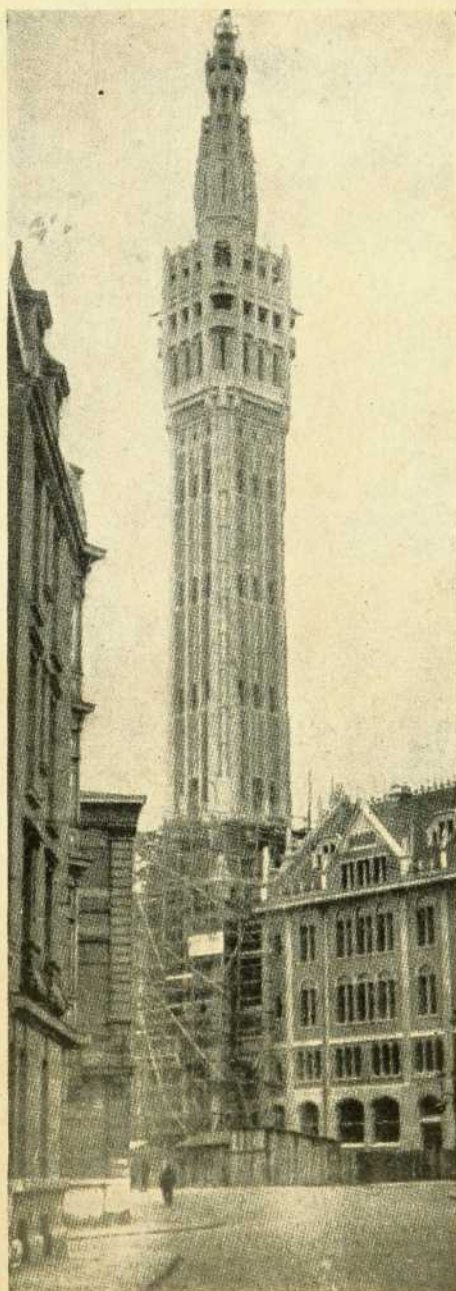
LEGER, LEVIS — Du mot grec "lépis" signifiant écorce.

L'origine des prénoms

LAURE, LAURENCE, LAURENT — "Laurus" laurier; laurea, feuille de laurier; "laurens", nom d'une forêt de lauriers le long de la mer Tyrrhène. Du même radical vient le mot "lauréat" et ses composés.

LUCE, LUCIE, LUCILE — Du mot latin "Lux", lumière. Dans le paganisme, la déesse Junon était invoquée sous le nom de Lucine comme présidant à la naissance des enfants.

MARTIAL, MARTIN — De Mars, d'où vient le mot "martulus" marteau. Il est probable que telle était l'armée primitive du dieu de la guerre. Selon quelques étymologistes, le mot Mars lui-même dériverait d'un mot chaldéen signifiant broyer. D'autres voient son origine dans le mot latin "mas" mâle.



Le plus haut beffroi de France est dans la ville de Lille. Sa hauteur est de trois cent cinquante-cinq pieds.

MARCEL, MARCELIN, MARCELINE — Selon Sigonius, ce prénom dériverait de Martellus, diminutif de Mars. Selon François Noel, ce serait un diminutif de Marcus.

MAURICE — Vient de "Maurus", maure.

MAXIME, MAXIMILIEN, MAXIMIN — De "Maximus", très grand.

OCTAVE, OCTAVIE, OCTAVIEN — Du mot "Octavus", le huitième. On a dit pareillement Charles-Quint, de "quintus", cinquième; Sixta, de "Sextus", sixième et Septime, de "Septimus", septième. Cela n'empêche pas de donner souvent ces prénoms à des premiers nés ou à d'autres qui sont les deuxièmes, troisièmes, etc.

OLIVIER, OLIVAR — D'Olivarius, qui concerne les olives. Le radical est "olea", olive, d'où nous avons "oléagineux".

OPPORTUNE — "Opportunus", favorable; de "portus", port.

PARFAIT — S'explique par lui-même et vient de "perfectus" qui nous a donné perfection.

PAUL, PAULIN, PAULINE — De "Paulus", petit. (S'exprime également par parvus). Selon saint Augustin, l'apôtre saint Paul aurait adopté ce nom par humilité et pour témoigner qu'il était le moindre des apôtres. Auparavant, en effet, il s'appelait Saul.

PERPETUE — Signification claire. De "perpetua", perpétuelle.

PLACIDE — Origine également simple. De "placidus", paisible.

PROSPER — Heureux. Du mot grec "prosporos" utile, avantageux.

PRUDENCE — De "providere" voir d'avance, d'où nous avons tiré "prudent".

PULCHERIE — De "pulcher", beau. Cet adjectif latin est composé de deux mots grecs "pollé charis", beaucoup de grâce.

RENE — De "Renatus" ressuscité. La légende suivant laquelle saint René ressuscita sept ans après sa mort s'accorde avec le nom de René qui exprime que l'on renaît à une vie nouvelle en embrassant le christianisme.

ROSALIE, ROSE, ROSETTE, ROSA — Du mot latin "Rosa", rose.

ROSEMONDE — Rosa munda, rose sans tache.

SERVAIS — De "servare" conserver. De là viennent les mots de serf et serviteur. Les premiers serfs ou esclaves furent choisis parmi les prisonniers de guerre et on leur donna le nom de serfs parce qu'on les avait conservés au lieu de les tuer comme on faisait d'abord.



IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter LA REVUE POPULAIRE où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire : un ROMAN D'AMOUR complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur les sujets les plus divers, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a TRENTE ANS cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez.

Lisez le roman de juillet :

LES FIANÇAILLES DE MADELINE

Par LOUIS DERTHAL

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.